

Denis CLARINVAL

CHEMINS DE CAMPAGNE

EN HOMMAGE A

MARTIN HEIDEGGER



Image : Heidegger devant son chalet à la campagne @ François Fédier,
« Soixante-deux photographies de Martin Heidegger », Gallimard, 1999

Code ISBN : 9798884721388

Marque éditoriale : Independently published

A MATHILDE ET CEDRIC

DE L'AVANT

« Cependant la dureté et la senteur du bois de chêne commençaient à parler, d'une voix moins sourde, de la lenteur et de la constance avec lesquelles l'arbre croît. Le chêne lui-même disait qu'une telle croissance est seule à pouvoir fonder ce qui dure et porte des fruits ; que croître signifie : s'ouvrir à l'immensité du ciel, mais aussi pousser des racines dans l'obscurité de la terre ; que tout ce qui est vrai et authentique n'arrive à maturité que si l'homme est disponible à l'appel du ciel le plus haut, mais demeure en même temps sous la protection de la terre qui porte et produit. »

(Martin HEIDEGGER, « Le chemin de campagne »)

Du chêne l'amour a la patience et c'est avec lenteur qu'il poursuit son chemin et approche, sans faillir, ce qu'on pensait trop loin. L'amour se nourrit de la sève qu'il puise dans la rencontre qui l'a fait naître et toujours l'accompagne. C'est une boule de neige qui, sur la pente du temps, grandit et s'épanouit de tout ce qu'elle emporte.

L'amour, si peu mathématique, est la fonction inverse et strictement continue de l'esprit qui s'affaire, tangente à l'origine et à son ordonnée : l'amour est une puissance tranquille.

« La parole du chemin éveille un sens, qui aime l'espace libre et qui, à l'endroit favorable, s'élève d'un bond au-dessus de l'affliction elle-même pour atteindre à une sérénité dernière. Celle-ci s'oppose au désordre qui ne connaît que le travail, à l'affairement qui, recherché pour lui-même, ne produit que le vide. (...)

La sérénité qui sait est une porte donnant sur l'éternité. Ses battants tournent sur des gonds, qu'un habile artisan a forgés un jour en partant des énigmes de l'existence. »

(Martin HEIDEGGER, « Le chemin de campagne »)

L'amour est seul au monde : il grandit hors du temps, au plus loin de l'étau et du bruit des affaires. On rapporte que le chêne, qui tarde à s'élaner, enfouit dans sa demeure toute son immensité.

L'amour n'a pas d'avant car il est devenir : ce qu'on dit être avant est un après, un toujours devant soi. L'avant ce n'est pas notre histoire mais un mille-feuille de souvenirs qui se recouvrent, s'effacent et puis s'oublient au fond de nos armoires. L'avant est un adieu à toutes nos origines, le passé qui s'échoue dans un pays lointain. Mais l'amour est toujours au plus proche, ancré au fond de l'âme, un hier qu'on emporte dans tous nos lendemains.

Quand il s'écrit avec un « e », l'avant devient promesse d'une aventure patiente qui, comme le chêne, nous élève jusqu'au ciel, dans la libre étendue des choses les plus sacrées. L'amour y est une danse bercée par les étoiles, qui brise des horizons la fuite inexorable.

Au bord du chemin de campagne, le chêne veille sur un banc gravé d'énigmes et de serments : le chêne les protège d'être usés par le temps, berger de nos rencontres et nos amours naissantes. Au pied de ce grand chêne, l'amour revient à sa naissance.

DU PRESENT

« La première question n'est nullement de savoir si nous sommes satisfaits de nous-mêmes, mais s'il y a quelque chose de quoi nous soyons satisfaits. En admettant que nous disions " oui " à un seul moment, nous avons par là dit " oui " non seulement à nous-mêmes, mais à l'existence tout entière. Car rien n'est isolé, ni en nous-mêmes, ni dans les choses: et, si notre âme a frémi de bonheur et résonné comme les cordes d'une lyre, ne fût-ce qu'une seule fois, toutes les éternités étaient nécessaires pour provoquer ce seul événement, et, dans ce seul moment de notre affirmation, toute éternité était approuvée, délivrée, justifiée et affirmée. » (Nietzsche, « La volonté de puissance »)

Le présent est une absence en sursis, un passé qui court derrière l'avenir, une ombre qui s'accroche au pas du voyageur.

Il y a des présents dont on voudrait qu'ils durent, des présents que rien ne pourrait arrêter : « O temps, suspends ton vol... » Sur cette pierre où on la vit

s'asseoir ne subsiste que l'ombre d'un présent vaincu par le passé. Le temps nous rappelle les éphémères dont on ne peut jurer qu'ils existent vraiment.

Quand le temps nous échappe, on pense à la durée dont on voudrait qu'elle grave l'instant sublime dans une éternité. Cependant rien ne dure : le temps est l'arpenteur d'instant qui se succèdent. « Le temps est assassin », chantait Renaud : 'il emporte avec lui les rires des enfants ». Don Quichotte l'a-t-il compris : le temps est un moulin qui ne brasse que du vent.

Il est du mot « présent » un autre sens qui se moque bien du temps, des craintes et des soupirs dont nous sommes affligés. Ce présent est le don d'un instant partagé, un don qui enrichit sans personne dépouiller. L'amour n'est-il pas ce qui, autant qu'on le partage, ne diminue jamais. C'est donc par excellence que l'amour se conjugue au présent quand on l'entend ainsi.

Tout sauf toi, nous dit Clara Luciani : le monde peut bien attendre s'il ne te retient pas ! Que serais-je sans toi, si tu n'existais pas ? Un puits d'amour par le monde asséché ! Mais tu es là, source providentielle qui dans ma vie s'écoule.

Si mon âme est ta demeure, elle n'est pas ta prison : que serais-je sans toi, si tu n'étais pas toi ? Laissons aux vieux romantiques l'espoir de la durée : si chacun de nos présents, disait Péguy, est une éternité, c'est parce qu'il est un don que le temps, jamais ne pourra épuiser.

Prendre le temps avant qu'il ne nous prenne : l'amour fait son présent du silence des horloges.

DE L'APRES

« Dans l'air, variable avec les saisons, du chemin de campagne prospère une gaieté qui sait et dont la mine paraît souvent morose. Ce gai savoir est une sagesse malicieuse.(...) »

Tout dit le renoncement qui conduit vers le Même. Le renoncement ne prend pas, mais il donne. Il donne la force inépuisable du Simple. Par l'appel, en une lointaine Origine, une terre natale nous est rendue. »

(Martin HEIDEGGER, « Le chemin de campagne »)

« Je est un Autre » pensait Rimbaud qui, marchant dans l'ornière, y cherchait la mesure de toute chose. Fut-il un jour serein ? « Une saison en enfer » l'a-t-elle instruit de la juste mesure ? Y a-t-il croisé cet Autre qu'il pensait être, cette mesure de toute chose qui dit le vrai ? Homme aux semelles de vent, c'est de l'obscurité que nous vient la lumière.

Demain est un après, un aller vers l'avant : marcher dans les ténèbres, à la lumière de l'autre. Quand la nuit nous rassemble et que tout devient Même, par la lumière de l'autre nous est donné le Simple, ce gai savoir d'une sagesse malicieuse dont les bras nous ouvrent à la Sérénité.

L'amour est une passion, nous disent les mauvais livres : or c'est un renoncement aux ombres et toutes les apparences, un renoncement qui donne, dans la lumière de l'autre, la vérité des choses qui jamais ne se dit et se dérobe à nos regards, quand ils sont aveuglés.

« Sois avisée, Ariane ! Tu as de petites oreilles, tu as mes oreilles : Mets-y un mot avisé ! (...) Je suis ton labyrinthe ! »

Ainsi parlait Dionysos à la femme qu'il aimait et dans ce labyrinthe, où l'union est une danse, se brise le fil d'Ariane car l'amour de son dieu offre à sa bien-aimée mesure la plus sereine de tout ce qui sera. Demain appartient à ceux qui en ont trouvé la mesure...

Pour l'union de Mathilde et Cédric le 12 août 2023

HOMMAGE

A

MARTIN HEIDEGGER

On ne craint pas assez les enchanteurs ! En rendant cet hommage à Martin Heidegger, je ne cherche pas à défendre celui que l'on accuse avec acharnement et beaucoup de mauvaise foi, étant entendu qu'une réflexion à ce point difficile à saisir, parce qu'elle servie par un langage que l'on estime crypté pour se dispenser d'en saisir le sens profond, ne peut qu'occulter des intentions précisément cachées puisque, comme telles, inavouables : c'est à la Sagesse qu'il revient de séparer le bon grain de l'ivraie.

C'est d'une reconnaissance que je veux témoigner : je ne fais pas mystère que Heidegger a accompagné sans relâche et avec le grand réconfort une longue et profonde maladie de l'âme. Il est alors des amitiés que n'épuise pas le temps car elles sont éternelles et s'abritent des regards.

Je reviendrai toujours sur « Le chemin de campagne » car, au pied du grand chêne, sur le banc des énigmes un ami m'attend dans le silence de sa méditation et la Sérénité d'une Sagesse malicieuse. Qui est assez libre envers lui-même comprendra ces paroles : de tout ce qu'on peut voir, lire ou entendre, c'est le plus simple que l'on redoute car c'est aussi le plus difficile à comprendre et il exige une longue, douloureuse et solitaire méditation.

Toute la pensée de Heidegger tient en ces quelques mots : le reste ne sert qu'à l'éclairer. Qu'est-ce que le simple ? Est un Sage qui l'a compris...

La Sagesse vient avec l'âge quand les souvenirs d'enfance, refaisant surface, y ajoutent un brin de malice ; ce qui se passe entre les deux : la vie qui n'est qu'effort de faire et voir renaître ce que le temps a effacé dans l'oubli.

La pensée devient féconde quand, brisant les cercles vicieux de la rationalité et du discours religieux, elle s'ouvre à la poésie qui, dans un langage qui lui est propre, conduit à la Clairière où l'Être se dévoile et, avec lui, l'Esprit.

En ces temps de détresse dominés et asservis par une rationalité instrumentale, fonctionnelle et objectivante, par la marchandisation et le consumérisme, par les dispositifs déshumanisants d'une technique planétarisée, par l'industrialisation d'une culture cybernétique, la pensée, quand elle s'ouvre à son autre poétique, emprunte la voie unique qui conduit jusqu'à l'Esprit et le ravive, condition nécessaire d'un vivre en harmonie avec nous-mêmes et avec la nature qui, con sidérée avec bienveillance, forme avec les humains une même communauté spirituelle.

La pensée, ouverte à la poésie, dévoile en son silence médité la Parole de l'Être et de l'Esprit, l'unique voie qui nous entraîne vers la Libre Etendue, dans le voisinage du Sacré et du possible retour des dieux.

Heidegger et Fink nous engagent à réconcilier, dans la co-appropriation, le Logos de Parménide et la Phusis d'Héraclite, opposés, depuis les temps les plus anciens, par une Raison dialectique exclusive de toute unité prétendument paradoxale.

Le Simple et la Sérénité du natal ne renvoient pas à une terre mystifiée mais à l'enracinement dans un même sol (Grund) ontologique, à une même fondation dans l'Être, autrement dit à la pensée comme œuvre de l'Esprit.

Dans sa longue méditation sur l'essence de l'Être et l'Ereignis comme appropriation, Heidegger fut conduit jusqu'au plus lointain qui est aussi le plus proche, dans le voisinage de la pensée nouvelle, de la poésie, de la Parole silencieuse, du Sacré, de la vérité de l'Être et de dieu lui-même ; un terme, parce qu'il est le plus adéquat, permet de réunir, dans une même communauté, tous ces horizons : l'Esprit. Il est le ciment de cette méditation vaillante et profonde et si aujourd'hui encore on le soupçonne d'un hermétisme douteux, c'est parce que l'Esprit, qui traverse en silence toute l'œuvre du penseur, demeure impensé.

PRELUDE

Je suis né posthume ! A mon insu je suis mort un jour d'automne quand les arbres perdent leurs feuilles et les humains leurs masques. C'est ce jour-là que le monde, celui que je pensais être le mien, a fait de moi son étranger. Banni, j'ai pris refuge dans une tanière sans fenêtres : à quoi bon le monde s'il ne veut plus de moi ! J'y ai vécu solitaire parmi les morts : deux longues années dans un cimetière sans tombes. Les livres, cachés sous la poussière, m'offraient pour compagnie leurs auteurs, oubliés et même négligés quelques fois par ceux dont ils étaient les proies. Mon tourment cheminait vers la folie quand du jeune poète, bohème aux « semelles de vent », je reçus cette énigme : « Je est un Autre ! » Si, lisant Deleuze, j'ai fait l'épreuve du faux-semblant, c'est que le vrai était ailleurs : Nietzsche s'est alors présenté à moi dans l'insondable de sa pensée. Je doute qu'existe un autre qui me fut plus intime. Mon compagnon, arraché à ses propres ténèbres, m'ouvrit les portes de pensées interdites : aurait-il fait de moi un hyperboréen ? Si Dieu, le seul qui jusqu'alors était le mien, était mort lui aussi, le destin m'obligeait à endosser l'habit d'une impossible mission : je serais donc prophète et de Zarathoustra le double.

De ma jeunesse rebelle, je sais trop l'amertume : plus rien ne me destinait à renverser les Tables. Aussi quand le lion se couche au milieu des colombes, que s'est accomplie la dernière destruction, vient à Zarathoustra le Signe de son accomplissement : s'il doit, une fois encore, regagner la plaine, c'est pour y annoncer le retour des dieux et l'avènement d'un nouvel homme. C'est sur ces bonnes paroles que Nietzsche s'en est allé pour reposer enfin dans sa mort différée. Ami d'hier, compagnon d'infortune, j'irai pleurer sur ta tombe. Tandis que ma pensée m'en ouvrait le chemin, nourrie d'un vague espoir de m'y retrouver seul, un autre m'y attendait : c'est sur la tombe de Nietzsche, sans que rien ne m'y prépare, que, pour la première fois, j'ai rencontré cet autre que l'histoire avait aussi banni : Heidegger. Laissant Nietzsche à son dernier repos, nous avons pris ensemble « Le chemin de campagne » vers cet ailleurs serein où l'Autre que Je est m'invite à demeurer.

Nous marchions dans un silence complice et bienfaisant ; plus tard, à l'ombre d'un grand chêne, mon camarade s'est arrêté et s'est tourné vers moi : dans son regard, je lisais le silence, un silence qui invite à la parole. Au pied de

l'arbre, un banc n'attendait que ma confession : « Si Je est un Autre, lui ai-je dot, alors qui suis-je ? » Brisant son silence, il me répondit : « tu es si peu aux yeux du monde mais le monde ignore que tu en as la garde, que tu es son berger, que sur ta vigilance repose le destin de l'Être, le destin de ce qui l'a fait monde. C'est ta garde qui fait le monde persister en son être et le retient de sombrer dans le néant. Dans son tournant, le monde est en danger : jamais péril ne fut si grand que celui qui, aujourd'hui, pèse sur les hommes. Sur ce banc, où tant de philosophes on médité, tout ce qui fut gravé s'est effacé car ce qui est sous la menace ne peut être pensé ; c'est ici-même, dans l'oubli de son effacé, que la philosophie s'ouvre à son dépassement. Seul un dieu peut encore nous sauver mais qui est-il ce dieu, dans le retrait de son silence ? Lui est-il un intime qui en serait le dire ? A la table des dieux ne vient que le poète ! »

Au pied de ce grand chêne, témoin silencieux d'une histoire trop humaine, face à ce banc oublieux de toutes les confidences dont il était gravé, revint à mon esprit ce bon mot de Mallarmé : « de ce qui a eu lieu, ne demeure que le lieu ! » Ce lieu, qui seul demeure, m'assignait à l'impossible de tout recommencer. Le tragique est l'inaccessible comme donné d'avance dans la nécessité d'une existence pourtant factice. Dans le silence s'annonçait l'ineffable du poids le plus lourd, celui de l'Eternel Retour du Même : Nietzsche ne s'était pas trompé ! Sans que mon compagnon en fut surpris, je me suis assis sur le banc : il fit de même. Le banc, ce lieu qui seul demeure, devenait celui d'une douloureuse et profonde méditation. Nous n'étions pas au monde car ce qu'est la vérité des choses, c'est tout ce qui leur manque, tout ce qu'on ne peut en voir. Etions-nous dans la lumière ? La lumière, quand on la regarde, efface tout ce qu'elle éclaire.

Comme le jour venait à décliner, rompant notre silence, Heidegger m'adressa simplement : « il est temps de rentrer ! » Tandis qu'on faisait route vers son village, il m'invita à demeurer chez lui. A notre arrivée la table était dressée et Elfride, son épouse, s'affairait à servir le repas ; nous nous sommes assis et, dans un silence pieux, nous avons partagé ces plats qui tiennent leur plus profonde saveur de leur simplicité. Ensuite nous nous sommes enfoncés dans de profonds fauteuils d'un cuir usé, séparés par l'âtre : les bûches de chêne semblaient rougir notre présence qui en découvrait le jeu subtil des flammes et les crépitements d'un bois livré au feu qui en serait la mort certaine. Nous avons peu parlé car Heidegger, visiblement fatigué par notre longue promenade, manifesta bientôt son intention de gagner sa chambre et de s'y

reposer. Sur le point de quitter la pièce, il se retourna et me posa cette question : « as-tu idée de cet Autre que tu es ? » Attendait-il que je réponde : je n'en suis pas certain. Et cependant je lui ai répondu : « je suis à venir ! » Il a souri et puis s'en est allé.

Captivé par le feu dont la danse des flammes avait, pensais-je, un sens caché, je ne voulais rien perdre de cette parole qu'il cachait précieusement en chacun de ses crépitements. Je m'étais promis d'attendre qu'il s'éteigne : le feu avait-il rendu son âme quand le sommeil, s'emparant de moi, m'entraîna dans le lointain de rêves étranges ? Je dormais sans doute encore quand Heidegger posa sa main sur mon épaule, puis la frota délicatement dans l'espoir de m'éveiller.

Quand mes yeux se sont ouverts enfin, les rayons du soleil s'infiltraient dans la parure du grand chêne et les plus audacieux atteignaient jusqu'au banc. M'étirant tel un chat qui s'éveille, il me pressait de saluer le monde, les champs de vert vêtus et les talus fleuris. Sur « Le chemin de campagne » j'aperçus au loin, là où toute vue s'échoue sur l'horizon, la silhouette d'un homme qui, d'un pas décidé mais non pressé, regagnait le village, son Natal comme il disait souvent. J'aurais pu sans doute le rattraper, l'interroger encore mais il fallait que j'y renonce car je suis à venir. Avant de disparaître, mangé par l'horizon, l'homme s'est retourné et, me faisant un dernier signe de sa main, je suis certain qu'il a souri. L'ai-je revu depuis ce jour ? Nos rencontres n'ont d'importance qu'en ce qu'elles apportent, cette nourriture spirituelle que l'on partage sans qu'elle nous manque. Si depuis ce jour j'ai revu Heidegger, c'est « Le chemin de campagne » qui s'en souvient mais je doute qu'il en témoigne : c'est à qui veut les connaître d'en percevoir les secrets...

« LE CHEMIN DE CAMPAGNE »

PAR

MARTIN HEIDEGGER

« Il quitte à sa porte le Jardin du Château et court vers les terres humides d'Ehnried. Par-dessus le mur, les vieux tilleuls du Jardin le regardent s'éloigner, soit qu'aux environs de Pâques il allonge son trait clair entre les champs déjà verts et les prairies renaissantes ou qu'à Noël il disparaisse derrière la première colline parmi les tourbillons de neige. A partir de la croix, il tourne vers la forêt. À sa lisière il salue en passant un grand chêne, sous lequel est un banc tout juste équarri.

Parfois reposait sur le banc tel ou tel des écrits des grands penseurs, qu'une jeune gaucherie essayait de déchiffrer. Quand les énigmes se pressaient et qu'aucune issue ne s'offrait, le chemin de campagne était d'un bon secours. Car, sans rien dire, il conduit nos pas sur sa voie sinueuse à travers l'étendue de ce pays parcimonieux.

C'est toujours à nouveau que la pensée, aux prises avec les mêmes écrits ou avec ses propres problèmes, revient vers la voie que le chemin trace à travers la plaine. Il demeure, sous les pas, aussi près de celui qui pense que du paysan qui s'en va faucher aux premières heures du matin. Plus souvent avec les années le chêne au bord du chemin ramène nos pensées vers les jeux de l'enfance et les premiers choix. Quand parfois, au cœur de la forêt, un chêne tombait sous la cognée, mon père aussitôt partait, traversant futaies et clairières ensoleillées, à la recherche du stère de bois accordé à son atelier. C'est là, dans son atelier, qu'il travaillait, attentif et réfléchi, dans les intervalles de son service à l'horloge de la tour et aux cloches qui, l'une comme les autres, ont leur relation propre au temps et à la temporalité.

Cependant, dans l'écorce du chêne, les gamins découpaient leurs bateaux qui, munis d'un banc de rameur et d'un gouvernail, flottaient sur la rivière Mettenbach ou dans le bassin de l'école. Dans ces jeux, les grandes traversées arrivaient encore facilement à leur terme et retrouvaient la rive. La part de

rêve qu'elles contenaient demeurait prise dans le vernis brillant, encore à peine discernable, qui recouvrait toutes choses. L'espace qui leur était ouvert n'allait pas plus loin que les yeux et la main d'une mère. Tout se passait comme si sa sollicitude discrète veillait sur tous les êtres. Ces traversées pour rire ne savaient rien alors des expéditions au cours desquelles tous les rivages restent en arrière. Cependant la dureté et la senteur du bois de chêne commençaient à parler, d'une voix moins sourde, de la lenteur et de la constance avec lesquelles l'arbre croît. Le chêne lui-même disait qu'une telle croissance est seule à pouvoir fonder ce qui dure et porte des fruits ; que croître signifie : s'ouvrir à l'immensité du ciel, mais aussi pousser des racines dans l'obscurité de la terre ; que tout ce qui est vrai et authentique n'arrive à maturité que si l'homme est disponible à l'appel du ciel le plus haut, mais demeure en même temps sous la protection de la terre qui porte et produit.

Cela, le chêne le dit toujours au chemin de campagne, qui passe devant lui sûr de sa direction. Le chemin rassemble ce qui a son être autour de lui ; et, à chacun de ceux qui le suivent, il donne ce qui lui revient. Les mêmes champs, les mêmes pentes couvertes de prairies font escorte au chemin de campagne en toute saison, proches de lui d'une proximité toujours autre. Que la chaîne des Alpes au-dessus des forêts s'efface dans le crépuscule du soir, que, là où le chemin se hisse sur une colline, l'alouette au matin s'élançe dans le ciel d'été, que le vent d'est souffle en tempête de la région du village maternel, que le bûcheron, à la tombée de la nuit, traîne son fagot vers l'âtre, que le char de la moisson rentre à la ferme en vacillant dans les ornières du chemin, que les enfants cueillent les premières primevères au bord des prés, que tout le long du jour le brouillard promène sur la vallée sa sombre masse, toujours et de tous côtés c'est le Même qui nous parle autour du chemin.

Le Simple garde le secret de toute permanence et de toute grandeur. Il arrive chez les hommes sans préparation, bien qu'il lui faille beaucoup de temps pour croître et mûrir. Les dons qu'il dispense, il les cache dans l'inapparence de ce qui est toujours le Même. Les choses à demeure autour du chemin, dans leur ampleur et leur plénitude, donnent le monde. Comme le dit le vieux maître Eckhart, auprès de qui nous apprenons à lire et à vivre, c'est seulement dans ce que leur langage ne dit pas que Dieu est vraiment Dieu. Mais le chemin ne nous parle qu'aussi longtemps que des hommes, nés dans l'air qui l'environne, ont pouvoir de l'entendre. Ils sont les servants de leur origine, mais non les esclaves de l'artifice. C'est en vain que l'homme par ses plans s'efforce d'imposer un ordre à la terre, s'il n'est pas ordonné lui-même à l'appel du

chemin. Le danger menace, que les hommes d'aujourd'hui n'aient plus d'oreille pour lui. Seul leur parvient encore le vacarme des machines, qu'ils ne sont pas loin de prendre pour la voix même de Dieu. Ainsi l'homme se disperse et n'a plus de chemin. À qui se disperse le Simple paraît monotone. La monotonie rebute. Les rebutés autour d'eux ne voient plus qu'uniformité. Le Simple s'est évanoui. Sa puissance silencieuse est épuisée.

Le nombre de ceux qui connaissent encore le Simple comme un bien qu'ils ont acquis diminue sans doute rapidement. Mais partout ces peu nombreux sont ceux qui resteront. Grâce à la puissance tranquille du chemin de campagne, ils pourront un jour survivre aux forces gigantesques de l'énergie atomique, dont le calcul et la subtilité de l'homme se sont emparés pour en faire les entraves de son œuvre propre.

La parole du chemin éveille un sens, qui aime l'espace libre et qui, à l'endroit favorable, s'élève d'un bond au-dessus de l'affliction elle-même pour atteindre à une sérénité dernière. Celle-ci s'oppose au désordre qui ne connaît que le travail, à l'affairement qui, recherché pour lui-même, ne produit que le vide.

Dans l'air, variable avec les saisons, du chemin de campagne prospère une gaieté qui sait et dont la mine paraît souvent morose. Ce gai savoir est une sagesse malicieuse¹. Nul ne l'obtient qui ne l'ait déjà. Ceux qui l'ont le tiennent du chemin de campagne. Sur sa voie la tempête d'hiver et le jour de la moisson se croisent, la turbulence vivifiante du printemps et le déclin paisible de l'automne se rencontrent, l'humeur joueuse de la jeunesse et la sagesse de l'âge échangent des regards. Mais tout devient serein dans une harmonie unique, dont le chemin dans son silence emporte çà et là l'écho.

La sérénité qui sait est une porte donnant sur l'éternité. Ses battants tournent sur des gonds, qu'un habile artisan a forgés un jour en partant des énigmes de l'existence.

Des basses prairies d'Ehnried, le chemin revient au Jardin du Château. Franchissant une dernière colline, son étroit ruban traverse une dépression plate, puis arrive aux remparts. Il luit faiblement à la clarté des étoiles. Derrière le Château se dresse la tour de l'église Saint-Martin. Avec lenteur, presque avec hésitation, les onze coups de l'heure s'égrènent et s'effacent dans la nuit. La vieille cloche, aux cordes de laquelle les garçons ont eu leurs

mains rudement chauffées, tremble sous les coups du marteau, dont nul n'oublie la silhouette amusante et sombre.

Avec le dernier coup le silence s'approfondit encore. Il s'étend jusqu'à ceux qui ont été sacrifiés prématurément dans deux guerres mondiales. Le Simple est devenu encore plus simple. Ce qui est toujours le Même dépayse et libère. L'appel du chemin de campagne est maintenant tout à fait distinct. Est-ce l'âme qui parle? Est-ce le monde? Est-ce Dieu?

Tout dit le renoncement qui conduit vers le Même. Le renoncement ne prend pas, mais il donne. Il donne la force inépuisable du Simple. Par l'appel, en une lointaine Origine, une terre natale nous est rendue. »

Ce texte a été écrit à l'automne de 1948 pour le Recueil commémorant le centième anniversaire de la mort du compositeur allemand Conradin Kreutzer, et publié dans ce recueil.

Traduction française par André Préau, publiée dans Heidegger, « Question III et IV », Gallimard, collection Tel numéro 172, Paris, 1990.

A QUELQUE MOT...

Quand les mots se dessinent au bord de l'encrier
Et que devient la phrase sur une feuille enchainée,
Qui sait d'entre les lignes s'il vient un sens caché
En ce lieu d'indicible et de juste évoqué ?

Ce qu'on dit être signes des mots qu'on a forgés
N'en sont que la matière de propos maçonnés
D'où surgirait le sens par leur auteur donné,
Offrande à la lecture de qui semble avisé.

À ce que l'on écrit se peut-il dérober
Ce qui devient énigme de s'y être caché ?
Les mots sont un écran au dire de la pensée
Et aucun dictionnaire n'aide à les déchiffrer.

Le noir de l'encrier s'écoule sur le papier,
Peuplant de métaphores la page immaculée ;
Les mots sont les bordures d'un creux inhabité,
L'espace d'un impensable de tout signe déserté.

Les mots sont indigents, sémantique pauvreté,
Les larmes d'un encrier sur une feuille déversées ;
Il n'est mot qui suffit à conduire au Sacré
Et aux dieux qui s'abritent de nos vocables usés.

Si dieu est indicible comme Eckart l'a pensé,
Que faire de ces concepts dont il est enchainé
Car c'est de sa prison que les murs sont phrasés :
Sa parole est d'argent, n'en rien dire est doré !

D'une pensée négative voudrait-on m'accabler,
Je dis qu'on ne dit rien par nos mots agencés,
Qu'au lieu où ils se taisent, une Parole est donnée :
C'est l'étrange paradoxe du poète Mallarmé.

Ce que nous dit la fleur aux mots est étranger :
Serait-elle un symbole qu'on ne peut prononcer
Ou le juste à propos d'une intériorité
Qu'on prive, à trop la dire, de singularité ?

Dans un bouquet de fleurs est plus qu'un assemblé
De roses et de merveilles que l'on peut y compter :
C'est une composition par un artiste œuvrée
Qui en dit bien plus long que chaque fleur ajoutée.

Le tout est suggestion d'un message impensé,
Une parole silencieuse humblement destinée
À qui ne fait du voir le simple regarder
De ce, quand il se livre, demeure en son retrait.

Les mots ne sont pas signes mais de simples assignés
À nous lancer un signe et nous interpeller
Sur les lieux qu'ils découvrent et qu'on ne peut marquer
D'une quelconque signature dont ils seraient signés.

Ce sont les métaphores d'un Etre insignifié
Qu'une conscience réflexive ne peut a-présenter ;
Les mots sont métaphores d'un Kant désenchanté
S'ils n'ont à nous faire signe vers ce qu'ils ont caché.

Dialectique du dire, sa négativité :

Le mot n'est pas la chose qu'on lui veut indiquer.

Il n'est pas lieu-tenant de ce qui, en retrait,

Voudrait par lui se dire sans y être énoncé.

Et l'encrier se vide de ces mots déposés

Par l'invisible main d'un auteur effronté

Qui ne sait du grand style que l'infidélité

À rendre en ce qu'il dit ce qu'il veut signifier.

L'écriture est un genre du vouloir témoigner

De ce que, pressenti, nous refuse d'en parler ;

De ce qu'on ne peut dire doit-on le suggérer

En dessinant le lieu de son propre avoué ?

C'est ainsi qu'un poème, voisinage du Sacré,

N'en dévoile que le lieu, le non-dit cheminé

Qui, sous la peau des mots, par son auteur glissé,

Conduit à l'Être même tel qu'il est innomé.

Rilke sur le chemin, de ses pieds dénudés,
À travers sa détresse foulait un lieu sacré ;
On le disait mystique, poète écervelé :
As-tu pensé, Rodin, ou ton bronze l'a-t-il fait ?

Les mots sont une prière au divin murmurée :
Supplique ou dévotion, qu'importe le phrasé,
La grâce ou le sanglot qui a dieu sont confiés
Portent la voix d'une âme dont ils sont le parler.

Ce n'est pas dans les mots qu'un dieu nous est donné :
Dans ce qui les sépare et semble inhabité,
Un Esprit malicieux au lecteur avisé
Dit ce qu'on n'y voit pas et ne peut écouter.

C'est le silence qui parle à nos oreilles bouchées :
L'encrier sait de tout ce qu'on peut y puiser
Qu'il ne sert qu'à noircir sur une feuille de papier
Les contours d'un non-dit dont l'encre est absente.

Qui ne dit pas la chose n'est pour autant chosé ;

Aussi les philosophes n'ont rien à fabriquer :

Créateur de concepts, Deleuze s'est abusé,

Entends que d'être idiot il a fait son métier.

Les mots n'ont rien à dire, en fut-il persuadé,

Pas plus qu'ils ne sont signes d'un Etre ainsi nommé :

Les mots ouvrent l'espace où un sens est donné,

Auquel leurs positions ne sont un présumé.

Ce n'est de son voisin qu'un mot devient sensé,

Quelle que soit la distance dont ils sont séparés :

La langue est un gymnase où chaque mot composé

Est une acrobatie sur un étang gelé.

Combien, pour un seul mot, se sont vu condamner

À être brûlés vifs, pendus ou lapidés ?

Les mots deviennent des chaînes : qui les a prononcés

En supporte le pesant et la fatalité.

Il faut des mots parfois se tenir éloigné :

Ceux qui sont assassins, perfides, empoisonnés,

Les mots des enchanteurs cupides et mystifiés

Qui s'éclaboussent eux-mêmes de leur insanité.

Il est derrière ces mots de malveillance usés

De sombres intentions qui sont à peine voilées ;

« Le chemin de campagne », qui les a démasqués,

En confond les auteurs et leur indignité.

« Il parle à mots couverts » réclament ces insensés

Qui ont des perroquets les mêmes choses répéter :

Les encriers se vident de leurs secrets gardés

Et si l'encre est de noir, c'est pour les camoufler.

On voudrait qu'Heidegger ait des choses à cacher

Et qu'en chacun des textes où il s'est prononcé

Se glisse une vipère au venin distillé :

Qui entend les sonnettes de ce crotale rusé ?

La vague des détracteurs au rivage échouée
Sur le destin d'Ariane par Apollon blessée
Et que Dionysos, d'un seul mot avisé,
A comblée de Sagesse et de Sérénité.

« Le chemin de campagne » n'a rien d'autre à cacher
Que Sagesse et Malice dans la simplicité
D'un Etre se donnant à qui sait l'accepter,
Sans qu'un d'un mot couvert il ait à s'abriter.

1^{ère} STATION

RESONANCES

« Il quitte à sa porte le Jardin du Château et court vers les terres humides d'Ehnried. Par-dessus le mur, les vieux tilleuls du Jardin le regardent s'éloigner, soit qu'aux environs de Pâques il allonge son trait clair entre les champs déjà verts et les prairies renaissantes ou qu'à Noël il disparaisse derrière la première colline parmi les tourbillons de neige. A partir de la croix, il tourne vers la forêt. À sa lisière il salue en passant un grand chêne, sous lequel est un banc tout juste équarri. »

(Martin Heidegger, « Le chemin de campagne » in « Questions III et IV »)

RESONANCES

Il glisse à travers champs jusqu'au pied du calvaire

Qui en dévie le cours et le conduit plus loin

Jusqu'au pied du grand chêne, majesté solitaire

Dont un geai se posant y figea le destin.

Caché dans les épines un moineau sur son nid

Recouvre de ses ailes le fruit d'une rencontre ;

Si peu qu'on l'aperçoit, un autre nous épie,

Forçant notre attention que rien ne peut corrompre.

Dansant parmi les fleurs, les abeilles ont ouvrage
De récolter le grain dont elles feront leur miel ;
Au gré de leurs visites, elles assurent l'essaimage
Des fleurs qui ces fossés habilleront de merveilles.

Une pie dans les genêts sourit de mon avance :
Elle bavarde sans relâche en agitant sa queue ;
Je feins de l'ignorer, taquine son insolence :
L'animal se résigne dans un silence ombreux.

Sur un talus de roche, courtisant le soleil,
Un lézard fait la sieste, insouciant du décor ;
Voici que je m'approche et sitôt le réveille :
Le reptile se fait pierre et me prive de son sort.

Quel est ce papillon qui sur moi s'est posé
Et hausse de son éclat ma chemise horticole ?
Je voudrais m'en saisir qu'aussi vite absenté,
Il nargue mon essai de son furtif envol.

Une alouette champêtre m'accueille en turluttant :
Quand d'autres s'y ajoutent elles forment une symphonie ;
Au phrasé du poète elles accordent leur chant
Qui des grands virtuoses épouse le génie.

Un corbeau sur sa branche ramage en me toisant :
Le sombre tapageur, d'agacer mon oreille
En y jetant ses cris, a dû faire le serment :
Croit-il que m'est tourment un oiseau qui bégaie ?

C'est un lapin sauvage qui court dans les buissons
Pour y cacher sa peur de me voir l'approcher :
Il secoue ses moustaches, observe de son œil rond,
Fidèle à son aguets et prompt à s'en aller.

Dans un pré tout en vert mangent une poignée d'agneaux :
L'herbent y paraît si tendre qu'on voudrait s'y coucher,
Prier le ciel d'azur d'y couvrir nos repos,
Replier nos paupières dans la Sérénité.

Sur ce chemin vers l'Être, la Dite n'est que passage
Car les mots sont trop faibles et très souvent menteurs,
Ayant mission de feindre l'objet de leurs messages :
Sous les mots la Parole, inaudible au lecteur !

Écoutons du chemin cette précieuse Parole,
Air clarifié du Sage que trompe un enchanteur :
C'est du Zarathoustra que son aigle console
Que le chemin nous conte les êtres supérieurs.

C'est de mélancolie qu'un démon nous empare :
Qui n'a plus de raison se jette sur un agneau !
Enchantement cruel qui de l'Être sépare
Et fait notre malheur du poids de son fardeau.

Il n'est de supérieur que ce qui nous est moindre
En sa force et nature : un moineau sur son nid !
Qui de ses œufs briser se joue à nous convaincre,
Hormis cet enchanteur et son poison maudit.

Qu'il soit un fou seulement et jamais un poète !
Sans mépris de penser, chantant va le chemin :
Des « Chimères » de Nerval, les « Vers d'or » nous répètent
Qu'Esprit et la Nature partagent un même dessein.

LE CHEMIN

Il court par tous les temps à travers champs et prés :
Au pied de la sainte croix, son parcours détourné,
Il fuit dans la forêt par un chêne avisé
Et salue sur un banc des fragments de pensée.

Il ne sait rien du temps qu'une horloge arrêtée
Qui offre à chaque instant un peu d'éternité ;
Ce sont les voyageurs qui savent les heures compter,
Les derniers coups du soir d'un repos mérité.

Le chemin les ramène, le village apaisé,
Au seuil de leurs chaumières par un âtre éclairées
Y gouter les saveurs d'un repas mijoté
Avant de s'endormir, par les rêves enchantés.

Dès l'aube les voyageurs, sous l'œil des peupliers,
Refont le même chemin et, traversant les prés,
En saluent l'herbe tendre qu'enivre la rosée :
Engourdi le troupeau peine à se relever.

Les oiseaux, de leurs chants, invitent les hommes pressés,
À ralentir leur pas et à les écouter :
De cette grande harmonie les oreilles abreuvées,
Qui s'arrête un instant éprouve sa légèreté.

Et de son pied gaillard il s'en va travailler,
Porté par la Sagesse et la Sérénité,
Vers la Libre Etendue d'une forêt partagée
Qui en fixe la demeure et l'étrange parenté.

S'il doit de sa cognée quelque habitant couper,
Il sait que d'une même terre ce bois lui est donné ;
Qu'il en fasse un tonneau ou un fagot brûlé,
Il bénit la forêt du devoir emprunté.

Il s'engage à lui rendre ce qu'il y a puisé
Car il se sait gardien de sa pérennité :
C'est en berger de l'Etre qu'il s'y est présenté
Et le eu qu'il en prend doit le restituer.

Qui l'a privée d'un arbre doit un autre y semer,
De sorte que demeure ce qui fut enfanté ;
Le bûcheron n'a de coupe que cette nécessité
D'un savoir vivre ensemble qu'il lui faut préserver.

Et c'est d'un même Esprit qu'un faucheur habité,
Quand il prend de la terre ce qui en a poussé,
A souci qu'avec d'autres l'offrande soit partagée :
Les lièvres et les moineaux dont les champs sont peuplés.

La terre nous donne la vie et l'Être d'exister :
Il n'est pas une seule ombre à cette complicité,
Que d'en douter encore, par nos raisons trompé,
S'enfouit dans le néant notre Esprit aliéné.

« Le chemin de campagne » nous dit la vanité
Des fuites et du vacarme de ce monde affairé :
C'est de Soi que s'oublie qui s'éprouve à sembler,
Espérant que du on paraître peut l'isoler.

« Nous ne sommes pas au monde » dit un poète hanté :
« La vraie vie est ailleurs », hors des discours usés ;
Croyait-il su bien dire par ces mots effrontés :
Nous existons si peu de l'Être en son retrait.

Dans la Libre étendue un sens nous est donné :
La vérité de l'Être et de notre exister.
Nous ne sommes pas échus, sur une terre oubliés,
Mais un appel à Soi, dans un Même propre.

C'est la Parole sacrée au chemin murmurée :

Nous sommes le devenir d'un Etre déplié

En chacun des étants qu'un dieu seul peut compter

Et dont le temps s'efface en leur éternité.

2^{ème} STATION

SUR UN BANC

« Parfois reposait sur le banc tel ou tel des écrits des grands penseurs, qu'une jeune gaucherie essayait de déchiffrer. Quand les énigmes se pressaient et qu'aucune issue ne s'offrait, le chemin de campagne était d'un bon secours. Car, sans rien dire, il conduit nos pas sur sa voie sinueuse à travers l'étendue de ce pays parcimonieux.

C'est toujours à nouveau que la pensée, aux prises avec les mêmes écrits ou avec ses propres problèmes, revient vers la voie que le chemin trace à travers la plaine. »

(Martin Heidegger, ibidem)

SUR UN BANC

Ce sont autant d'énigmes que le banc a conservées

Au pied de ce grand chêne dont l'ombre est généreuse ;

Des plus grands philosophes des mots y sont gravés,

Offerts au questionnement d'une gaucherie curieuse.

Ces mots dont bien des signes par le temps effacés

Interpellent le passant et en bisent le chemin :

Et il s'enquiert du sens de ces mots amputés,

Jurant qu'un inconnu les a mis à dessein !

Il y cherche une réponse, quelque raison peut-être,
Et heurte ses questions à la force de l'oubli
De quel sage fut parole qu'ici ne peut renaitre
Qu'en déchiffrant l'énigme de ce qui fut écrit.

Du chemin de campagne ce banc dit les secrets
Et rien ne fait défaut à ce qui est donné ;
Par quelle fortune ce chêne vint du repos d'un geai :
C'est de « Correspondances » dit Baudelaire avisé.

De tout ce qu'on peut voir le Simple ne fait qu'un
Car c'est d'un Etre-Même que nait toute différence :
Le chant des alouettes efface du chacun
Ce qui vient en fausse note à cette résonance.

Chaque chose est à sa place dans cette communauté :
Le Natal est Contrée de sa Libre Etendue ;
Le serein qui la nomme en marque la destinée
Et impose au chemin d'être en sa retenue.

De l'Être qui s'y donne murmure cette vérité
Qu'un Sage ou un semeur empruntent le même chemin,
Celui de cette campagne, qui les faisant croiser,
Assure que l'un et l'autre partagent un même destin.

Est-il plus grande Sagesse que confier à la terre
Ce que sera demain le fruit de la récolte ;
Le Sage est un semeur du grain de nos « Chimères » :
Rêveries d'un solitaire ou parfum de révolte ?

C'est un épouvantail qui chasse les mauvais sorts
Jetés par la Technique à l'envers des passions,
Inerte surdité délavée de remords
D'un en vain sans pitié dont on se fait raison.

Du chemin qui rassemble, au hasard de son cours,
Le vieux banc nous raconte qu'il suffit à l'espoir
De ceux qui se relèvent de funestes détours
Et se donnent ek-sistence d'en faire leur trajectoire.

L'ENIGME

L'énigme n'a de pouvoir que tourmenter l'esprit :
Ne vaut envers le monde que ce qu'y est caché ;
Il faut que de patience déchiffrer soit nourri
Et qu'un brin de hasard daigne nous accompagner.

« Je suis ton labyrinthe » : au creux de ton oreille
Place un mot avisé ! Ariane en fut gênée :
De quel mot s'agit-il ? Il n'est âme qu'émerveille
Quand on gagne en souffrance d'être ainsi conseillée.

Si le dieu se réjouit d'ainsi l'appivoiser,
Il demeure une énigme qu'Ariane doit déchiffrer :
Que se cache en ce dieu, qui s'étant morcelé,
Réunit les fragments en sa propre unité ?

Qui, armé de son Thyrses, écoule l'eau du rocher
Et fait valser ces dames sur des airs endiablés ?
Que dire à cette énigme qui paraît insensée :
N'a-t-elle, en sa tournure, la réponse déplacé ?

Ce n'est pas une question, nous prévient l'enchanteur :

Nul besoin d'y répondre et au mieux l'oublier !

L'énigme voudrait-elle dire qu'il est aussi menteur,

En plus d'être démon et d'agneaux affamé ?

Zarathoustra le pense mais ne peut rien en dire,

Sinon qu'il est fâcheux de l'avoir écouté ;

De raison mal cousue, sachant se contredire,

L'enchanteur se fait gain de propos déplacés.

La question nous revient, les soupçons écartés :

Que se cache en l'énigme qui nous est proposée ?

Il n'est malentendu que l'on peut invoquer

Ni de cause inconnue qu'on se doit suspecter.

S'agit-il d'affliction qui nous ferait douter

Qu'existe une solution à ce qui est posé ?

Descartes, en son tourment, l'avait déjà pensé :

Aussi dieu n'est pas sot à nous vouloir tromper.

Et qu'y répondrait Kant en un jugement fondé :
Nous faut-il à déduire nos deux sens accorder ?
De l'espace et du temps l'énigme est-elle tissée
Ou veut-elle autre chose qu'on puisse imaginer ?

Il n'est en cette énigme rien qui nous est conté
Sinon que d'en parler suffit à la créer :
Les mots qu'ici s'enchaînent n'ont de chose à cacher
Que ce qui fait leur suite sur le blanc d'un papier.

IGITUR...

Ce qui fait toute énigme, ce sont les mots eux-mêmes :
Non pas tels qu'ils s'assemblent et forment ainsi des phrases
Mais tels qu'on les choisit pour leur donner un sens
Qui, n'étant pas le leur, est toujours inédit.

3^{ème} STATION

UNE HORLOGE AU CLOCHER

« Il demeure, sous les pas, aussi près de celui qui pense que du paysan qui s'en va faucher aux premières heures du matin. Plus souvent avec les années le chêne au bord du chemin ramène nos pensées vers les jeux de l'enfance et les premiers choix. Quand parfois, au cœur de la forêt, un chêne tombait sous la cognée, mon père aussitôt partait, traversant futaies et clairières ensoleillées, à la recherche du stère de bois accordé à son atelier. C'est là, dans son atelier, qu'il travaillait, attentif et réfléchi, dans les intervalles de son service à l'horloge de la tour et aux cloches qui, l'une comme les autres, ont leur relation propre au temps et à la temporalité. »

(Martin Heidegger, ibidem)

UNE HORLOGE AU CLOCHER

Une horloge au clocher, c'est une question de temps

Qui passe, inexorable, la porte des chaumières ;

Sonne l'heure de l'Angélus, tout est posé au champ :

La fourche et sa récolte se joignent à la prière.

La temporalité, c'est le temps qui se vit

Au rythme du labeur et des maigres plaisirs ;

C'est le temps de la terre qu'on couvre de semis

Et qui rendra demain ce qu'on y peut enfouir.

C'est le temps de l'école et du rire des enfants,
Un moment d'insouciance quand le feu brûle encore
Avant qu'il ne soit braise, une poussière au vent
D'un chemin de campagne qui en fixe le sort.

C'est le temps des secrets et des amours naissantes
Dans l'ombre du clocher qui n'en connaît les heures,
Fragments d'éternité aux passions débordantes
Du silence des horloges dont elles couvrent les pleurs.

Les horloges ont le temps qu'elles ne font que tourner :
Ne pourraient-elles attendre ce qui est en retard ?
Les bœufs qui de la paille entraînent la charretée,
Un fagot sur l'épaule qui dans la nuit s'é gare ?

Le temps est malicieux, bien plus que le Savoir,
Et s'amuse à tromper les gens qui s'y accordent :
Qu'il avance ou recule lui vient d'un remontoir ;
De leur côté les cloches sont rythmées par des cordes.

C'est de l'événement qu'un clocher a la garde :
Celui de la prière ou celui du repos ;
S'il arrive au cadran qu'un minutieux s'attarde,
Qu'il ne soit pas à l'heure lui viendrait-il propos ?

Qui sait du temps qui passe en fragmenter le cours
Lors qu'étant continu il ne peut se briser ;
Aussi fin qu'on le coupe, force-t-on son décours :
Le temps est insécable, impropre à mesurer.

Aussi pourquoi ces heures dont s'étirent nos journées,
Technicité du temps, haché toujours plus court ;
Mais il est indiscret et n'est toujours compté
Qu'au mépris des limites d'un virtuel séjour.

Du haut de nos clochers résonne un autre temps,
Le seul qui nous revient dans le parcours des âges :
Celui de naître au monde et ce qui nous attend
Jusqu'à la mort venue qui rompt tous les présages.

Des amants qui s'unissent et que la mort sépare,
Les cloches marquent l'instant de ce qui fait la vie :
Il n'est rien qu'elles ignorent jusqu'au dernier départ ;
Du temps sur leurs enclumes, elles martèlent l'ironie.

Des cloches une harmonie du temps brise le mépris
Et confie au chemin d'emporter vers les champs
L'écho de cette brisure comme le précieux répit
De l'entente singulière d'un semeur et d'un banc.

Toujours le temps nous presse de venir avant lui,
De défier ses heures en d'inutiles combats ;
D'être à temps le retard, si peu qu'il n'est admis,
Nous oblige au plus tôt de ce qui n'attend pas.

« O temps suspends ton vol » s'exclame un romantique,
Qu'il n'ait plus de son heure à déplorer l'étau ;
Ancré sur cette pierre, tu sais le temps cynique :
Crois-tu qu'elle ne revienne s'asseoir au bord de l'eau ?

Mon pauvre Lamartine, de quoi te tourmenter ?

Le temps est assassin d'en oublier la trace

Mais de l'instant sublime sais-tu l'éternité

D'un Même qui nous revient et jamais ne s'efface ?

Renonce à ta prière : rien ne peut le suspendre

Que cette éternité qui s'offre en chaque instant ;

Tu pleures que cette femme le temps ne peut te rendre

Mais le temps est avare de tout ce qu'il nous prend !

Une horloge au clocher : du temps se fait demeure

La temporalité qui dit le temps de l'Être ;

C'est un curieux ménage dont l'ordre et la teneur

Résistent à être dits qui n'en soit le paraître.

Si l'Être ne se donne qu'à la faveur du temps,

Dès lors qu'il se reçoit, il s'offre au temporel :

C'est d'être approprié qu'il devient existant

Mais de ce devenir le temps n'est que recel.

C'est écrit sur le banc qui borde le chemin
Et confie au passant d'en dévoiler le sens ;
Du chemin de campagne on dit qu'il s'en souvient,
Que des Sages il recueille les moindres confidences.

C'est au fil du chemin que s'offre à découvrir
Pour qui sait l'écouter, l'endroit de ce mystère ;
Emprunte cette campagne si tu entends saisir
Ce que du Temps et l'Etre nous confia Heidegger.

4^{ème} STATION

UNE ECORCE SUR LA MER

« Cependant, dans l'écorce du chêne, les gamins découpaient leurs bateaux qui, munis d'un banc de rameur et d'un gouvernail, flottaient sur la rivière Mettenbach ou dans le bassin de l'école. Dans ces jeux, les grandes traversées arrivaient encore facilement à leur terme et retrouvaient la rive. La part de rêve qu'elles contenaient demeurait prise dans le vernis brillant, encore à peine discernable, qui recouvrait toutes choses. L'espace qui leur était ouvert n'allait pas plus loin que les yeux et la main d'une mère. Tout se passait comme si sa sollicitude discrète veillait sur tous les êtres. Ces traversées pour rire ne savaient rien alors des expéditions au cours desquelles tous les rivages restent en arrière. »

(Martin Heidegger, ibidem)

UNE ECORCE SUR LA MER

Une écorce de chêne emportée par la mer

Vers les lointains rivages de pays inconnus,

Dernière métamorphose du monde imaginaire,

Celui de notre enfance, un rêve inattendu.

Si proche est la Contrée d'une étendue sereine,

Mirage inaccessible au bout de nos pensées ;

L'écorce est un bateau sur l'eau d'une fontaine

Dont un plaisir d'enfant rêve la destinée.

Au plus près du lointain l'écorce prend son départ,
Guidée vers son destin par des souffles d'enfant ;
Sur la mer agitée, quand le radeau s'égare,
L'équipage se rassure dans les bras d'une maman.

Et sa mère le retient de ces pays sauvages
Où règnent les dragons aux museaux incendiaires ;
Le radeau fait surface, épargné du naufrage
Et sitôt il repart d'une vague imaginaire.

Il gagne au gré du vent de lointains horizons,
Rivages de la fontaine qui bordent l'océan ;
Bien plus loin que la mer dont l'âge se fait raison
Réside un inconnu qui fait taire les enfants.

Il reste au bout du monde et se rit des chimères
Qu'emportaient les radeaux dans la cour de l'école ;
De l'eau de cette fontaine qu'il prenait pour la mer,
Des voyages au long cours et de leurs fariboles.

Le proche devient une peau, trop lointain le mystère
De ce qu'on n'atteint pas et défie la Raison ;
N'est vrai que le sous-main dont on ne peut s'extraire
Pour porter son regard plus loin que l'horizon.

Il n'est loin qu'illusion de ce qui ne peut être :
C'est au bout du chemin que s'éteint l'espérance.
Foutaise ! Parole d'un fou qui ne veut le paraître :
De ce qu'on dit trop loin le proche est sa présence.

Marchant sur le chemin, écoute ce qu'il te dit :
Rien ne lui est un manque qu'ailleurs tu peux chercher !
De l'enfant qui s'est tu, tu forces ton oubli,
D'une écorce sur la mer et de ta cécité.

Ton âge est d'être aveugle et tu veux l'oublier,
Honteux d'avoir rêvé des plus lointains voyages
Sur une mer trop étroite qu'on ne peut naviguer
Qu'en la peuplant d'histoires et d'impossibles images.

Du chemin de campagne tu ne sais que la peau
De cailloux mal posés écorchant tes souliers ;
Tu ne sais d'où il mène qu'aux prairies le troupeau
Et jusqu'à la forêt de pauvres fagotiers.

N'as-tu jamais du banc parcouru ce qu'il dit,
Ces mots que tu regrettes d'avoir un jour pensés ;
Le chemin tient parole de ce qu'il a promis :
De tout ce qu'il te doit, rien ne sera gardé.

Il te faut lui confier de diriger ton pas,
De t'amener chez toi où tout l'Être demeure ;
Il te l'a dit souvent mais tu ne l'entends pas :
Pour que vienne la moisson, il faut que le grain meure !

De la terre nous revient ce qui lui fut confié,
Dans le creux du labour par un précieux semeur ;
Des herbages aux semis, le chemin destiné
À nous conduire aux champs n'a-t-il d'autre faveur ?

Le temps ne se donne pas : c'est à nous de le prendre !

Celui que nous prenons devient le temporel,

Le temps qui nous est propre et n'est jamais à rendre,

Comme temporalité, berceau de l'éternel.

Les cloches sont notre temps ! « L'Angélus » de Millet

Nous dit l'éternité qui unit ciel et terre :

La terre dont se nourrit chacun de nos projets,

Le ciel qui nous enivre des parfums du mystère.

C'est à l'onction des dieux que nous offre ce temps,

Tel qu'il nous appartient d'y écrire notre histoire :

Il brise toutes les horloges sur elles-mêmes tournoyant

Et donne à chaque instant la braise d'un espoir.

C'est le précieux rivage d'une écorce sur la mer

Que l'on croyait si loin qu'on n'osait y penser ;

Le loin est à l'Esprit ce sable du désert

Qui s'étend sur les choses pour en cacher le vrai.

.on pense l'Être lointain qui pourtant nous habite
Et nous conduit au seuil de notre devenir ;
Aussi loin qu'on le cherche, c'est en Soi qu'il s'abrite
Et s'ouvre à notre temps qu'il se voudrait nourrir.

Des horloges insolentes et du temps malicieux
Il a brisé le cours, cet Être qui devient
En chacun d'entre nous dont il a fait son lieu
Car du Temps et de l'Être nous forgeons les destins.

5^{ème} STATION

AU PIED DU CHÊNE

« Cependant la dureté et la senteur du bois de chêne commençaient à parler, d'une voix moins sourde, de la lenteur et de la constance avec lesquelles l'arbre croît. Le chêne lui-même disait qu'une telle croissance est seule à pouvoir fonder ce qui dure et porte des fruits ; que croître signifie : s'ouvrir à l'immensité du ciel, mais aussi pousser des racines dans l'obscurité de la terre ; que tout ce qui est vrai et authentique n'arrive à maturité que si l'homme est disponible à l'appel du ciel le plus haut, mais demeure en même temps sous la protection de la terre qui porte et produit.

Cela, le chêne le dit toujours au chemin de campagne, qui passe devant lui sûr de sa direction. »

(Martin Heidegger, ibidem)

AU PIED DU CHÊNE

C'est d'un geai vagabond qu'il tient d'être né là :

Seule la terre se souvient de ce noble semeur

Qui de son large bec un gland y déposa

Et l'enfouit dans le sol, inconnu fossoyeur.

De germe et sa hauteur, le chêne connaît le temps

De sa juste constance et d'infinie lenteur ;

Il sait que pour s'étendre et se parer de glands,

Un chêne doit de patience habiller son humeur.

S'élèvera-t-il encore jusqu'au ban des nuages,
Plus haut que cette horloge suspendue au clocher,
Plus haut que ce manège dont s'étourdit le Sage
Qui sait du temps la ronde toujours recommencer.

Les heures semblent pressées comme s'il leur faut rejoindre
Celles qui, les précédant, en marquent le retard ;
Or du chêne le temps des soucis est le moindre :
Il sait que la patience de s'en-durer est l'art.

Il nourrit sa dure-té des fruits de la durée :
C'est d'en prendre le temps que l'on devient plus fort !
S'il croît paisiblement, dans le sol bien ancré,
C'est de Sérénité dont le chêne est débord.

Le chêne, en grandissant, est anneau de la terre
Qui se fiance au ciel et sacre leur union,
Au sourire indécent d'une Raison de la terre
Jurant contre-nature cette co-propriaizon.

Le ciel épouse la terre sous le regard des dieux :
Le chêne en est témoin et aussi l'instrument ;
L'arbre nourrit sa cime qu'il étend jusqu'aux cieux
En plongeant ses racines dans un sol accueillant.

« Le chemin de camapgne » nous raconte ce baiser
Qui du ciel et la terre a noué les destins ;
Il dit qu'au pied du chêne se sont un jour croisés,
Avant qu'ils ne s'oublient, les dieux et les humains.

Le chemin dit encore que tout ce qu'il rassemble
En quittant le château, le village et les champs,
Des prés à la forêt, d'un Même forment l'ensemble
Qui de la terre aux cieux unit tous les enfants.

Des humains jusqu'au chêne, en passant par les prés,
Sur le chemin s'écoule de toutes choses un même sang
Qui est celui de l'Etre à chacun destiné,
Dont le Même se fait Autre en son appropriation.

Le Même est dans le Simple et la Sérénité,
Dans la Correspondance de tout ce qui renvoie ;
Le long de ce chemin il n'est que le partage
Et de ce qui diffère, l'unité d'une seule voix.

« Je suis un hérisson » m'avouait un oiseau :
« j'en ai si peu l'espèce et encore moins l'épine,
Je n'ai pas de ces poils dont il couvre sa peau
Mais je sais que d'un Même nous vient notre origine. »

« Je ne suis pas moineau » m'a dit un hérisson,
Mais plutôt ce lézard qui court parmi les pierres ;
Il m'est bien plus agile et sans doute moins grognon,
Et cependant d'un Même ne sommes-nous pas mystère ? »

Je doute que du corbeau je suis un vieux parent
Et pourtant de son âme le noir est-il conteur ?
Se peut-il par l'Esprit que l'on soit ressemblant
Et, sans qu'il y paraisse, on soit de mêmes penseurs ?

Qu'en est-il des fagots et des gerbes de paille,
Du berger qui, dès l'aube, emmène son troupeau,
Des enfants dans l'école qui d'un rien se chamaillent,
Du bûcheron taiseux aux souliers de copeaux ?

Importe qu'ils diffèrent autant qu'ils sont pareils
Et sans doute plus encore à ne pas être qu'un :
Aussi bien sont-ils autres que fruits d'une même corbeille :
Des mêmes lettres s'écrit le prénom de chacun !

D'une Phusis au Logos gât-il une vérité ?
Est-elle dans le Discours ou dans ce dont il traite ?
Peut-elle vraiment se dire ou demeure-t-elle cachée ?
N'a-t-on dit que du vrai chaque chose est une retraite ?

Qui jure de ce qu'on dit qu'il s'agit bien du vrai ?
« La Raison, dit la Science, qui seule ne peut mentir ! »
Avant de s'en convaincre, éprouvons cette idée
Qu'à dire vrai la Raison peut amplement suffire.

C'est l'autoréférence qui brise la Raison :
Qu'elle ne saurait faillir s'apprécie du dehors,
Étrange paradoxe, ingénue déraison
Car de toute vérité le faux est son ressort !

Les hommes sont comme les chênes qui poussent avec lenteur,
Sinon que d'être vieux ils retombent en enfance :
C'est l'Éternel Retour du Simple en sa candeur
Quand le Même de toutes choses efface les différences.

Quand le corps fait défaut et que l'Esprit demeure,
Les questions nous reviennent qu'on pensait oubliées :
Le pourquoi d'être né de celui qui se meurt
Et du temps qui de vivre clôt la destinée.

De celui qui s'en va le chêne devient cercueil :
Au ventre de la terre on confie leur même sort.
Le bois hier coupé de l'homme se fait recueil
Et partage le destin de son dernier transport.

« Le chemin de campagne » nous conduit jusqu'au chêne,
Au pied du dernier saut et de la mort d'un gland
Car « si le grain ne meurt », brisant ce qui l'enchaîne,
Il sera né pour rien qu'un absurde existant.

De ce que prend la terre, c'est la vie qui revient :
Un ami du grand chêne l'a gravé sur le banc !
Prends le temps d'y penser, toi qui sembles incertain :
De toute vie ce mystère est le précieux ferment !

6^{ème} STATION

HARMONIE

« Le chemin rassemble ce qui a son être autour de lui ; et, à chacun de ceux qui le suivent, il donne ce qui lui revient. Les mêmes champs, les mêmes pentes couvertes de prairies font escorte au chemin de campagne en toute saison, proches de lui d'une proximité toujours autre. Que la chaîne des Alpes au-dessus des forêts s'efface dans le crépuscule du soir, que, là ou le chemin se hisse sur une colline, l'alouette au matin s'élançe dans le ciel d'été, que le vent d'est souffle en tempête de la région du village maternel, que le bûcheron, à la tombée de la nuit, traîne son fagot vers l'âtre, que le char de la moisson rentre à la ferme en vacillant dans les ornières du chemin, que les enfants cueillent les premières primevères au bord des prés, que tout le long du jour le brouillard promène sur la vallée sa sombre masse, toujours et de tous côtés c'est le Même qui nous parle autour du chemin. »

(Martin Heidegger, ibidem)

HARMONIE

Au paysan la paille, au bûcheron son fagot,

Aux agneaux l'herbe fraîche, aux alouettes un chant,

Au grand chêne un sol ferme, à la pie ses ragots,

Aux abeilles quelques fleurs et pour chacun le banc.

« Le chemin de campagne » à chaque être fait don

De ce qui lui revient selon sa différence ;

De chacun la campagne se souvient du prénom :

Ils ont pour nom le Même mais tous leurs préférences.

C'est le chemin qui mène chacun où il doit être,
S'y recevoir en propre de l'Être qu'il partage,
Dévoiler ce qu'a tu le retrait du paraître,
Débusquer sous les mots l'indicible message.

Il « habite en poète » qui de l'Être a la garde
Et parle, à travers mots, de ce qu'il voudrait dire
Car c'est d'entre les lignes, autant il s'y hasarde,
Que vient à la pensée ce qui ne peut s'écrire.

Les mots sont indigents et n'offrent que barrière
À qui se veut comprendre ce dont il est destin ;
Le penser calculant d'une rationnelle manière,
C'est à bien plus de faux que de vrai il atteint.

La Raison n'aperçoit que des choses la peau,
Des singularités qui parfois se répètent
Et plus souvent diffèrent leur vertu du propos
Qu'au maniement des choses notre intérêt projette.

Il est d'autres raisons à ce qui nous convient
Que l'usage qu'on en fait au gré de nos plaisirs :
À la beauté des fleurs n'est-t-il d'autre dessein
Que finir dans un vase ou bien se voir offrir ?

Un moineau sur un pin m'a raconté qu'un jour
Un vieil homme sur le banc qui semblait méditer
Tenait à la poussière un étrange discours,
Évoquant les raisons qui l'avaient émiétée.

Le vieil homme

À la Science souveraine tu dois ta légèreté,
N'étant que résidu de ce qu'était le Tout ;
Broyé par la Raison, réduit et fragmenté,
Le Simple n'est qu'un trop-plein de ce triste remous.

Que peut faire la Raison de ce qui en déborde :
Les miettes sont les écailles dont s'habillent les noyaux,
La peau dont ils se cachent et toujours s'y accorde,
Le paraître des choses dont elles font le manteau.

S'il n'est plus que le zeste, où sont cachés les fruits ?

Où est ce dont hier tu n'étais que l'écorce ?

Caché sous la poussière, le grain a dépéri :

Écoute la plainte de sa douleur atroce !

On disait que des graines il faut rompre le charme,

En gratter la pelure qui entrave leur destin :

Ce qui n'est que poussière du brisé sont les larmes

Qui demeurent aux abords d'un sinistre festin.

Le Savoir fait pitance de ce qu'il croit certain

Et brise les noyaux pour en garder le cœur,

Jugeant ce qui l'entoure indigne d'un dessein :

La poussière qui demeure n'est des choses qu'un chagrin.

La poussière

De ceux qui sont venus je m'accroche aux souliers,

Souvenir pitoyable d'une autopsie douteuse ;

Je suis d'un être mort les restes dispersés,

La récolte de cendres de ce qui a pris feu.

De la mélancolie un Enchanteur m'a dit
D'en faire mon propre sort, la folie d'un démon ;
Qui dévore les agneaux et la raison bannit,
Des vérités qui lassent oublier la passion.

Dis-moi, noble vieillard, ce qu'il est devenu,
Ce funeste insensé qui vomissait la vie
Comme on crache le poison de tout ce qu'on a cru :
Fallait-il qu'au dieu mort l'humain n'ait de sursis ?

C'est de Schopenhauer que j'insulte l'en vain
Car d'être sans raison, d'aucun dieu volonté,
En suis-je d'autant absurde, privé de lendemain,
De n'être qu'un remord serait ma destinée ?

N'est-il aucun Phénix qui renaît de ses cendres,
Un devenir promis au peu que je demeure ?
Il parlait d'un abîme auquel je dois descendre,
Un sans-fond, disait-il, dont la vie n'est qu'un leurre.

Que m'en dis-tu, l'ancien, toi qui connais l'histoire,
« Le chemin de campagne » et tous ses horizons ?
Que sais-tu des secrets cachés dans son grimoire
Et qui de l'enchanteur confondent les illusions ?

Le vieil homme

Tu penses être poussière, comme cela fut écrit
Il y a si longtemps que j'en oublie le lieu :
L'homme est un misérable, c'est dans la bible dit :
Il ne vaut pas la peine que s'en souvienne un dieu.

Mais qui est-il ce dieu dépourvu de mémoire
Et qui de l'homme a fait l'objet de son oubli ?
On rapporte que du monde ce dieu est le miroir
Et que de son visage nous épousons les plis.

S'il est à notre image, ce dieu n'est que poussière
Déposée par le temps sur nos pauvres consciences ;
On dit que sa grandeur s'oppose à nos misères,
Que sur notre faiblesse repose sa transcendance.

Si dieu doit être grand, il faut que l'on soit peu
Car de ce qui nous manque il fait son infini ;
C'est d'un transfert de forces que se nourrit la foi :
Se peut-il qu'il nous rende tout ce qu'il nous a pris ?

Peux-tu croire un instant de dieu être poussière,
Qu'il nous faut être rien pour qu'existe un tel dieu,
Qu'un jour être éternel nous exige d'être austère
Et qu'à la fin des temps tout ira pour le mieux ?

Prends le temps d'y songer et le plus librement :
Que t'importe des dieux d'en connaître la taille,
La couleur et le genre, si leurs cheveux sont blancs,
Ce dont ils se nourrissent et enflent leurs tripailles ?

La foi est une clôture qui protège les croyants
De sortir de leur pré, à d'autres d'y venir ;
C'est la prison des dieux qu'on ne peut autrement
Que peints dans les églises et qu'on ne doit trahir.

Appartient-il aux hommes d'en régir les portraits,
D'assigner leurs postures et le moindre propos ?
Pourquoi feraient-ils grâce de nous savoir pécher
Au gré de cette morale qui en serait l'écho ?

Est bien ce qu'a valeur nous dirait un ami
Car vaut pour les humains ce qui les fait grandir
Et, qu'à la taille du chêne, ils répandent les fruits
De leur juste croissance et de leur devenir.

S'il « habite en poète » et de l'Être a la garde,
Sur l'homme à qui revient le souci de veiller ?
Qui des gardiens de l'Être assume la sauvegarde
De sorte que ce qu'il fonde ne peut se déchirer ?

S'il arrive au berger de parfois s'endormir
Et que périt le feu dont se méfient les loups,
Qui garde le troupeau de n'avoir à souffrir
Que d'affamés la meute en fasse meilleur atout ?

Ainsi du genre humain qui quelquefois s'égaré
Quand il sort du chemin qui conduit au chez-Soi :
Revient-il sur ses pas jusqu'au lieu de départ,
Qu'importe la distance qu'on laisse derrière Soi !

Voudrais-tu que des dieux je livre les secrets :
Écoute le chemin qui en sait plus que moi.
Il te dira sans honte que les dieux n'ont projet
Que veiller sur les hommes et sur leur désarroi.

« Qu'est-ce à dire, réponds-tu, si plus rien n'est promis,
Qu'il nous faut sans relâche tracer notre chemin,
« Le chemin de campagne » qui chacun le conduit,
Sans jamais l'y forcer, au lieu qui est le sien ? »

Souviens-toi que de l'Être chacun est un poème,
Un dire à sa façon d'une étrange parenté
Que dieu, où qu'il se cache, vient aussi de ce Même :
Pour autant qu'il existe, il en est singulier.

À qui suit le chemin il donne ce qui revient :-

Car ce qui a son être s'assemble autour de lui !

Se peut-il un seul être banni de cet essaim

Qui de n'avoir son dû serait ainsi puni ?

La poussière

« Le chemin de campagne » serait celui des dieux,

Des hommes et des moineaux autant que des herbages :

Est-il un créateur qui de tous est plus vieux

Et dont l'Être lui-même serait son héritage ?

De Tout lui est une cause qui le fait advenir :

Du rien ne pourrait naître qui ne soit le néant !

Autant je suis poussière, il me faut bien venir

De quoi je suis le reste et qui fut un étant.

Et cet étant lui-même d'un autre a dû surgir

Selon la loi des causes qui produisent leurs effets :

Un si faible principe tu ne peux contredire

Sans pour autant souffrir d'une Raison le décret.

Si dieu n'est point cette cause et que l'Être n'est pas,
Dis-moi d'où je proviens et tout ce qui m'entoure :
D'un magicien peut-être ou de son corrélat,
Une lumière naissant à l'ombre d'un nouveau jour ?

Tu penses que des anciens je suis le bon apôtre,
Les cendres d'une époque qui ne sait pas finir,
Qu'y penser me suffit et ne veux pas d'une autre
Dont s'ouvrirait le temps d'un nouvel avenir...

Le vieil homme

Je n'ai rien à penser d'autant de confusion :
Si tu te crois malin, sache que tu ne peux l'être
À prendre pour la cause une dénomination
Car c'est d'un simple dire que tout effet peut naître.

Tu cherches un créateur au peu de ton vouloir
De sorte qu'il puisse répondre de t'avoir ainsi fait ;
C'est toi qui te veux tel en ton propre miroir :
Un amas de poussière sur le sol demeuré !

Vois ! tu confies au vent le soin de te lever
Et de porter ailleurs ta pesante inertie :
La terre est ton grabat, lit de ton impiété
Envers ses profondeurs qui t'on pourtant nourrie.

Rends-lui ce qu'elle te donne en le portant plus haut :
De t'avoir pour enfant, offre-lui cette fierté
Qui, taquinant les cimes, récuse ce fléau
Dont un vil Enchanteur s'est dit l'ensorceler.

« Le chemin de campagne », nous dit Zarathoustra,
S'en va du dernier homme vers celui qui grandit
Et conduit notre Esprit plus loin jusqu'au-delà
De ce qui nous enchaîne et tant nous appauvrit.

Il n'est aux choses un dieu qui soit leur devenir
Car nos mains lui suffisent ainsi que la pensée ;
La religion impose de ne point s'affermir,
Que la misère est prix de notre destinée.

Or dieu nous est pareil et suit le même chemin
Qui nous donne au plus proche ce qu'il nous faut trouver ;
Dieu n'est qu'en devenir de son propre destin
Et n'a d'égard au nôtre que de le motiver.

« Le Verbe s'est fait chair » nous dit un jour Saint Jean,
Annonçant que les cieux ont épousé la terre :
C'est une Parole sacrée à nos oreilles sifflant
Qu'elle s'établisse chez nous et en fait son mystère.

Il n'est de paradis qu'une terre de liberté
Dont nous avons la garde qu'elle ne veuille s'endormir ;
Le temps s'achève, dit-on, sur notre éternité :
Qui d'entre nous ignore qu'il ne saurait finir ?

La mort n'a pas d'ailleurs : c'est une manière de vivre !
Un autrement de l'Être dont nous sommes la présence :
Si le corps est semblable au grain devant mourir,
Ce n'est que faux départ d'une impossible absence.

C'est une métamorphose ! Non pas que de l'Esprit
Le corps est une prison dont mourir serait la clé ;
Plutôt une chrysalide qui au corps faisant plis
Redessine les contours d'une nouvelle destinée.

Si d'un flux de matière s'achemine la pensée,
Elle ne peut se résoudre qu'à former son dépli :
De ce qui est inerte, elle retient le plissé,
Transformation des corps en invisible Esprit.

Ce qu'on offre à la terre du corps n'est qu'une figure,
La chenille qui renonce pour qu'un papillon naisse ;
Si l'Esprit se fait chair, en partage l'aventure,
Au corps tel qu'il devient, d'un autre il fait promesse.

Les dieux sont étrangers au devenir humain
Et n'offrent en la Parole qu'indicible courage ;
Les dieux savent que des mots on fait mauvais dessein,
Que très souvent au dire ils ne sont qu'un outrage.

Tu attends tout des dieux qui n'ont que leur Parole,
Que d'y avoir pensé te vienne une récompense ;
De ces divins d'ailleurs tu n'attends qu'une obole
Quand ils n'ont à offrir qu'éclairer nos errances.

« C'est tout, me diras-tu, des mots dans une oreille ! » :
En effet je t'assure qu'ils n'y peuvent davantage ;
À ce qu'en dit l'église, ces monts et ces merveilles,
Il n'est rien à y voir qu'un subtil bavardage.

Croire est bien plus facile qu'affronter les questions
Car la foi nous dispense du devoir de penser
Et elle est salutaire pour qui n'a de raison
De soumettre à son doute ce qui est confessé.

Le dieu auquel je pense sans doute est contingent :
De quelle nécessité aurait-il à prétendre ?
Répondre de lui-même lui est-il suffisant
Que d'être nécessaire nulle raison n'est à rendre ?

Le pourquoi seul demeure de tout notre exister :

À quelle cause ou raison devons-nous d'être là ?

Au hasard d'y répondre si rien ne fut créé !

C'est de notre chemin y faire bien peu de cas.

« Le chemin de campagne » est lieu de toute naissance :

C'est l'Être dont chacun se fait l'individu

En s'accordant le temps d'engager sa présence

Dans un libre demain qui lui est inconnu !

7^{ème} STATION

DU SIMPLE

Le Simple garde le secret de toute permanence et de toute grandeur. Il arrive chez les hommes sans préparation, bien qu'il lui faille beaucoup de temps pour croître et mûrir. Les dons qu'il dispense, il les cache dans l'inapparence de ce qui est toujours le Même. Les choses à demeure autour du chemin, dans leur ampleur et leur plénitude, donnent le monde. Comme le dit le vieux maître Eckhart, auprès de qui nous apprenons à lire et à vivre, c'est seulement dans ce que leur langage ne dit pas que Dieu est vraiment Dieu.

(M. Heidegger, ibidem)

DU SIMPLE

De tout ce qui l'entoure, le chemin fait offrande
Du monde en sa grandeur et toute sa plénitude :
Il dit le Simple qui au Même lui demande
D'enfourir en son retrait pareille sollicitude.

Or rien n'est jamais Simple en tout ce qui paraît :
C'est aussi vrai du Même selon son apparence ;
Ce qui semble pareil quand il nous apparaît
Exige de nos regards une attentive prudence.

Car autre est l'identique qu'on ne peut discerner :
Le Même se dit de deux la co-appartenance
De sorte que l'un et l'autre ont en communauté
Une pareille qualité mais aucune ressemblance.

Le Même est identique mais n'a pas de visage
Car il s'agit de l'Être dont on sait qu'il n'est pas ;
Que l'Être ait une essence résulte d'un arbitrage
Qui dénigre à ces termes le sens qu'ils ont déjà.

Chez les anciens c'est sûr, mais les modernes aussi,
Qui donnaient à ce mot le sens d'une quiddité,
Une substance en somme, sens que Descartes reprit
Sous le concept de chose pour décrire la pensée.

Dire que l'Être n'est pas n'en fait pas un néant
Car s'il est un sans-fond, c'est qu'il n'a d'origine ;
Il n'est pas plus un acte figé dans son présent :
De l'Être s'écrit l'histoire en tout qui se destine.

L'Être est fixé au temps qui lui donne sa mesure
Et ne peut devenir qu'en ce qui le retient :
De l'Être qui devient, ce temps n'est pas l'usure
Mais son accomplissement, au fil de nos chemins.

Les choses ne sont de l'Être qu'une multiple façon,
Non point les détaillants d'un Être débité :
Le monde n'est pas étal d'une vulgaire salaison
Mais l'expression d'un Même en singularités.

Ce qui est en partage, c'est le seul exister,
Surgir à l'improviste dans une brèche du temps
Et, sans préparation, s'ouvrir à ce donné
Car « il y a » veut dire : accepter ce présent.

Ce don sur le chemin est seuil de l'existence,
Aurore du premier jour d'un monde qui se déplie
Et offre à la lumière une insigne espérance
Que s'enrobent les êtres d'une précieuse harmonie.

C'est alors que le Simple défie le composé
Des fragments qui s'agencent pour ne former qu'un seul ;
L'Un-Tout n'a de raison que de vouloir cacher
Ce qui parfois s'oppose, dont il n'est que linceul.

Pas plus d'Un que le Tout : Deleuze est une chimère !
La voix d'un Enchanteur qui voudrait caresser
Ce qui n'existe pas et qui se désespère
De tenter l'impossible d'une structure insensée.

Le virtuel serait miroir de ce qui manque,
Réalité certaine et qui pourtant n'est pas,
Ruinant tous les possibles qui dénierait sa planque,
Le faux de son caché et futur être-là.

Faut-il à ce délire chercher une intention ?
N'y gâchons pas ce temps dont nous sommes crédités !
Le chemin du possible conduit à sa moisson
Qui en perçoit le Simple avec Sérénité.

Nous n'apprenons des choses que ce qu'on n'en dit pas,
Ainsi que Maître Eckart l'affirmait du divin :
De ce qu'on prête à Dieu, on n'y voit d'alias,
Le privant d'être libre et trahir nos desseins.

Les dieux dont on dispose sont ceux que l'on mérite
Car on les a forgés pour faire de nos misères
Le prix d'une rédemption qui, dit-on, fut inscrite
Au pied même de la croix d'un injuste calvaire.

Si l'on revient aux choses et ce qui s'en peut dire,
Il faut d'entre les lignes en saisir la portée :
Ne sont-ils malicieux de se laisser écrire
Pour taire en ce qu'ils disent ce dont on veut parler.

T'en voudras-tu, Eckart, de n'avoir de ton dieu
Pu dire que l'indicible et l'Etre aussi lointain
Qu'on ne sait le nommer ni concevoir le lieu :
Un existant si peu qu'il pourrait n'être rien.

N'est-il simple néant auquel tu crois pourtant :
S'il sied par-dessus l'Être, n'y devant s'accorder,
Pour quels cieux le mystique, qui n'est pas simple orant,
À genoux sur la pierre, se veut-il mortifier ?

Tu es de cette espèce à te crever les yeux,
Œdipe au Moyen-Age ne pouvant supporter
Que d'un simple regard, faisant offense à Dieu,
Un homme, sur sa misère, n'a le droit de pleurer.

Tu n'attends rien de voir ce qu'on ne peut nommer :
Qu'aurait-il à te dire d'aussi peu d'existence ?
Que m'importe la Foi de n'en rien espérer
Qu'honorer de vains mots un dieu sans consistance !

Foutaise ! Dieu m'est un autre qui le Simple a sacré,
Un jamais composé de trinité obscure,
Fabulation mesquine d'un concile de Nicée,
Qui veut que du trois l'un confine la démesure.

Combien de dieux possibles s'il en faut un au moins ?
Si dieu a sa demeure, qu'importe le résident :
Il est comme il se veut, apte à ce qu'il devient ;
Un dieu qui n'est pas libre ne saurait être avenant.

« Le chemin de campagne » se garde de trop en dire :
De la Sérénité qui toujours prend son temps,
Il fait règle des Sages qui, n'ayant à prédire,
Se font juste propos de ce qui est présent.

Car rien ne se dérobe à qui sait en juger :
Sur le chemin tranquille, en tout ce qui l'entoure,
C'est le Simple du monde qui nous est partagé,
Ignorant du calcul les néfastes détours.

Le monde est sans malice et ne donne à tromper
Que ceux dont l'ignorance lui trouve un air douteux ;
D'en affirmer le Simple leur est un préjugé
Et d'un mythe persistant le souvenir pieux.

D'un impossible Eden, et son affreux serpent
Qui tenait à l'écart une bienveillance divine,
De croquer à la pomme, pour devenir savant,
Fut le premier calcul d'une prétention mesquine.

Car il n'est rien de simple, prétendait le reptile :
Le croire est une offense à la Sagesse de Dieu ;
Ce sont les fous qui pensent le Savoir inutile
Mais la Raison de l'Etre n'en connaît que le mieux.

Le Savoir est une ruse qui oublie trop souvent
Qu'en tout ce qu'il enseigne, des êtres il fait défaut
De ce qui, sans paraître, les constitue vraiment
Et n'a garde à compter que le peu qui nous vaut.

La Science n'a de mesure que ce qui fait profit
Aux désirs que nous prête son besoin d'importance ;
Pour le salut de l'âme n'affichant que mépris,
Elle devient un abîme, tombeau de l'existence.

Si tout est vraiment simple, pourquoi mordre à l'envie
De chercher dans les choses une vaine machination,
D'exhiber de tout être la secrète industrie,
Si ce n'est les prêter à nos viles intentions ?

Le Simple n'a pas sa place dans le ventre du monde :
Qui voudrait en douter n'a jamais rien appris !
Le Simple est une caresse qui, du chemin la ronde,
Embrasse ce qu'elle rencontre et de sa main bénit.

Quand on s'accorde aux êtres, le Simple est évidence :
Le chant de l'alouette ne veut pas de question
Mais le temps d'une écoute, l'humeur d'une résonance :
Une simple mélodie jouée sans partition.

La Raison extractive ne retient qu'une partie
De tout ce qu'elle disperse, en brisant l'unité,
Et de ce qu'elle étale conçoit la machinerie
Dont s'animait l'ensemble à présent déchiré.

La Raison s'autorise de sa complexité
Pour affirmer du monde qu'elle seule peut le décrire ;
En dire la mécanique, ce n'est pas le penser,
Entrevoir l'harmonie guidant son advenir.

Ce monde tel qu'on le dit est un théâtre humain,
Celui de nos affaires et de nos égarements ;
L'Esprit est à l'étroit en ce qui le retient
D'en l'Etre caresser l'ineffable existant.

« Les choses sont ainsi faites » dit l'escrimeur savant
Qui porte son fleuret au cœur de la matière :
C'est d'un parfait accord que fonctionne tout étant,
Chacun selon son genre ou selon sa manière.

De notre digestion, voyez combien d'organes
Ont soin de la mener jusqu'au bord des toilettes !
Et d'une fleur éclosse, songez, quand elle se fane,
Qu'elle fera de l'humus l'objet de sa recette.

Est-il une science galante qui sache parler des fleurs,

Admirer leur beauté, en humer les parfums ?

« C'est niaiserie de poète » répond le pourfendeur :

« Comprendre ses rouages est l'unique opportun ! »

Qu'il vous plaise, ma Mie, d'accepter d'un idiot

Le bouquet de ces fleurs en guise de sentiments :

On m'avait suggérer d'en offrir les grelots

Qui, du plat qui mijote, seraient un condiment.

8^{ème} STATION

DEVASTATION

« Mais le chemin ne nous parle qu'aussi longtemps que des hommes, nés dans l'air qui l'environne, ont pouvoir de l'entendre. Ils sont les servants de leur origine, mais non les esclaves de l'artifice. C'est en vain que l'homme par ses plans s'efforce d'imposer un ordre à la terre, s'il n'est pas ordonné lui-même à l'appel du chemin. Le danger menace, que les hommes d'aujourd'hui n'aient plus d'oreille pour lui. Seul leur parvient encore le vacarme des machines, qu'ils ne sont pas loin de prendre pour la voix même de Dieu. Ainsi l'homme se disperse et n'a plus de chemin. À qui se disperse le Simple paraît monotone. La monotonie rebute. Les rebutés autour d'eux ne voient plus qu'uniformité. Le Simple s'est évanoui. Sa puissance silencieuse est épuisée. »

(Martin Heidegger, ibidem)

Dans la nuit sombre d'une apocalypse qui voudrait de l'humain ne conserver que cendres, deux figures se rencontrent sur « Le chemin de campagne » : un enfant et l'ombre de la mort. Un troisième personnage, Sum le plus mystérieux y est seulement évoqué. De ce chemin, l'Enchanteur voudrait fermer l'accès mais il ne le peut pas : comment fermer l'accès à un chemin qu'il ne connaît qu'à travers son mépris. Ce chemin est celui du Simple et de la Sérénité : de tout ce qui l'entoure l'Etre a fait sa demeure. Le chemin conduit ceux qui l'empruntent au pied du grand chêne, anneau nuptial de la terre et des cieux. C'est au pied de cette alliance qu'un banc nous invite à une rencontre dans la pensée méditante, une pensée qui, comme le chêne qui lui fait ombre et l'abrite des sarcasmes du soleil Hélios, ne croît qu'avec lenteur, sans se précipiter, dans une éternité dont le temps n'est que recel de ses fragments. « Le chemin de campagne » ne cache rien et ne saurait mentir à qui porte sur lui un regard avisé : un regard qui, sans rien présumer, se laisse envahir par tout ce qui, dans sa vérité, l'entoure et auquel il ne résiste pas. En tout ce qui paraît alors rien n'est en réserve : le chemin donne tout ce qu'il entouvre et il serait aussi vain que sacrilège d'y chercher autre chose.

Le chemin nous engage à la veille prudente car la Bête n'est pas morte. Elle sommeille en chacun de nous et il suffit d'un murmure pour qu'elle se réveille

à nouveau et déverse sur le monde son plus profond mépris des hommes, de la nature, des dieux et de la vie.

DEVASTATION

Une machine à vapeur trainant quelques voitures

S'éloigne à l'horizon d'une enfance oubliée ;

N'a-t-il plus de mémoire, l'Esprit qui se torture

Et s'endort au levant d'une pareille matinée.

Il voudrait saluer ce qui s'adresse à lui,

Cet inconnu qui passe et s'en va quelque part :

Il n'en sait plus le nom mangé par son oubli,

Et aux mains qui s'agitent ne cède que son regard.

Adossé à la porte, au seuil de sa maison,

De tout ce qu'il regarde, il ne semble rien voir ;

Ne sachant que le vide creusé dans sa raison,

Il attend son amie, l'obscurité du soir.

Et c'est dans les mains sombres de la nuit qui s'avance
Qu'il dépose son ennui de ne plus rien connaître ;
Il n'a plus d'attention qu'à cette bienveillance
Qui le soulage enfin de tous les apparaître.

La pierre où il s'assied lui rend sa solitude,
Son amertume aussi abrasée par le vent,
Trempe d'une pluie acide blessant toute latitude
Et rongant le cerveau de ce pauvre servant.

Assez ! Que reste-t-il de ce qui fut naguère ?
Un souvenir honteux d'avoir abandonné
Aux soins de la Technique de gérer notre terre
Et d'ainsi crucifier notre maman sacrée.

Rien ne sera pareil à ce qui a été :
Tout s'est alors perdu dans l'abîme infernal
De ce qui ne peut être que ce monde oublié,
Échoué dans le gouffre d'un néant abyssal.

Jamais rien ne sera ce que l'on a vécu :

N'en restent que des cendres et quelques os peut-être ;

Tout a été gommé, effacé, suspendu :

Le temps a choisi de... s'allier au ban des traîtres.

Des maisons écroulées on ne voit plus les pierres

Noircies par la fumée d'un cruel incendie ;

Toute chose est consumée de folie meurtrière,

Des terres brûlées s'efface leur ancienne harmonie.

L'Un-Tout confond les choses en un pareil étant,

Aucun son ne revient de ce qui a péri ;

Le monde est un cimetière, le silencieux néant

De ce qui est tombé, par un éclair meurtri.

Du peu qui flambe encore le futur est scellé,

La tombe en est ouverte, amnésie de la terre,

Béance inattendue qu'un vent doit refermer.

De tout n'est plus qu'un rien, une ombre de misère.

Un enfant resté seul implore après sa mère
Qu'elle sorte du néant lui offrir sa tendresse :
Il pleure de tout son corps le souvenir amer
De celle qui, n'étant plus, ajoute à sa faiblesse.

Le soleil s'est caché d'un étang de poussières,
Sinistres particules d'une mort en suspension
Qui n'attend qu'une ondée l'étende sur la terre
Et des larmes d'enfant brise tous les horizons.

Et l'ombre s'en approche, en agitant sa faux :
Impassible et secrète, c'est la mort qui chemine ;
Douleur ! L'enfant se perd dans la gueule d'un étai
Qui en brise les membres et engourdit la mine.

L'ombre s'avance encore, au plus près de l'enfant
Qui soudain lui sourit comme à sa propre mère ;
L'ombre saisit sa faux quand, de cette vie tranchant,
Saisissant l'infortune, elle ne peut s'y complaire.

L'ombre

J'ai déposé ma faux car ce n'est pas ton heure :
Quand un enfant sourit la mort est désarmée !
Tu cherches après les tiens et c'est là ton malheur
Car ta famille n'est plus : c'est moi qui l'ai fauchée.

La mort est mon travail : j'efface tous les passés ;
J'ai visité le monde et compté les vivants :
Très peu ont survécu et le destin brisé
Par cette guerre indigne m'envahit de tourment.

Si la mort a son heure et qu'il faut m'y tenir,
Crois-tu la tienne venue, édit de généraux
Insouciants de la vie et de son devenir
Qui n'ont d'autre à servir que les plis d'un drapeau.

Ils ont tourné les vannes d'une rivière de sang
Qui charrie les épaves d'un espoir aboli
Et s'enfle des regards sur l'écueil se brisant,
Rocher impitoyable des lendemains trahis.

Sur des chemins trompeurs s'enfuient quelques humains
Envieux d'une lumière qui saurait les guider
Dans le brouillard du monde qui l'embrasse et l'étreint,
L'étouffant dans les bras de son obscurité.

L'enfant

Elle ne reviendra pas, je l'ai déjà compris :
Il n'y a plus personne, rien que des souvenirs !
Je n'ai que ma mémoire, celle d'un être en sursis
Ne valant qu'une histoire et privé d'avenir.

Que pourrait-il attendre, celui qui n'est plus rien,
Quand le monde n'est que ruines et la vie absente ;
Et pourtant je souris au futur qui m'est vain :
C'est une douce amertume qu'alors m'est consolante.

Une mélancolie se joue de cette histoire :
Une tristesse sans égard pour cet infâme tyran,
Un semeur de discorde et d'horribles mouvoirs
Infestant des humains l'impossible présent.

Tu as bien manœuvré : regarde autour de toi
Tous ces corps allongés sur le champ de bataille ;
Les hommes ne sont plus qu'un, celui du désarroi,
Accablante impudeur d'un monceau de tripailles.

Des soldats et des pierres, qui sait la différence ?
Étrange composition : les guerres sont insolites !
Les canons se recueillent dans la paix du silence,
Un autre jour se lève sur cette terre maudite.

L'ombre

Je comprends ta colère et ta désespérance !
J'ai fini ma besogne et n'en tire aucune gloire :
Faucher ce qui a vie d'un autre est la sentence
Et d'agiter cette lame je n'ai aucun vouloir.

La faux est un rocher qu'éternellement je pousse :
La mort est un damné, Sisyphe qui redescend
Au lieu de son supplice qui jamais ne s'émousse,
Puis s'adosse à la pierre de son propre tourment.

Qui pourrait se ravir d'avoir la mort semé ?
Pitié ! Je n'en suis pas : chacun est un regret,
Une blessure en mon âme qui ne doit que saigner :
Avant d'être maudite, ailleurs fut mon projet.

Or je ne peux trancher le fil qui me retient !
Je le voudrais pourtant : faillir à mon devoir,
Savoir ce que je donne, en éprouver les liens,
Mourir un jour entier et renaître le soir.

J'en ferais mon bonheur, une raison d'exister,
Satisfaite d'un seul jour connaître enfin la mort ;
Cela m'est interdit : je ne peux qu'y penser
Car il me faut trancher au prix de mes remords.

L'enfant

Serais-tu mon amie de m'avoir épargné ?
Devras-tu en répondre et devant quel tyran ?
J'ai conservé l'Esprit de tous ces corps brisés :
Ce n'est pas une mémoire mais un état présent.

Des corps perdus l'Esprit se cherche un autre lieu,
L'espace d'une survivance à la terre éventrée ;
Pour subsister l'Esprit n'a besoin de corps creux,
D'une béance de l'étant ou d'un crâne évidé.

C'est une partie d'échecs, sans vainqueur ni perdant :
Les démons sont repus de ces corps décharnés ;
Dans ce désert de cendres ne demeure qu'un enfant
Échappé du désastre dont tout s'est ébranlé.

Aurai-je assez de larmes pour y noyer ma peine ?
Mes yeux de sable éteints n'ont plus rien à verser !
Je n'entends que ces notes d'une funeste rengaine :
Requiem pour la vie, la mort a triomphé.

Et pourtant je souris à ce qu'y peut garder
Un soupçon de vouloir et d'imagination
Car tout n'est pas perdu puisqu'on peut en parler,
S'armer de la pensée et de la volition.

L'ombre

De faux penseurs ont dit ce qu'on ne peut comprendre,
Nous parlant de tragique et de démocratie ;
Ils font usage de mots qui n'ont rien à prétendre
Que survoler le monde et sa triste agonie.

Silence, les philosophes ! Vos mots sont un péché :
Vous décryptez le monde qui aujourd'hui n'est plus !
En créant des concepts qui n'ont rien à penser,
Vous prétendez savoir ce qu'on n'a jamais su !

Si le monde est défait, est-ce une tragédie ?
Mais de quoi parlez-vous que je ne connais pas ?
La folie des humains serait une comédie :
Pourquoi compter les morts, du nombre faire un cas ?

Qu'y-a-t-il de tragique à user de son arme
Ou agiter sa faux autant que je l'ai fait ?
Est-il un mausolée qui le guerrier désarme,
Un devoir de mémoire aux êtres sacrifiés ?

Les camps ne sont que lieux, de la mort industrie :
Derrière celui d'Auschwitz se cache un Birkenau ;
Or de quoi s'agit-il, sans vouloir être impie :
D'une part de notre histoire refermer le caveau !

L'enfant

« La mort est inutile » réclament les survivants :
Elle ne sert aucune fin dont on se peut grandir ;
Qu'importe de mourir au prix du vil argent :
De son gain le massacre ne garde un souvenir.

À Birkenau les femmes n'avaient d'autre valeur
Que les cent marks payés pour que leurs corps périssent
Dans les laboratoires d'un sinistre Enchanteur :
De faire fortune la mort n'était que la prémisse.

Il est du combustible panoplie de manières
Et l'Histoire est ingrate de n'en garder qu'une seule :
Les cendres disparaissent et ne sont que poussière
Quand des fours crématoires on ouvre enfin la gueule.

On n'y voit en images que ceux qui de même genre
Ont fini dans la terre, aux autres mélangés ;
Il est des morts précieuses et d'autres d'un sous-genre :
La terreur a son lot de victimes oubliées.

Dis-moi qui se souvient de ces visages blanchis
Par la peur et la faim, l'insulte et les blessures :
Je ne sais rien du nombre mais en connais le prix :
Celui d'une marchandise qui au poids se mesure.

L'ombre

Je les ai tous croisés et connais chacun d'eux :
Il n'est des morts un fil que je n'ai pas tranché.
Aucun de leurs visages m'est plus qu'autre précieux :
Qui fait d'être anonymes tous ces morts singuliers ?

Tu l'as dit, mon enfant : il produit de mourir !
Ils sont les marchandises ou la chair à canons
D'un fanatisme envieux d'impropre devenir :
Une machine humaine en proie à la Raison !

Dans le silence de l'Être une voix se fait entendre :
Affamée de non-sens, elle hurle dans la nuit
De l'Être et Dieu bannis et ne donne à comprendre
Qu'au temple de l'Humain la Raison nous suffit !

Qui est cette Raison, sangsue en nos marais
Qui se nourrit du sang d'un possible avenir
S'ouvrant dans la Clairière de l'Être qui paraît :
Le démon de Socrate jamais n'a pu mourir !

Comprends-tu, mon enfant, ce dont l'homme est maudit :
C'est « Humain trop humain » qu'il s'efforce de penser !
Il n'est qu'un minuscule, une fois les dieux enfuis,
Qui se voudrait paraître ce qu'il ne fut jamais.

L'enfant

Les hommes sont un déclin, de leur voie déroutés ;
Absous du devenir, de leur propre grandeur,
Ils s'offrent à l'homicide d'une injuste piété,
Égard à la Technique et son propos menteur !

Qu'y pouvons-nous, la mort, qui ne soit d'en pleurer,
D'y épuiser nos larmes et sacrifier l'espoir
Du demain salubre, d'un autrement penser
Quand cet instant des hommes n'est que le faux miroir ?

Je voudrais de lumière incendier la Raison,
La trainer jusqu'à l'Être qui luit dans la Contrée,
En marge de ce monde qui en est l'abandon,
Le reniement funeste de notre destinée !

Je voudrais que des mots ce qui est tu soit dit,
Que l'Être qui s'y cache dévoile sa vérité :
Les mots sont des mensonges dont le dire éconduit
Tout ce dont ils nous parlent et se veut écouter.

« Le chemin de campagne » de l'Être est sa maison :
Il mène à la Clairière et la source du temps !
Non le temps des horloges qui tourne en la Raison
Mais celui des humains dont il est contre-temps !

L'ombre

Je ne pouvais trancher les fils de ta candeur :

Tu dois sécher tes larmes et suivre le chemin

Qui, traversant les prés, conduit à la demeure

De l'Être que tu cherches et qui est ton destin.

Que tu le trouves enfin, je n'en peux pas douter !

J'ai déposé ma faux : tu as vaincu la mort ;

La mort de Dieu fut celle des humains annoncée :

Dans la lumière de l'Être, Dieu nous vient sans remord.

Enfant, tu le sais bien : du soir vient la lumière

Qui, cachée dans l'obscur, dessine le firmament ;

La lumière ne se voit que dans ce qu'elle éclaire :

Voudrais-tu l'observer, t'y verras le néant !

Or l'Être est cette lumière que tu ne saurais voir

Que dans ce qu'elle te montre : la liberté de Soi !

Ce Soi est l'Être-en-propre qu'il te faut recevoir

De celui qui le donne en se gardant de toi.

C'est ainsi qu'il s'efface, t'offrant à devenir
Celui qui librement et parmi tous les êtres,
Faisant vœu l'harmonie d'un juste con-venir,
L'avenant compagnon qu'il te semble paraître.

L'enfant

Des trois métamorphoses je serais la dernière :
Je fus d'abord chameau, apte à la servitude,
Et ensuite un lion d'une force meurtrière ;
Enfin je suis l'enfant, préface d'une multitude.

On me dit insouciant, rêveur et enjoué,
Inaccessible au mal dont nombre font leur loi ;
De tout ce qu'ils ruminent les hommes m'ont exempté :
Je suis leur innocence, la paix du désarroi.

Ainsi m'a-t-on pensé : au puits de la misère
J'apporte une lieur, d'un Ange la Clarté ;
Je suis le lendemain de méprisables hiers,
Le parfum d'un printemps quand l'hiver est passé.

Au pied du Crucifié l'enfant est une promesse :
Saint Jean fils de Marie quand le Maître agonise !
Me revoici chameau, bête comme une ânesse,
Du poids de l'avenir, fraternité promise.

As-tu idée, la mort, du poids de cette corvée :
Je suis le survivant d'une espèce oubliée !
« La vraie vie est absente » : il me faut l'inventer,
En dessiner le sens qu'aucun n'avait pensé.

L'ombre

Crois-tu que je l'ignore de t'avoir épargné :
Pour quelle raison ma faux sur toi ne s'est posée ?
Faut-il d'une lourde pierre que ton crâne soit orné
Pour qu'à l'âge de Raison tu ne puisses accéder ?

Dis-moi qui eut l'audace de défier la Raison
Quand de sa terre natale elle faisait un cimetière ?
Une seule main te suffit à en lister les noms :
Du dernier des humains tous ont cru la chimère !

C'est au pied du grand chêne, jusqu'au banc des pensées,
Que conduit le chemin de l'ouverture à l'Être :
De tout ce qu'on y dit les secrets sont gardés,
À toi d'y déchiffrer ce que cache le paraître.

Il faut une âme d'enfant pour s'ouvrir au mystère :
Toi seul en a la clé et l'auguste mission
D'arracher au silence qui garde sous ses paupières
Ce qu'y ont dit les Maîtres d'une étrange façon.

De ces fous qui s'indignent d'un Savoir réservé
Ne te fais pas tourment : ils craignent ce qu'ils ignorent !
C'est la Sagesse qui dort en ces tiroirs fermés :
Tu dois de l'éveiller n'avoir aucun remord.

L'enfant

Diront-ils que je cherche à leur dissimuler
Quelques brins de fortune, en ces temps misérables,
Dont j'aurais pour devoir de n'en rien partager,
Jugeant, pour les connaître, qu'ils sont trop méprisables ?

Tu as ce privilège de les mettre d'accord !

Mourir est-il savoir de ce qu'on s'est caché :

De cet aveuglement guérit-on par la mort

Ou, au contraire, les yeux sont à jamais fermés ?

Dis-moi si de ta lame tu tranches les paupières,

Si de qui n'y voit rien tu ouvres enfin les yeux

Et offres à qui s'en va d'y voir un peu plus clair

Dans la nuit des étants, voire le plus ténébreux ?

Ce qui fait notre histoire, c'est toi qui la clôtures :

De nos événements, toi seule est le dernier ;

Gardienne des vérités, est-ce en toi qu'elles perdurent

Si de nos souvenirs toi seule détiens la clé ?

Cependant tu m'épargnes et m'invites à connaître

Ce que tu sais déjà : mourir ne l'est-il pas ?

J'en sais nombre qui parlent à qui sait reconnaître

Celui dont, nous venant, on n'entend rien des pas...

L'ombre

Qui n'a que sa Raison pour l'aider à penser

Et croit y parvenir est tel qu'un ruminant

Qui mange et puis recrache ce qui est avalé :

Il faut deux estomacs à un pareil pensant.

C'est un répétiteur de son propre Savoir,

Jurant qu'il n'est permis d'oser le contredire ;

Ce n'est qu'en solitaire qu'il se glisse le soir

Dans la pensée des autres, avant de s'endormir.

Car il est assommant qui pense d'autre manière :

On le dit hermétique, insultant la lecture

Dans des propos cryptés, réservés à ses pairs

Quand de l'écrit subtil se retient la tournure.

Or ledit partisan d'une symphonie douteuse,

Le dissimulateur de choses inavouables,

Parlant sous couverture d'une parodie trompeuse :

À quoi sert d'en juger s'il est déjà coupable ?

Il dit « pauvre Martin », ajoute « pauvre misère » :

Tu dois creuser la terre et n'oublie pas le temps !

« Le chemin de campagne » retourne à la chaumière

Y poser le fagot de son dernier passant.

C'est le clocher qui sonne le temps de revenir

Quand le chemin s'efface dans l'ombre de la nuit ;

Sur le fagot dans l'âtre la soupe vient à frémir :

Sur la table dressée, Martin s'est endormi !

Est-ce à creuser la terre que ses rêves l'invitent

Ou peut-être le temps qui vient de s'arrêter ?

Qu'importe à quoi tu songes puisque la messe est dite :

Hölderlin te salue de quelques vers glanés !

Déjà la terre se jette sur ce qu'elle a repris :

Le lourd cercueil de chêne n'est plus qu'un souvenir.

Au coin de la mémoire de ses derniers amis

Et des premiers l'absence en dit le repentir.

Comprends-tu, mon enfant, ce que la mort veut dire :

Une proie pour les vivants qui se plaisent à souiller,

Entrainer dans la boue ou simplement trahir

Celui que, disparu, on ne peut vénérer.

Il n'est de pire tombeau qu'autant de médisance

Quand celui qui n'est plus se voit mourir encore :

Car il se voit, bien sûr, lynché à la potence

D'une vulgaire infamie qui en dicte le sort.

L'enfant

De cracher sur les tombes, qui en fait son plaisir

S'il n'est pas fou d'avance ou un sordide impie ?

Beaucoup sont de ceux-là, conjugués à meurtrir

Ce qui les embarrasse et leur est insomnie.

Kirtov l'impitoyable, pathétique et frustré,

À quelle humanité as-tu prêté ta voix ?

Dans ton pays lointain que de morts oubliés :

N'as-tu un seul regret, au nom de la Shoa ?

L'argent n'a pas d'odeur, pas même celle de la mort :
La presse, de ces ragots, s'est fait une bonne affaire !
Quand les journaux sont lus, n'importe qui a tort
Si d'infâmes procès s'enfuient les tortionnaires.

Je prends d'autres chemins, envieux de la lumière
Dont s'est privé le monde qu'un brouillard a terni ;
« Le chemin de campagne » n'est pas une chimère :
Il conduit jusqu'au Sum et à l'Amor Fati !

C'est la dialectique d'un trop-plein de Raison,
La voix de l'Enchanteur, à l'ombre du Malin,
Qui dévore les agneaux et sonne la moisson
De ce qui fut moderne et aujourd'hui s'éteint.

L'ombre

Tu as le sens tragique et celui du destin
Mais tout n'est pas perdu : faisons taire les cafards !
Ils grouillent dans les ordures, indigeste festin,
Et infestent le monde d'un impossible hasard.

Mais Sum est en chemin, traversant la campagne ;
À l'ombre du grand chêne, sur le banc il s'assied
Et observe la plaine au pied de sa montagne :
L'humain est une erreur qu'il faut recommencer !

C'est à toi, mon enfant, d'aller à son devant,
De rebâtir le monde en oubliant sa ruine :
À qui bon la mémoire des hommes s'endormant,
La passion inutile qu'un étant s' imagine.

De quoi ont-ils rêvé qui leur donne bonne conscience :
D'un âne qui l'herbe fraîche a quelque peu brouté ?
Ont-ils sacré le nombre, arrêté la sentence
De jeter dans l'oubli qui les a trop gênés ?

Le travail qui t'attend n'est pas simple parler
Dont tous ces malfaisants se feraient une vengeance :
Ne parle qu'à demi-mots de ce qui t'est confié,
Importe qui les comprend et fait sien leur bon sens.

L'enfant

Dis-moi, la mort, cette clé qui délie les secrets

Que Sum a conservés au bout de sa tristesse :

C'est le chemin, dis-tu, qui cache en ses bosquets

Ce qui du genre humain est la juste promesse.

Il y a tant de sourds à ce qui leur con-vient :

Au grand Zarathoustra n'ont-ils lancé des pierres ?

Leurs oreilles sont si longues que trop peu s'y retient :

Le vacarme du temps étouffe leurs prières.

J'ai, la mort, souvenir d'Ariane abandonnée

Sur cette plage déserte, recrachée par la mer ;

Thésée, t'aurait-il vue, au loin s'en est allé

Quand survint un Phénix dans le feu d'un éclair.

Il fut le dieu du maître, un chantre de la vie !

Ariane aux oreilles courtes d'un mot fut avisée

De lui confier son âme, l'amour et la survie :

Dans les plages de Naxos une flèche est enterrée.

C'est le secret, je pense, dont tu m'as tant parlé,
Celui des cœurs brisés quand ils sont faits de pierre ;
De la savante Ariane la Raison s'est brisée
De ce faux labyrinthe dépourvu de mystère.

L'ombre

Tu ne saurais mieux dire ce qu'il attend de toi :
Qu'il te faut renoncer aux temples fatigués
De nos magies pensées et d'aussi peu d'émoi,
Car c'est de l'indicible qu'il te faut t'emparer !

Ce qui ne peut se dire que dans le blanc des mots :
Écouter le silence et penser l'impensable,
Ce que nous dit le feu quand s'épuise un fagot,
S'ouvrir au chant de l'eau d'une source intarissable.

Écouter l'alouette, virtuose impensé,
Œuvrant sans partition sur les bords du chemin ;
S'accorder à ce merle qui de sa mélopée
Accompagne les abeilles dans leur âpre festin.

Chemin d'une harmonie quand chacun s'y répond :

« Le chemin de campagne » de l'Etre est symphonie !

De tout ce qui l'entoure il se souvient des noms

Et de qui s'y hasarde, il n'est trace qu'il oublie.

Ce n'est pas dans l'Histoire que s'accomplit le temps

Car il est singulier dans le propre de l'Etre ;

C'est un Je qui devient quand l'Autre est permanent :

Ce qui tourne aux horloges du temps n'est que paraître.

L'enfant

C'est le temps des machines, celui qu'on a dompté

Dans le dispositif de tous les agencements

Et que l'on reconduit dans la spatialité :

Le temps n'est pas une fuite, c'est un ordonnancement.

Le temps d'une machine la prive de tout passé

Autant que de futur : elle n'agit qu'au présent.

Autre est le temps des hommes par l'Etre destinés

Au Soi d'un devenir en tout événement.

Ce que devient l'enfant quand il s'est accompli
Dans son propre déclin, c'est l'ombre d'un chameau
Plus docile qu'être mort, à son maître asservi :
L'enfance n'est qu'un regret sous les coups du fléau.

D'autres se font lions, plus féroces que l'hiver,
Et renversent les tables, puis dans le sang se vautrent ;
C'est la Ratio qui parle selon ces deux manières :
Chacun se fait Raison de choisir l'une ou l'autre.

Demeure un autre genre qu'ont choisi les agneaux
Convoités par les loups en simples marchandises :
C'est l'affaire des machines, aux rationnels propos,
De les réduire en cendres que plus rien ne divise.

L'ombre

L'Histoire est un mensonge, l'hymne d'un Enchanteur
Quand la Raison s'émiette et se nourrit d'enfants
Dont elle fait des soldats au destin mitrailleur
Du chemin de campagne et de son entourant.

Mais le chemin demeure, inaccessible au Mal
D'un Savoir enchanté qui œuvre à son détour ;
On jure du paysage qu'il n'est pas plus banal
Et que le temps se perd à s'en faire un séjour.

Quand la pensée s'expose en brisant les convenances,
On la veut suspecter de tromper son lecteur ;
J'en connais, mon enfant, qui, privés de conscience,
N'y voient que mots de porcs ou malsains déféqueurs.

Ils voient dans la Raison de toute juste mesure :
Qui en parle autrement n'emprunte que les ornières
Et se doit qu'on le pendre au Bien de la censure !
Je n'ose le mot « taré » mais celui de chimère...

Car c'est d'une folie que s'éteint la Raison
Quand dans la Technoscience s'accomplit son déclin,
Raison instrumentale d'une machination
S'emparant de toutes choses que l'on consomme en biens !

L'enfant

Que d'ironie, la mort, en toutes ces malveillances :

La senteur d'un échec étouffe celle des cadavres !

Or qui s'est fourvoyé en redoublant la Science

D'un humanisme usé qui à présent te navre ?

On a compté les morts : est-ce le nombre sacré

Sur lequel on s'arrête après tant de hasards ?

« Ne demeure que le lieu » : les morts sont oubliés !

Étranges synonymes qui détournent le regard...

Heidegger ou Dachau : l'un parle autant que l'autre ?

Bien plus assurément : parler brise le silence !

Car c'est dans son silence qu'un coupable se vautre :

Qu'en devient le Supplice ? Un mot, plus de conscience !

Parler n'est pas un blâme de ce que fut l'horreur

Et c'est dans le silence qu'un mort se fait entendre ;

Il se donne bonne conscience qui parle en détracteur

Et déverse une souillure sur qui ne peut la prendre.

Dis-moi, la mort, ceux qui... récoltent cette blessure :

Ce sont les oubliés de cet infâme discours !

De tous ces morts comptés ne reste qu'un murmure,

Une voix dans la mémoire d'un indigne recours.

L'ombre

Il n'est de pire insulte que celle qu'on fait aux morts

Et qu'ils soient un prétexte en est la plus infâme !

C'est de toutes les victimes dont on oublie le sort

Mais qu'importent les cimetières à qui n'a d'état d'âme !

Comprenne qui le voudra ! L'infâme est sur le seuil

Du chemin de campagne qu'il voudrait détourner,

Encombrer de ceux qui, dans leurs maigres cercueils,

Appellent qu'on s'en souvienne d'une profonde pensée.

Prétexte est marchandise, autant qu'il fut alors

Car le crime se répète quand les mots sont choisis !

Je n'en dis que mes larmes qui ce soir coulent encore :

Se taire est un devoir pour qui en est meurtri.

J'entends que le Supplice ne soit pas de l'Histoire,
Un instant du passé, une page d'un manuel :
Ce crime est dans ma chair, gravé dans mon histoire
Dont l'injuste blessure est toujours personnelle !

Quand la mort n'est qu'un mot, au survivant l'injure :
À qui vont les moqueries de tous ces faux penseurs
Car ce n'est pas penser mais se montrer parjure :
D'autant brader l'Esprit, honte à ces narrateurs !

L'enfant

J'entends que l'Enchanteur en voudrait au chemin
Qu'il habille de sarcasmes et d'un cruel discours ;
Le grand chêne qui le garde est d'un Esprit serein
Et ne saurait périr des mots de ce vautour.

La mort, fais-moi plaisir de t'asseoir sur le banc !
Il ne craint de ta lame que tu le puisses trancher.
Entends battre le cœur de ce prodige vivant
Qui garde les secrets de notre destinée.

Écoute ce que nous dit l'abîme de son silence ;
Entendre le silence ! Ils font de nous des sots
Car ce qui n'est pas dit se prive de consistance :
N'est-il d'autre parler que ce que disent les mots ?

C'est pourtant ce qu'ils font : pourquoi s'en étonner ?
Ne s'emparent-ils des mots, les pressant d'avouer
Ce qui leur plait d'entendre et y serait caché,
Ésotérique absence d'une parole impensée.

Ne serait-on sorciers, les druides d'un fanatisme
Adossés à des mythes ou une arrière-pensée ?
N'a-t-on, sous couverture, glorifié les charismes
D'un être malfaisant et de ses crimes drapé ?

Sommes-nous assis, la mort, au banc des accusés :
Qui sera le témoin qui nous a démasqués,
Coupables sur un banc de s'y être arrêtés,
Et qu'en dira le chêne s'il est interrogé ?

Je veux me laisser rire de telles aberrations,
D'un chemin de campagne dont on voudrait me pendre ;
S'ouvrir aux alouettes, au parfum des moissons
Est, sans mobile, un crime : qui pourrait s'y méprendre ?

Qu'on me jette à la fosse des lions aguerris !
Que pourrais-je en souffrir : la mort m'a épargné.
Quel est cet imposteur dont mourir est l'ami :
Aurait-il du faucheur sa lame ensorcelé ?

S'il se plaît à la mort, n'est-il un assassin,
Un faiseur de victimes, comme celui qu'il vénère ?
Un sur-tyrannazi peut-être, un avarié malsain,
Un périmé sans doute, dévoré par les vers...

Je ne suis qu'un enfant, faut-il le répéter,
Un survivant des guerres que d'autres m'ont menées :
Je regarde le monde du banc où je m'assieds
Sur le bord d'un chemin qui me fut destiné.

L'ombre

Il n'est qu'un simple enfant, je veux en témoigner :
Des trois métamorphoses, c'est la dernière figure ;
Ce sont les morts qui parlent de tout recommencer :
Moi je n'ai rien à dire, je ne suis qu'une mesure.

Mais l'enfant qui demeure efface tous les néants,
La destruction de l'Être quand il fut oublié,
Caché sous la peau dense d'une parodie d'étant :
Penser fut un blasphème, désaveu du Sacré.

Dans le pieux souvenir la mort est une absence
De ce qui a été et paraît ne plus être,
Contraste insaisissable nourri par le silence ;
Or l'Esprit nous demeure de qui doit disparaître.

Les morts sont sans visage aussi froids que l'hiver :
Sont-ils privés de vie ou d'autre chose encore ?
« Le chemin de campagne » en garde le mystère,
Celui d'une aventure dont il connaît le sort.

C'est l'Esprit qui l'habite et, sans fin, le parcourt :

Le banc n'est qu'une écorce à qui s'est aveuglé !

Or il se manifeste en ses moindres détours

Et nous redit sans cesse sa plus grande amitié.

L'enfant

J'irai sur ce chemin où réside l'Esprit :

Il sera ma demeure, j'y briserai le temps

Qui toujours nous entraîne aux fosses de l'oubli ;

J'irai jusqu'au grand chêne : c'est là que Sum m'attend !

J'y briserai les chaînes d'un humain dépité,

Rongé d'être coupable d'avoir délaissé dieu

Car il n'est que victime d'un Savoir enchanté

Qui fit de son désir un vouloir monstrueux.

C'est du dernier des hommes, qui tarde à s'en aller,

Que lui vient son errance sur de sinistres voies :

A ce qu'on lui promet il s'était refusé,

Misant que du plaisir s'efface son désarroi.

C'est un propos menteur qui tait le désespoir
Qui bientôt lui revient, le disant inutile,
En vain d'être-jeté : le monde est le mouvoir
D'une existence amère et d'un espoir futile.

« Le chemin de campagne » en dit tout le contraire
Car l'homme est un futur, le fruit d'un advenir :
L'Esprit n'a de saveur qu'au bout de la matière,
Quand des pierres il subsister ce qu'on leur dit couvrir.

L'ombre

Il est sage, mon enfant, de donner à l'Esprit
La place qui lui convient, par-delà nos erreurs
En ce trop peu de l'Être dont l'humain s'avilit :
N'a-t-on pas fait de l'Être un vocable menteur ?

Qui parle ainsi ne sait le poids de la question
Et voudrait de l'humain ne conserver qu'un trait :
Ordonner à l'utile le vain de la Raison
Et bannir de l'étant ce qui est en retrait.

L'Enchanteur dit de l'Être qu'il n'est que simple mot,
Le masque d'une pensée qui n'ose pas s'avouer,
La vision inhumaine d'un meurtrier chaos :
Qui dévore les agneaux, tel un aigle zélé ?

La religion nourrit de sinistres pensées
Quand elle devient Raison de ce qu'il faut devoir ;
Le temple de la Science a pareille volonté
Quand il nous faut plier à ce qu'elle croit savoir !

De « Fide aut Ratio » qui peut se démentir
D'enchaîner les humains d'un fanatisme honteux ?
Il est une autre voie qui conduit à s'ouvrir
À ce que sur la terre on a pris pour les cieux.

IL NOUS FAUT LE BIEN COMPRENDRE....

Certains passages de ce long texte sur la « Dévastation » pourraient semer quelque confusion, heurter peut-être le lecteur qui, sous les mots toujours indécis, n'y percevrait l'intention. C'est qu'il ne faut pas, me semble-t-il, confondre le voir de mémoire avec les commémorations qui courent le risque de faire du Supplice (toutes les Shoas) un simple événement de l'Histoire, à tout autre comparable, et en occulterait la profondeur tragique. On a ainsi

fait reproche à Heidegger de noyer, en quelque sorte, la tragédie de l'Holocauste, dans les figures historiques de l'essence de la Technique (notamment dans sa « Lettre sur l'humanisme » ou encore dans le « Gestell ») : c'était vraisemblablement une maladresse de sa part. Et cependant le propos n'est pas dénué de sens car il y a tous ceux qui, comme l'apôtre Thomas, ne croient que ce qu'ils voient et il y a tous les autres, plus nombreux sans doute, qui ne voient que ce qu'ils croient. Les génocides procèdent, me semble-t-il, comme les toutes les guerres d'ailleurs, d'une marchandisation de l'homme : qu'il s'agisse de l'esclavage, des exterminations sous le régime soviétique ou de l'épuisement des forces dans les industries qui encadraient les camps d'extermination, l'être humain y est toujours considéré comme un stock de ressources exploitables jusqu'à extinction : c'est ainsi qu'à Birkenau une femme ne valait que cent marks, le prix payé par des entreprises de cosmétiques pour en faire un usage mortel. Les exterminations par la faim en Ukraine sous Staline et celles, également par la faim, menées à très grande échelle en Chine sous le régime de Mao procèdent d'un même dispositif qui consiste à faire de l'humain une ressource, une marchandise exploitable jusqu'à son extinction. Les guerres ne procèdent pas autrement : les soldats ne sont pas nombre mais quantité d'une chair à canons exploitable sur les champs de bataille. On se souvient du rôle « éclairer » assigné par leurs chefs aux forces de Wagner sur le front russo-ukrainien : s'avancer face à l'ennemi, souvent armées d'une simple pelle sans possibilité de retour en arrière sous peine d'être exécutées par leur propre camp. L'enjeu stratégique : déterminer la provenance des tirs ennemis.

Le devoir de mémoire, parce qu'il s'est mué en simple commémoration, souvenir fleuri d'un passé douloureux, a raté son objectif : faire en sorte que pareil massacre ne se reproduise plus jamais. Et cependant on ne compte plus les génocides et massacres qui ont suivi la libération des camps. Ce sont les idéologies qui déterminent les cibles mais l'objectif est, en toutes circonstances, toujours le même : faire de l'humanité une marchandise, une ressource cumulable et exploitable à des fins de conquête, de vol ou d'expropriation. L'essence de la Technique ne se définit pas par les moyens et les dispositifs qu'elle met en œuvre mais par ses objectifs de briser les liens entre les hommes et ceux qui unissent les hommes à la Nature. Le devoir de mémoire nous replace devant de nombreux défis qui intéressent aussi les rapports des hommes et des peuples que ceux de l'homme avec lui-même et avec la Nature. Que ce soit dans le contexte des détractations de Heidegger ou, plus récemment, dans celui des de la polémique au sujet de positions

adoptés par Badiou (mais que l'on se souvienne également de la réponse abjecte adressée par Deleuze aux nouveaux philosophes), ce dont il est parlé, des tragédies humaines, disparaît sous les mots pour nourrir des arguments : il n'y a en ces tragédies rien à argumenter car les mots deviennent insignifiants au regard de ce dont on veut les faire parler. Parce que l'inhumanité nous impose au silence de l'indicible, que les mots demeurent au fond des gorges, alors, comme le disait si bien Foucault, il nous reste le cri.

9^{ème} STATION

PUISSANCE TRANQUILLE

« Le nombre de ceux qui connaissent encore le Simple comme un bien qu'ils ont acquis diminue sans doute rapidement. Mais partout ces peu nombreux sont ceux qui resteront. Grâce à la puissance tranquille du chemin de campagne, ils pourront un jour survivre aux forces gigantesques de l'énergie atomique, dont le calcul et la subtilité de l'homme se sont emparés pour en faire les entraves de son œuvre propre. »

(Martin Heidegger, ibidem)

PUISSANCE TRANQUILLE

À la puissance tranquille du Simple du chemin

S'oppose le gigantesque d'un humain sacrifié

À ce qu'il ne maîtrise et ainsi le retient

D'accéder à son œuvre qui lui est destinée.

Si un torrent entraîne toute chose sur son passage,

E lance dans le vacarme sa force incontrôlée,

Le ruisseau nonchalant s'écoule sans bavardage :

Il murmure aux oreilles de qui sait l'écouter.

Jamais il ne déborde et s'étend sur la plaine :
Il vit sa propre histoire au temps qui est le sien ;
Caché par les roseaux, le ruisseau se promène
D'une humeur réservée et de son pas serein.

C'est de la Rédemption vers l'étoile qu'il conduit :
Chacun en sait le cours tranquille et intérieur,
Cheminaut la pensée vers les lieux interdits
D'une liberté de Soi et de sa profondeur.

Se libérer de Soi n'est pas une pauvreté
Mais plutôt la richesse d'un désencombrement :
De ce qui nous rend faibles le Moi inavoué
Définit la mesure de son renoncement.

« Nous ne sommes pas au monde », capturés par l'étant ::
Une idiosyncrasie hantée par la Technique
Et manipulateur de ce qui, l'observant,
N'y voit que l'instrument d'un Savoir onirique.

Le chemin va son cours, par-delà ces visions :
Assigné par la Croix, il conduit jusqu'au banc
Et sacre en la douleur de la méditation
L'impossible Savoir dont l'âme n'est que tourment.

Ne doit-on se haïr pour qu'un amour naissant
Dévoile en ce qui est ce qu'on en dut cacher
Au nom d'un savoir-faire cupide et agissant
Qui espère qu'en toute chose se donne un instrument.

« Le chemin de campagne » n'est pas un Agora,
Le lieu des bavardages où le vrai se doit taire,
Le temple de marchands qui épuisent les pas
D'un orant détourné de ses propres mystères.

C'est une puissance tranquille qui brise les étals
Du commerce de l'Etre cédé pour quelques sous,
Le juste appropriation de ce qui est banal :
De l'étant qui s'acquiert, l'Etre n'est pas dessous.

C'est le parfum des choses qui embaume le chemin,
Le chant des alouettes que murmure le ruisseau :
Est-ce le divin caprice d'un paysage serein
Ou de l'Être un complice qui en défait les maux ?

C'est la puissance tranquille d'un dieu en sa pudeur
Qui toujours se retire de ce qui n'est qu'un bruit :
Il ne vient qu'au silence d'une Parole intérieure
Quand du Moi se libère ce qui le désinstruit.

Il n'est pas de Raison qui prétend s'y ouvrir
Car il est sans calcul et n'habite aucun plan ;
Si dieu ne se prend pas, qu'on doit le recueillir,
C'est qu'en rien il s'impose à qui s'en veut distant.

La Raison se console en dépouillant l'étant
De tout qu'à l'y chercher est ce qui lui convient ;
De l'Être qui demeure, se faisant un néant,
Elle devient gourmandise, des choses un quasi-rien.

C'est d'un étant médiocre quand l'Être fait défaut
Qu'on nourrit l'inconscience d'un stupide estomac,
La machine qui désire ce qui lui est fléau,
Insidieuse maladie de son être-trépas.

Mourir est ne pas être ce qui est destiné :
Inauthenticité de l'-être-pour-la-mort !
Vanité, la rançon d'avoir été jeté
Au présent qu'un demain n'en déjouera le sort.

La mort est un soupir qui ne peut effacer
De ce qui la précède le moindre événement :
Elle n'est qu'un faux départ, le geste inachevé
D'un semblant de partir duquel on se méprend.

L'Angoisse est un blasphème, un aveu d'ignorance,
La peur d'un inconnu qu'on ne veut pas savoir :
Offenser à la Raison devient mauvaise conscience
Qu'on garde sur le cœur à défaut de mémoire.

Qui se souvient encore de ces alliances passées :

L'engeance a tout gommé de ce qu'on doit atteindre !

La patience a raison de ce qui est urgé :

Le temps, quand on le compte, ne peut que se restreindre !

Qui emprunte le chemin sait de quoi nous parlons :

S'agit-il d'un désordre ou d'un bouleversement ?

Ce qu'en dit l'Enchanteur, dénigrant sa Raison,

C'est qu'il est fou poète et d'un vouloir sanglant.

Est-il fou d'oser dire qu'on peut imaginer,

Comme le faisait Nerval, en ses beaux « Vers dorés »,

Qu'en toute chose un Esprit parvient à se loger

Et se donne en partage dans toute altérité.

Je ne suis pas ce chêne qui borde le chemin

Et cependant m'appelle à une communauté :

C'est un fou, diront-ils, qui se prétend serein

Dans les ornières de la... spiritualité.

C'est bien ce qui dérange ces diables de Raison ;
Penser qu'en la matière existent d'autres lieux,
Que les pierres ont une âme et s'ouvre l'horizon
D'une limite au Savoir et l'esprit de sérieux.

Or de quoi s'agit-il qui regarde l'étant :
Un habiter le monde qui l'habille d'intentions,
Le là dans l'éclaircie d'un penser autrement
Et dont le rationnel ne se fait pas tourment.

Qui d'un oiseau bavard oit le libre-chanter,
L'expression d'un ipse qui ne peut se réduire
À une quelconque espèce, par la Science déclinée
Qui toujours se répète et n'a d'autre avenir.

N'est-il pas chant qui vaut qu'on prenne à l'écouter,
Y prêter les oreilles de l'imagination :
La vie est autre chose qu'un simple dérouler,
Le temps discontinu d'impensables créations.

Le temps est corrompu de mille éternités,
Fragments d'un infini qui en brisent le cours ;
Par-delà ce qui semble toute vie est imprégnée
De tant de plénitude qu'on n'en peut faire le tour.

Le temps est calculable qui convient aux savants,
À la vie des machines et aux oublis de l'Être !
Si l'homme est de retour, les dieux ont fait leur temps :
L'Humanité nouvelle a désigné ses prêtres !

Cet humain qui s'annonce de tous est le dernier
Qui de Zarathoustra congédie tout espoir ;
Le prophète s'en retourne, déçu et méprisé
D'avoir du temps compté brisé le remontoir.

A travers la montagne le torrent qui chemine
S'alourdit de ses pleurs qu'il rapporte à la plaine :
Il est des eaux boueuses aux larmes cristallines
Dont qui s'offre à les voir n'en fait simple rengaine.

L'alouette et le merle en connaissent la saveur,
Mélancolie du chant d'une journée sans lumière,
Misant d'une symphonie que s'étouffent les erreurs
D'un « Humain trop humain » ignorant sa misère.

Est-il Raison qui sait d'où vient le vent propice
Qui murmure au chemin traversant la Contrée
Les secrets d'exister dont il devient complice
Et cache en sa mémoire ce qu'il lui faut garder ?

De ce qu'on lui confie, s'il n'est que le berger,
Il ne craint pas les loups, servants de l'Enchanteur
Qui prétend du chemin nous pouvoir détourner
Et priver le boisseau de sa moindre lueur.

Il n'est d'autre procès dont se vaut la Raison
Que de priver de sens l'objet de son Savoir ;
De tout ce qui parait le sens est fondation,
Qu'un sous-la-main décrète son impossible histoire.

Que les pierres ont une âme, qui s'offre à le penser
Est plus qu'un audacieux : c'est un dément peut-être ?
Elles n'ont d'autre vertu qu'à être instrumentées
Dans le vouloir du jouir de ce dont on est maître.

Il n'est que marchandise au commerce de l'étant :
Aux besoins de l'échange, il n'a d'autre valeur !
À devoir se faner, dans un pot finissant,
Fut, de tout temps, soumise la destinée des fleurs.

Une abeille s'en souvient, privée de sa pitance,
Et dépose à la ruche un soupçon de butin ;
Or c'est des fleurs sauvages dont nous avons méfiance
Qu'elles cachent en leur habit un insidieux venin.

Aussi prie-t-on la mort de nous confier sa faux
Et de faire une ivraie du monde et ses splendeurs !
C'est « folie de poète » diront les tribunaux
De la Raison factice d'un perfide Enchanteur.

J'avoue ce parti pris du monde et son meilleur,
Des souvenirs d'enfant lavés de prétentions
Que tout est calculable et vaut sa pesanteur
Sur la balance truquée des marchands d'illusions.

On me dit un danger qui parle à mots couverts
Et cache en son phrasé de funestes intentions :
Ma langue étant fourchue, du sinistre Heidegger
Je serais le suppôt et la reproduction.

De Nerval et Baudelaire, de Verlaine et Rimbaud,
Qu'a retenu l'Histoire qui ne soit pas maudit ?
Une déraison peut-être, d'impensables propos
Prétendument voyants de ce qui n'est appris !

De ce que l'on apprend, nul autre est à savoir :
C'est déjà bien assez que tout nous soit compris !
Vers l'ignorance des choses, il n'est d'autre vouloir
Que le dire d'un poète qui a tout a mal appris.

Qui prétend d'Hölderlin qu'il est un rien savant
Ou que d'une Sagesse on peut le créditer ?
N'est-il le contempteur de ces savoirs vaillants
Qui condamnent juste-ment sa profonde cécité ?

N'a-t-il pas de ses vers avarié la Raison
Et donner à l'Histoire son plus fâcheux détour ?
C'est là ce que j'entends crier de ma façon
À qui de la pensée efface les contours.

S'agit-il de pensée quand on ne fait qu'offense,
Insulte et sacrilège à qui parle autrement :
À quelle autre manière se doit celui qui pense
Si de jeter l'opprobre il ne fait pas serment ?

Je voudrais qu'au langage ce ces maîtres-penseurs,
Autant qu'à leurs méthodes, on mesure l'intention,
À moins que de penser se voulant détracteurs,
Rien n'est à mesurer qu'une bêtise sans fond.

Qu'importe ce qu'on nous prête : un langage mensonger,
Une intention douteuse, un funeste complot ;
Si la philosophie est quête de vérité,
Elle ne peut s'enrhumer du pollen des ragots.

Envers les malveillants, les délateurs idiots,
Je tiens pour objection de délaisser l'Esprit,
De se tailler un nom avec de mauvais mots
Et, pour coiffer le tout, de n'avoir rien compris.

« Le chemin de campagne » reconduit au natal,
Le sol où prend naissance le moindre des étants :
La fondation dans l'Etre et, ce n'est pas banal,
Bien plus qu'une simple terre d'un tout s'enracinant.

Si la pensée de l'Etre ramène aux origines,
C'est qu'en son voisinage un dieu nous est donné
Au chemin de campagne, quand la Raison fulmine,
Bornée par ses principes, de n'y pouvoir entrer.

La Raison pragmatique est un dispositif,
Vertueux protocole d'une pensée anémique,
La juste procédure d'un débat normatif
Ajouté au mobile de la dérive technique.

Quand la Raison ignore, elle vient à supposer
Et profère sur le monde un savoir inutile ;
Ce que l'on doit connaître ne peut qu'instrumenter :
Aussi ne peut servir ce qui paraît futile.

Qu'apprendre des Anciens quand leur temps est passé :
La Raison fonctionnelle est rivée au présent !
Or l'Histoire est un bègue et ses mots répétés :
Ce qui fut nous revient dans la ronde du temps.

N'importe qui l'on vise, c'est le même procédé :
« Gardienne de la pensée », ta tyrannie résiste
Et triche avec le temps en ses pauvres clartés ;
Le sort en est jeté quand les fables persistent !

En ce temps de détresse, l'Esprit peut nous sauver :

Il parcourt le chemin qu'il pave du grand espoir

D'un penser autrement ce qui fut délaissé ;

« Le chemin de campagne » des hommes est le miroir !

C'est dieu qui s'y dévoile et invite à sa suite :

Le chemin qui emmène n'en connaît que le nom

Car il est impensable et glisse dans la Dite ;

Les mots n'ont de vertu qu'aller à reculons !

Il est trop de discours qui l'ont voulu cerner :

Les maîtres du soupçon en ont fait un loisir !

Il serait teint d'argent par le miroir caché,

Conçu à notre image pour notre déplaisir.

Feuerbach, le disant, n'est qu'un faux Prométhée :

Saisir le feu sacré pour qu'il nous soit rendu !

Il n'est en son propos qu'une vaine hostilité :

L'objet de son combat n'est qu'un dieu corrompu.

Il se plait à nier ce dont il ne sait rien,
Que les malentendus d'une religion malsaine,
Les mythes re-composés d'un souvenir ancien
Qui a bercé l'Histoire d'une sinistre rengaine.

Dieu n'est ami des hommes qu'au-delà des barrières
D'une foi sans rémission en d'inhumain Credo :
On nous voudrait mystiques, adulant des chimères,
Les orants pathétiques d'un impossible mot.

C'est de dieu qu'on instruit l'impossibilité,
Insulte à la Raison dont se prévaut l'humain :
On rabat sur l'église ce qui fut enseigné,
Omettant que l'Esprit nous dispose au divin.

C'est à nos dévotions que dieu fut conformé,
Privé de tout vouloir, d'une autre destinée !
Ces dieux que l'on dessine n'ont pour seule vérité
Que celle qu'on leur accorde pour autant qu'elle nous sied.

Que « Fide et Ratio » sont tous deux mensongers,
C'est d'autant qu'ils s'accordent à repenser l'humain :
Qu'il soit « Religiosus » ou bien « Rationale »,
L'homme est une invention, devenir incertain.

C'est d'une même intention que les deux sont forgées :
Adosser à l'humain son image inversée !
Il n'est de dialogue qui les peut rassembler
Puisque d'une même erreur elles font leurs vérités.

N'ont-elles pas d'une croyance nourri leurs fondations ?
La foi n'est pas coupable : seulement ce que l'on croit !
C'est des identités qu'elles se font rédemption :
On ne devient la masse qu'en renonçant à Soi.

Quand Descartes a douté, l'a-t-il fait de son Dieu
Ou n'est-ce en Dieu lui-même qu'il trouve sa certitude ?
N'est-il pas rassurant, autant qu'il est douteux,
De n'être au singulier que notre multitude ?

De la Modernité, une fausse alternative
A scellé la détresse d'une désespérance :
On dira la sentence d'être spéculative
Car ceux qui s'en souviennent ont gardé le silence.

Ce n'est pas d'être sots qu'on peut le bien juger
Mais d'une honte partagée d'avoir fait mauvais choix ;
Qui cherche des coupables voudrait se dédouaner
De n'y pouvoir offrir qu'un simple désarroi.

On refuse à l'Esprit d'y porter sa lumière,
Craignant d'un mysticisme qu'on entrouvre la voie :
D'une perfide confusion sont fermées ces paupières :
Les mystificateurs à l'Esprit ne font droit !

Faut-il que de penser on renonce à l'appel,
Qu'on s'abandonne au choix d'une mystification,
Que des sombres dérives aucun ne se rappelle
Et qu'on cède à l'envie d'une justification ?

J'en doute assurément, poursuivant le chemin
Qui ravive l'Esprit quand souffle sur la braise
Cette puissance tranquille, le murmure du divin,
Une Parole aussi simple qu'on la voudrait niaise.

Le Simple n'aura d'écho pour l'ingéniosité
Su complexe Savoir dont on habille l'étant :
La Science est à pourvoir de son utilité,
D'une récolte propice et d'un pouvoir marchand.

L'Esprit toujours se même aux souvenirs d'enfance,
Au ravissement du Simple dont se tendent les yeux ;
Sérénité précoce d'un regard d'insouciance :
L'enfant sourit encore au destin périlleux.

C'est le secret des âmes qui sont privées d'envie !
Quand tout bien se partage et n'est jamais prêté,
Au bord de la fontaine de sa source nourrie,
La soif de qui s'abreuve n'est jamais contestée.

En est-il autrement quand tout est calculé :

La parité de droit fixe les appétits !

N'accuse une valeur que le bien quantifié :

Aux autres pas d'égard, si ce n'est le mépris.

La justice est rendue à tout ce qui a poids

Et vaut sur la balance un droit de même pesée ;

Une plume qui en ce jeu aurait placé sa foi

Aura pour parité le droit de s'envoler.

Le droit de procédure est dépourvu d'Esprit

Et même de sens moral, à tout considérer :

Il n'est pour la personne que le rien d'un oubli,

Abîme impitoyable d'une conscience effacée.

On la voudrait sans faute, cette passion révoltée :

Non pas qu'elle lui incombe, c'est un moineau rétif

À l'étau qui l'opprime quand il s'est refusé

À briser son envol sur l'un de ces récifs.

L'oiseau n'a pas d'Esprit, diront les monnayeurs,
Ni la moindre conscience d'animale destinée :
Aberration mesquine de soi-disant penseurs,
Autant l'oiseau sait bien des leurres se déjouer.

« Le chemin de campagne » vit de Sérénité,
Une puissance tranquille qui le conduit aux dieux ;
Le chemin de l'Esprit n'est pas une vanité :
Parvenu au grand chêne, il s'élève jusqu'aux cieux...

10^{ème} STATION

DE LA PAROLE

« La parole du chemin éveille un sens, qui aime l'espace libre et qui, à l'endroit favorable, s'élève d'un bond au-dessus de l'affliction elle-même pour atteindre à une sérénité dernière. Celle-ci s'oppose au désordre qui ne connaît que le travail, à l'affairement qui, recherché pour lui-même, ne produit que le vide. »
(M. Heidegger, « Le chemin de campagne », extrait)

DE LA PAROLE

Une Parole nous est donnée dans le silence de l'Être :

La Dite nous y conduit quand elle est méditée ;

Les mots de ce qu'ils disent ne sont que le paraître :

Dans les lieux qu'ils dessinent, l'Être a son exprimé.

C'est l'étrange paradoxe de qui veut méditer :

Écouter le silence caché en ce qu'on dit

Car une Parole est dite, par les mots occultée,

Un tu qui se révèle et que la Dite induit.

Foutaise ! L'herméneutique extirpe du langage

Ce qui veut s'y cacher sous de fausses apparences ;

La Science est salubre et d'un heureux présage :

Des tournures elliptiques elle brise la malveillance.

De mettre en évidence ce que l'on veut cacher,
La police linguistique connaît les procédures ;
Une parole est instruite et enfin dénoncée :
Interprètes et linguistes forment une magistrature.

Quand tout semble enfin dit, il n'est plus que silence
Du lieu qui seul demeure quand tout s'est effacé ;
Or c'est le lieu qui parle quand même on l'en dispense :
Il n'est pas de hasard aux mots qu'y sont notés.

Leur décompte est le sacre d'une constellation
Liée par le silence qui hante ce que l'on dit ;
Mallarmé, le sachant, en a fait sa mission :
Les mots sont la matière de l'espace d'un non-dit.

Ce qu'il nous faut chercher, autant qu'on le médite,
C'est le revers du texte tel qu'il n'est pas inscrit :
Démystifier les mots, en traquer l'insolite
Et toutes les incidentes dont parler se trahit.

J'ai croisé Hölderlin, quelque part sur le Rhin
Qui glisse en Germanie : appel de la pensée.
Est-il cosmopolite, un hyperboréen :
L'Être ignore ces frontières par les hommes dessinées.

« Le chemin de campagne en sait tous les revers :
Ces funestes croisades quand l'homme est démenti,
Algorithme sanglant de toute machine de guerre
Quand la mort essaimée en est l'injuste prix.

Si l'Être a son Royaume, il n'a pas de patrie :
Il vit dans cette contrée qu'est la Libre Etendue,
Aussi bien qu'elle est proche en notre âme infinie
Et dans tous les étants, en secret répandue.

« Le chemin de campagne », à qui veut, s'y étend :
Glissant par les sous-bois, il atteint la clairière
Étirée par deux Anges sur une Alliance veillant :
Dans l'Ouvert de leurs bras se révèle un mystère.

C'est l'Arche qui nous rassemble, par-dessus le néant,
Et ouvre à cet espace où l'Esprit est donné ;
« Le Verbe s'est fait Chair » nous rapporte Saint Jean :
Qu'il habite parmi nous, on l'a trop ignoré !

Je viens trop tard pour Dieu et trop tôt pour l'humain !
Double malentendu, nous confie Heidegger.
À la patience divine se doit notre destin :
Il n'est aucun dernier qui se verra soustraire.

Dans la clairière de l'Être où conduit le chemin,
Si l'homme est en retard, l'Esprit est bien présent :
C'est là qu'il nous attend, impassible et serein
Car il est comme un chêne et grandit patiemment.

L'Esprit est la Sagesse qui vient avec le temps
Et, sans rien bousculer, nous offre sa présence :
Pétri d'humilité, il est discret ferment
Du Simple dont s'étend notre infinie conscience.

C'est au cœur même des choses qu'un Simple nous attire
Et dit en son silence la pauvreté de l'Être :
Il bannit les éclats de ce que l'on admire,
L'inclusion destructive qui sied dans le paraître.

Il est de part en part, l'Esprit qui nous convie
À regarder plus loin que ces clôtures inertes :
Une décloison qui lave de nos tristes manies,
Qui rend le pas certain et l'Esprit plus alerte.

« Le chemin de campagne » s'en va paisiblement,
Dos tourné aux chimères et à nos illusions :
Il sait tous les mobiles des vouloirs impatients,
De la ferveur aussi et de nos attritions.

Non pas que l'on regrette ce qu'on prend pour un mal
Et qui nous affaiblit comme un ver intérieur :
La conscience se nettoie dans un confessionnal
Au coût d'un simple aveu, la rançon de nos peurs.

Ce n'est que vanité d'effacer les tourments
Qui toujours nous reviennent, pourtant qu'on les croit morts :
Le mal ainsi nous gagne aux frais de chaque instant,
Éconduit notre allant sans le moindre remord.

« Pourquoi se tourmenter ? » rebondit le chemin :
Il n'est de mal si grand qu'on ne peut dépasser !
Si la mort n'est contrainte par un mot souverain,
La vie est indécente, autant dire un péché.

Mourir est une question, si ce n'est vivre encore
Ou simple affirmation de quoi ne peut cesser :
C'est de n'en savoir rien qu'elle est un oxymore,
Non pas contradiction mais figure impensée.

La mort n'est pas finir : doit-on le regretter ?
Ce n'est pas de la foi que j'en tiens l'évidence
Mais de l'Esprit lui-même qui ne peut que durer
Car il est antonyme de toute évanescence.

C'est l'Esprit qui témoigne de son immensité,
Non pas simple Raison, la sensibilité
Sus à l'entendement, autant s'est fourvoyé
Kant en son sens critique de ce qu'on peut penser.

Le poète nous conduit aux portes du Sacré !
Psalmiste des temps modernes, il en sait les douleurs,
La destinée tragique, les larmes et les saignées ;
Mais il en sait aussi le possible bonheur !

C'est une Parole divine qui se cache en ses mots,
Un dire inattendu, murmure d'un oublié ;
Rilke n'en dit pas plus au travers des sanglots :
Pieds nus sur le chemin, la terre est sanctifiée.

Nietzsche était religieux, nous confie Salomé,
Œuvrant contre lui-même à mépriser les dieux :
Pourquoi Dionysos est-il seul épargné :
Un divin, quand il danse, serait-il plus chanceux ?

Vient de Zarathoustra cette ultime confidence :
C'est dans son labyrinthe qu'il danse avec la terre,
Une Ariane avisée de divine providence
Et qui dénoue enfin le fil de sa misère.

L'a-t-on vraiment comprise, cette épave de Thésée ?
Sur les rives de Naxos, c'est la Raison qui meurt
Et revient de ses cendres, les oreilles avisées :
Le fil n'est que mesure d'Ariane en son malheur.

Or c'est l'Esprit qui danse sur son espoir éteint,
Percé d'autant de flèches qu'un archer peut tirer ;
Quel dieu s'est déchainé sous un nuage d'airain :
Est-il Dionysos qui s'avoue de l'aimer ?

C'est d'un savoir maudit que la belle fut blessée :
Thésée fit son malheur d'une filante intention,
Une Raison instruite à pouvoir supprimer
La figure Minotaure d'une grotesque passion.

Ainsi fut déroulé le fil de son savoir
Qui se brise à Naxos sur une plage désertée ;
Ariane fut l'instrument d'un funeste pouvoir,
Autant que fut Hermione par l'autre capturée.

Ce naufrage est le mythe d'une Raison falsifiée
Aux articles menteurs d'une profession cynique,
Jurant de leur folie les humains libérer
Et d'expurger l'Histoire de ce qu'y est tragique.

Ainsi voulait Platon détourner la pensée
De ce qui est tragique et maudit l'existence :
C'est la Raison, dit-il, qu'on se doit cultiver,
Qui fustige l'insensé et ravit nos consciences.

D'une Parole avisée, Ariane en fut témoin,
Se brise notre Savoir et s'échoue la Raison
Au bout d'un océan aux rives sans lendemain :
Il n'est de culte à rendre à pareil abandon.

Si Ariane nous enseigne la puissance de l'Esprit,
C'est du dieu le plus proche qu'elle tient sa conviction,
Un dieu qui par le thyrses à la terre s'est unit
Dans une intimité qui récuse Apollon.

On conviendra que Nietzsche, avide d'antiquité,
A élu pour divin un curieux personnage ;
Or l'a-t-on bien compris ou plutôt suspecté,
Soupçon d'un incendiaire dont fut ternie l'image ?

L'Esprit nous rend plus fort : Ariane l'avait perçu !
Qu'enseigne Dionysos à celle qu'il a aimée ?
« Je suis ton labyrinthe » est un malentendu
Si l'on songe à Cressos et tous ses égarés.

S'agit-il de se fondre et d'en lui s'oublier ?

Il invite à la danse et au rassemblement

De ce qui est épars, un humain fragmenté,

Dépourvu de lui-même, abruti par son temps.

Tant de dieux sont possibles, Nietzsche l'avait annoncé,

Dont un seul nous convient, car telle est son essence,

À devenir nous-mêmes, humains désenchainés

De ce qui nous dépouille de nos libres consciences.

L'Esprit n'a de révolte qu'envers les heures passées

À dénouer les fils de questions mal instruites,

À pourchasser des leurres, des solutions rêvées

Que, la Raison taisant, se doivent être éconduites.

Qu'importe le nom de Dieu s'il nous faut l'inventer :

N'ont valeur que son être et une possible Alliance

Qui accorde à chacun de ne rien s'imposer

Et reconnaît en l'autre sa véritable essence.

Le Christ n'a imposé que son abnégation :

Renoncer à soi-même pour finir au calvaire ?

C'est là que s'est trompé le philosophe bougon :

Ce qu'a vécu Jésus pour aucun n'est mystère !

Qu'il soit mort sur la croix, qui dira le contraire ?
Mais est-ce au nom de Dieu ou celui des humains :
Il n'a rien aboli qu'une religion vulgaire
Fondée sur le semblant et le désir mondain !

Car c'est aux Pharisiens, trop soucieux de paraître,
Que s'adresse son mépris de sanctifier la Loi :
La Loi est pour servir et n'est jamais un maître,
Le moyen fraternel pour chacun d'être Soi.

La transfiguration est défiguration,
Un Jésus dépouillé de sa noble existence ;
Trois dieux qui n'en font qu'un, nous dit la confession :
Un homme qui ne l'est pas conserve sa transcendance !

C'est une question de dogme, confirme le christianisme,
Un article de foi qui défie la Raison ;
Impossibilité, dit le rationalisme :
Ce qui n'est pas logique est une aberration.

Vous faites un postulat, rétorque la confession :
Prouvez que l'on a tort, si la Science n'est pas foi !
C'est à vous qu'il s'oblige, lui revient la Raison :
Ce n'est pas notre affaire de porter votre croix !

Il est de ces débats inutiles et pervers :
La Raison et la Foi n'ont rien pour s'accorder ;
Chacune a ses croyances qui en sont le revers :
Il n'est que Dieu qui peine à s'y voir calculé !

Ce qui semble possible n'est pas forcément vrai
Ce qui semble impossible n'est pas forcément faux !
C'est une voie médiane qu'il nous faut emprunter :
Elle file entre les deux et conduit à propos.

« Le chemin de campagne » a puissance de mener,
C'est une puissance tranquille, au lieu de renaissance
Quand le Discours oblige à nous en détourner :
Le renaitre à soi-même purifie la conscience.

Car il la dépossède de tout ce qui l'embrume :
L'intuition qu'on néglige et nous ferme aux étants,
Un sentiment d'ailleurs et son lot d'amertume
Et toutes les idées ternes qui conjuguent au présent.

C'est un voile d'hivernage aux hyperboréens
Qui garde leur chaleur aux fibres de l'Esprit ;
Ce n'est pas un linceul qui serait le gardien
De ces pensées secrètes qu'on cache à nos amis.

C'est un juste soupçon de ce qu'on entend dire
Qui, plaisant aux oreilles, serait plus avisé :
Rien n'est moins véritable ce que, sans contredire,
L'on tient pour absolu et le reste insensé.

Que nous oblige à croire autant de ces fadaises :
Une peur de l'inconnu, une fausse humilité ?
Est-il simple néant que voudrait une ascèse,
Ainsi que de Wagner, Nietzsche l'avait affirmé ?

Je n'en connais qu'une seule qui vaille autant d'efforts :
C'est la méditation, rigueur de la pensée
Qui puise, en son silence, les insignes contreforts
Qui défient les croisades et leurs délires mêlés.

Patience et profondeur sont une communauté
Qui s'étend jusqu'au ciel, le chêne en est témoin :
Accrochée à la terre, elle monte sans se presser
L'escalier de sa vie, dans un Esprit serein.

« Le chemin de campagne » résonne de cette parole
Qui dit l'Être et son double, leur co-propriété :
Ce qui s'entend dire là n'est pas une parabole
Ou une allégorie dont le sens est caché.

Ce qui retourne au Simple ne conserve en retrait
Que ce qu'on n'y veut voir car il semble si peu :
De quoi ce qu'est le Simple pourrait-il nous priver
Sinon de ce qui manque à tout regard envieux ?

11^{ème} STATION

SAGESSE MALICIEUSE

« Dans l'air, variable avec les saisons, du chemin de campagne prospère une gaieté qui sait et dont la mine paraît souvent morose. Ce gai savoir est une sagesse malicieuse¹. Nul ne l'obtient qui ne l'ait déjà. Ceux qui l'ont le tiennent du chemin de campagne. Sur sa voie la tempête d'hiver et le jour de la moisson se croisent, la turbulence vivifiante du printemps et le déclin paisible de l'automne se rencontrent, l'humeur joueuse de la jeunesse et la sagesse de l'âge échangent des regards. »

(Martin Heidegger, ibidem)

SAGESSE MALICIEUSE

De l'enfant malicieux à la Sagesse du père,
Au gré du temps qui passe, le Sage devient joyeux
Et c'est un Gai Savoir qui en chacun prospère
Dans la mélancolie d'un souvenir pieux.

Quand l'âgé se détache de ce qui l'a trompé
Il retrouve en l'enfance d'ignorer le souci
De survivre aux orages dont la vie s'est tissée,
Le sourire malicieux dont vivre l'a dépris.

C'est le temps des secrets d'une enfance cachotière
Quand s'y nouent des princesses à de preux chevaliers ;
De ce qui semble un jeu, l'enfant fait un mystère,
Une histoire consolante dont il détient la clé.

Il se vêt d'héroïsme et défie la Raison,
Tout habité des rêves d'une terre imaginaire ;
D'une écorce de chêne, il se fait un galion
Et vogue sur l'océan d'un baquet de lingère.

L'enfant n'a que malice qu'emportent ses secrets
Au plus loin des regards d'un adulte moqueur :
Gardien de nos oublis dont l'âge fait ses regrets,
Il sait de bien des choses l'infinie profondeur.

On le dit un rêveur qui de chimères s'instruit,
Chevauchant les licornes de l'infantilité ;
Peu fier de ces « mensonges » qu'il recouvre d'oubli,
L'adulte, en sa Raison, se doit tout calculer.

Adieu toutes ces malices qui comblaient son enfance ;

Il n'est aucun secret dont on pourrait sourire !

Les siens sont calculés, un poids sur sa conscience

Qu'il habille de faux mots pour ne pas s'y trahir.

La pensée, quand elle compte, s'enivre de tourments

Car il est trop d'agir qu'on ne peut calculer ;

Chiffrer est un démon ignoré des enfants,

Une manière des grands qui tout veulent contrôler.

Qui sait le poids de l'âme ou celui de l'Esprit :

Que pèsent les sentiments, les larmes et les sourires

D'un enfant dont la mère en ses bras le blottit ?

Que valent tous ces instants qu'oublier veut maudire ?

C'est dans l'âge avancé qu'un regard en arrière

Écoule sur nos joues les larmes du regret

D'une insouciance brisée d'un torrent de misères,

Le simplement paraître d'un vivre désuet.

Les vieux ne parlent plus : qu'auraient-ils à nous dire
Que ces erreurs passées à se faire un oubli
D'une Sagesse malicieuse qu'on ne peut contredire
Que dans le faux-semblant d'un bonheur éconduit.

« Le chemin de campagne » conduit à la Sagesse
Qui, dans l'âge avancé, renoue avec l'enfance,
Le temps de la malice et quelques maladresses
Dans les éclats de rire d'une profonde insouciance.

Fut-elle le temps d'un rêve ou celui d'une vision,
D'une énigme peut-être sur le chemin montant
Jusqu'aux portes du choix dont nous fait la mention,
Dans le « Zarathoustra », le croc d'un noir serpent.

C'est là tout un symbole qu'il nous faut éclairer :
D'un Eternel Retour le sens fut-il compris ?
Est-il poids le plus lourd qu'il nous faut supporter
Ou Sagesse d'un instant d'éternité surpris ?

Le vieillard et l'enfant partagent le savoir
De ce qui est parti et un instant revient :
C'est l'Etre, dans sa joie, qui en donne le pouvoir
Et qui, en sa Malice, en a fait les gardiens.

L'enfant est-il bohème emporté par le vent
Vers un pays lointain fermé par l'horizon,
Cartographe audacieux d'ignoré continent
Dont se rient sans effort nos simples opinions.

L'enfant n'a d'autre foi que celle de l'impensé :
Le rêve est son bagage, il n'a d'autre besoin
À porter sur sa route d'infinies traversées
Sur les écailles d'un chêne dont il suit les chemins.

Sur l'eau de la fontaine, voguant sans permission,
Nul pouvant la donner, il s'enfuit des rivages
De l'Esprit torturé de prudentielle Raison,
Récusant tout calcul et possible naufrage.

L'enfant se fait un jeu de surfer sur la gloire
D'intrépides chevaliers ou de pirates errants,
Les tueurs de dragons que Kant, en son Savoir,
Habillait de « tu dois ! » et d'inutiles serments.

Se peut-il qu'un enfant il n'a jamais été,
Qu'à devoir il fallait qu'il emploie sa Raison ;
S'il garda ses mains pures, c'est de n'avoir rien fait
Ou n'avoir pas de mains, de Valéry soupçon.

Un vent de liberté ne saurait émouvoir
Qui a, sur une horloge, rythmé tout son agir,
N'accepte d'exister qu'en ce qu'il peut devoir
Et doute qu'un rêve d'enfant viendrait à l'éblouir.

La Raison est injuste envers tous les enfants
Et ce trop de vieillards qu'elle a su tourmenter ;
Qu'importent les manières dont, l'homme se détournant,
Elle en tait l'intention d'impossible vérité.

Car la Raison nous ment quand elle dit tout savoir :

À ce qu'elle aperçoit il est des sens cachés

Qui, défiant toute logique, son modeste pouvoir,

Ne peuvent à ses principes se voir être enchainés.

« Tu n'as pas d'argument !, me disent les offensés,

En vain tu te répètes et n'es qu'un radoteur ! »

Si Raison tout écrase, quelle en est la pesée,

En quoi est-elle plus lourde qui en fait la valeur ?

Est juste ce qui nous vaut, au su de notre essence :

Que savez-vous de l'homme qui lui soit à-propos ?

Ajuster la nature au goût de sa jouissance,

Des besoins qu'on lui prête et dont il ne sait mot ?

ARRAISONNEMENT

La Sagesse malicieuse appelle une euphorie,
Rien d'un éclat de rire mais un Esprit léger,
L'humeur d'une brise d'été dans la mélancolie,
Plaisir d'un ciel couchant, ravi et fatigué.

Il n'est pas de triomphe à gagner de l'Esprit
Car toute pensée se perd autant qu'elle s'est gagnée :
Pour qui de Soi est libre rien ne lui est acquis
Qu'aussitôt il se doit d'autrement le penser.

La pensée malicieuse ne manque pas d'ironie
Qu'elle adresse contre soi bien plus qu'envers autrui :
Le penser librement n'est pas simple manie
Mais pénible ascension jusqu'aux cimes d'un non-dit.

Foulant les apparences, sa voie est sinueuse,
Aux détours incertains qu'on choisit d'emprunter :
Les mots sont des énigmes et des paroles douteuses
Nous glissent pour une erreur ce qui est vérité.

S'il faut rire de savoir, c'est du peu que l'on sait
Quand on n'en peut douter malgré ce qu'on entend :
Il n'est de vérité qu'à nous-mêmes rapportée,
Selon qu'à notre essence elle n'est inconvenient.

Car rien n'est vrai par soi qu'il nous faut accepter
Autant qu'il serait loi de la moindre existence ;
De Dieu rien n'était faux avant de succomber,
Laisant toute vérité aux dictons de la Science.

De croire est-il permis qu'existent d'autres chemins,
Celui de la campagne qui élève nos pensées,
Plus propice qu'un ailleurs et d'un Esprit serein,
Épuisant chaque instant de son éternité ?

Se moquent les infidèles à notre humanité,
Jurant que toute pensée nous vient par déduction,
Que les catégories permettent seules de juger
Ce que sensiblement rapporte notre intuition.

Que l'imagination ne soit qu'un jeu d'enfant,
L'artiste donne à penser que sur l'eau d'une baignoire
Se dessine un tableau et, sur la mer voguant,
De ses rêves puérils l'eau n'est que le miroir.

Misère de la pensée s'échouant aussi bas :
Ce n'est pas sans courage qu'elle peut se relever !
« Le chemin de campagne », en lui ouvrant ses bras,
Lui apporte réconfort et un brin de gaieté.

C'est l'arraisonnement du monde et sa pensée
Qui fleurissait naguère en un Savoir charmant ;
Ce qui se dit encore n'a plus rien de Sacré :
De penser la Raison fut dernier Sacrement !

La Science est la cale sèche d'un navire échoué
Qu'un divin batelier menait à l'espérance ;
Par sa coque éventrée dessous le mat brisé,
Du bateau englouti s'est échappée l'errance.

C'est une boîte de Pandore qu'a ouvert le Savoir,
Délaissant tout espoir en l'ayant refermée :
D'un feu thermobarique s'adjugeant le pouvoir,
Il n'a laissé que cendres du poète méprisé.

C'est le dispositif d'un humain sacrifié
Sur l'autel d'un Savoir qui en verse le sang :
Toute espérance enfouie, dans l'arche s'est glissé
De tous nos désaccords le funeste instrument.

Plus rien n'est accordé en ce qui rassemblait
Les hommes et la Nature en une même fondation :
De cette commune Avenance qui supporte le regret
Quand penser poétique devient une illusion ?

12^{ème} STATION

SERENITE

« Mais tout devient serein dans une harmonie unique, dont le chemin dans son silence emporte çà et là l'écho.

La sérénité qui sait est une porte donnant sur l'éternité. Ses battants tournent sur des gonds, qu'un habile artisan a forgés un jour en partant des énigmes de l'existence. »

(Martin Heidegger, ibidem)

SERENITE

D'une égalité d'âme vient la Sérénité :

Quand toute chose est pesée, se doit une même distance !

Ce qui paraît plus lourd serait-il plus léger

Que ce qui n'a de poids selon son apparence ?

On est souvent trahi par nos propres pensées

Ou ce qu'on entend dire et n'est qu'une opinion ;

Le justement pensé en tout doit s'éloigner

Autant ce qui est proche en fausse notre vision.

Rendu serein l'Esprit est un contre-abuser,
Révisant les excès induits par la croyance
Car c'est d'un fétichisme que se trouve animé
Tout motif de connaître trompé de convictions.

C'est dans la séduction qu'agit notre Savoir,
Présument d'une santé dont il serait vecteur ;
D'une instrumentation Descartes en fit pouvoir,
D'autant que du Progrès il est instigateur.

Qu'il corrige des faiblesses, je n'y vois pas malheur
Car d'être bien-portant est un gain pour l'Esprit ;
Pour ces gardiens du corps il n'est pas de rancœur
Qui puisse se justifier, sinon par le mépris.

Mais s'agissant de l'âme, qui lui donne la santé ?
C'est là d'autre question qui, sans être insensée,
Soulève que d'y répondre la cause est partagée :
Il n'est soignant de l'âme qui s'est vu confirmer !

On dit du psychologue qu'il en fait son affaire :
Or j'en connais beaucoup qui n'y furent pas soignés.
De quoi est-il sujet sans qu'on en fasse mystère :
Une réponse opportune à nos âmes égarées !

Car ce n'est pas folie de se voir tourmenter
Par tant de profondeur, qu'en la méditation,
La pensée nous entraîne : abysses où, aveuglé,
Souvent l'Esprit s'égaré dans la supposition.

Pas de psychologie au fond de l'océan
Mais rien que ces questions dont l'Esprit fut lesté
Et nul autre secours qui viendrait du touchant
Quand la pensée s'effondre en ces lieux désertés.

« Le chemin de campagne » dit la Sérénité
Qui ouvre à l'éternel caché en tout instant ;
C'est « Clio » de Péguy qui nous l'avait conté :
Dans l'Eternel Retour, Nietzsche en est confirmant.

Car c'est bien jusqu'au Même que le Simple conduit :

Ce qui nous est commun et qu'on dit autrement !

À la simplicité les sereins sont promis

Car d'une fraternité ce Même noue les étants.

Du navire sabordé tandis qu'il naviguait

Vers des eaux plus sereines et de ciel bleu drapées,

Ne demeure qu'une épave, le souvenir discret

D'un aller vers ailleurs où il pensait s'ancrer.

Au chemin qui se trouble d'un bateau sur le flanc,

Quand dieu a dû s'enfuir, chassé par la Raison,

La pensée méditante a donné pour serment

D'en reprendre la barre et la destination.

Il n'est rien d'assez fort qui puisse l'en détourner :

Ni le diable ou Raison, injure ou infamie !

La pensée qui médite n'a cure de calculer,

D'arborer de la Science les « en-culte » manies.

La pensée dont on parle n'est pas une religion
Et a pour seule croyance de ne jamais rien croire ;
Elle est une expérience fondée sur l'intuition
De tout ce que l'on voit et ce qu'on ne peut voir.

La Sagesse malicieuse est une Sérénité,
Savoir libre et joyeux qui recueille, sans frémir,
Dans le silence du monde ce qu'il a d'impensé
Et que les savant-faire ne sauraient découvrir.

Car c'est l'histoire de l'Être qui, traversant les âges,
Ne peut s'y arrêter et toujours nous devance :
Si du bateau divin moderne fut le naufrage,
De l'Être aucun Discours n'affecte la présence.

L'Être n'est pas un but, de même qu'il n'est moyen ;
Il est un partagé qui fait de nous parents :
La Nature et les hommes, tout ce qui n'est pas rien,
Chaque chose ayant été et les autres venant.

De ce qui fut un jour, son Etre l'est encore :

Ce ne sont que les heures qui passent et puis s'oublie !

Au temps qui nous poursuit l'Etre n'a pas d'accord :

Quel cycle d'une horloge en ferait la saisie ?

Cet arraisonnement fait de penser sa proie

Et brise son autrement sur un écueil logique ;

De l'Esprit la Raison, pour imposer sa foi,

Détourne les regards vers des lieux chimériques.

DISPOSITIF (GESTELL)

*« La ville s'endormait
J'en oublie le nom
Sur le fleuve en amont
Un coin de ciel brûlait
La ville s'endormait
J'en oublie le nom
Il est vrai que parfois
Près du soir, les oiseaux
Ressemblent à des vagues
Et les vagues aux oiseaux
Et les hommes aux rires
Et les rires aux sanglots
Il est vrai que souvent
La mer se désenchante
Je veux dire en cela
Qu'elle chante d'autres chants
Que ceux que la mer chante*

*Dans les livres d'enfants
Mais les femmes toujours
Ne ressemblent qu'aux femmes
Et d'entre elles les connes
Ne ressemblent qu'aux connes
Et je ne suis pas bien sûr
Comme chante un certain
Qu'elles soient l'avenir de l'homme »*

(Jacques Brel, « La ville s'endormait », extrait)

C'est un dispositif qui tout a quadrillé,
L'agencement perfide d'un faux espace public ;
C'est le pouvoir du « on » qui, l'humain oublié,
S'échine à satisfaire nos désirs symboliques.

Sont-elles ce qu'on souhaite, ces magies défilées,
Médiatique insolence à ce qu'on dit vouloir ;
C'est une révolte aveugle, intime et décodée
Dont un pouvoir sans nom a fait notre devoir.

Que dis-tu espérer que l'Autre n'a compris :

Es-tu assez crédule pour n'être qu'abusé

Par qui dit satisfaire le lot de tes soucis ?

Tu t'es vendu toi-même à qui te veut bernier !

Tu ne peux pas comprendre que, sachant tes désirs,
Qui est ton inconnu dira les satisfaire ;
T'aspergeant de bonheur, il n'entend que trahir
Ce que te dit ton Etre sans que tu le puisses faire !

Te sais-tu être esclave de ce qu'il t'a promis
Et que, sans le vouloir, tu penses te convenir ;
Qu'attends-tu d'exister qui ne soit à l'envi
De tous ces promoteurs de quoi te peut suffire.

Société anonyme serait donc ce Pouvoir,
Que Deleuze et Foucault ont ainsi désigné ;
Il a fait sa fortune en usant de savoir
Comment tous nos désirs il peut orienter.

Une « machine désirante » est humain surcodé :
Langage subliminal d'une image imposée,
Les désirs travestis au Pouvoir enchainés....
De ce dispositif qui est l'auteur caché ?

C'est une foule mouvante qu'on ne peut dénombrer :

Le « on » de Heidegger convient à le nommer ;

C'est soi-même pour un autre qu'on ne peut distinguer :

En cette foule qui rassemble, chacun est désarmé.

Te sais-tu l'ennemi de ton propre destin

Quand tu deviens personne, l'un d'une multitude,

Qui, pareil à tout autre, en poursuit le chemin :

Au plus lointain de Soi se forgent nos habitudes.

« L'essence de la technique » n'est pas machination

Mais un défaut d'Esprit, impossible pensée :

« Le chemin de campagne » connaît cet horizon

Où l'Etre qui s'efface devient un oublié.

Dans l'Etre qui s'oublie, c'est l'humain qui se perd :

Qu'il gagne en sa Raison ne lui apporte rien,

Sinon cette faiblesse qu'est devoir de se taire :

Le poids d'un tel silence ne vaut qu'un maigre bien.

« Nous ne sommes pas au monde » disait un mécréant :

Ce qu'on en croit savoir nous berce d'illusions ;

Quand ce qu'on nous veut être s'achète au seul comptant,

Il n'est place en nos âmes pour une saine attrition.

Ce qui fait la Technique n'est qu'ombre de l'humain,

Fantôme de sa grandeur qui n'est qu'une simple peau :

Qui voudrait se dédire de ne compter pour rien

Et quitter ce costume qui lui est un étau ?

Du « on » de « Sein und Zeit », on fit insulte au mort,

Le prélude à couvert d'une marée d'assassins :

On se veut indigné de qui le lit encore

Et, sans arrière-pensée, n'y voit rien de mesquin.

C'est d'un recouvrement qu'il nous fait suggestion,

Inauthenticité d'un Da-Sein quotidien

Qui s'égare dans la foule dont « Volk » devint le nom

Au dire des détracteurs, sachant qu'il n'en est rien.

Tout comme la tradition dont se fausse l'authentique,
Le « on » n'est que prétexte à s'éloigner de Soi ;
Quand le souci d'étant est angoisse et panique,
On triche avec le temps qui n'est que désarroi.

La mort est condition de ce qui est jeté,
Subsumé par les heures qui conduisent au néant :
Heidegger fit aveu de ce temps mal pensé
Qui, n'étant pas de l'Etre, nous rend inconsistants.

Le « on » n'est que repli de qui se sait mourir
Car les foules ne meurent pas d'exister aussi peu ;
La mort est un commun de cette foule sans pâtir :
On meurt autant qu'un autre, ce qui n'est pire ou mieux.

Ce qu'on craint de la mort, c'est qu'elle est toujours nôtre,
Accordée à la vie qui ne peut s'oublier
Que dans le faux du nombre dont on se fait un autre ;
La mort n'est jamais mienne : j'en suis dépossédé !

Le « on » n'est pas ami de celui qu'il étreint
Et prive d'être lui-même dans la suffocation ;
Il devient alibi d'un homme, n'étant serein »,
Refus d'être coupable de son aliénation.

13^{ème} STATION

CREPUSCULE ET AURORE

« Des basses prairies d'Ehnried, le chemin revient au Jardin du Château. Franchissant une dernière colline, son étroit ruban traverse une dépression plate, puis arrive aux remparts. Il luit faiblement à la clarté des étoiles. Derrière le Château se dresse la tour de l'église Saint-Martin. Avec lenteur, presque avec hésitation, les onze coups de l'heure s'égrènent et s'effacent dans la nuit. La vieille cloche, aux cordes de laquelle les garçons ont eu leurs mains rudement chauffées, tremble sous les coups du marteau, dont nul n'oublie la silhouette amusante et sombre. »

(Martin Heidegger, ibidem)

CREPUSCULE

Quand nous revient le soir et que tout s'obscurcit,

Se taisent alors les cloches de l'église Saint-Martin

Et, toute couleur éteinte, ne reste que le gris

De cette indifférence où chaque étant se tient

Plus rien ne se distingue : tout s'efface dans le « on » !

La foule est un nocturne où chacun s'abolit

Et, pareil à tout autre, oublie jusqu'à son nom :

Quand s'enfuit la lumière, s'évade autant l'Esprit.

Car il n'est pas d'Esprit propre à la multitude !

La nuit est une absence de ce qu'au jour paraît :

Plus rien ne s'y perçoit, brisant nos habitudes,

Coupables ou innocentes, d'un familier portrait.

Qui sait ce que l'on est quand on n'y peut rien voir :

Épreuve d'un grand artiste ou folie d'un Enchanteur ?

La nuit est mensongère pour qui s'effraie du noir,

Sacrifiant d'en sondeur l'étendue profondeur.

N'est-il rien à savoir de ce qui est caché

En cet aveuglement dont le soir nous châtie ?

On se fait opinion de ce qu'on a croisé :

Y penser davantage est une épreuve hardie ;

Les étoiles cachottières se rient de nos faux pas,

De nos marches timides dans le peu qu'elles éclairent,

Des pieds qui trébuchent sur le lit des gravas :

On dit de chaque étoile qu'elle abrite un mystère.

C'est celui d'une Malice qui se plait à faire choir
Qui n'est assez prudent et s'engage dans la nuit ;
Un vaillant audacieux auquel, sachant d'y voir
Qu'une ombre l'a privé, savoir est interdit.

La nuit est un secret opaque à la Raison,
Un impossible à voir qui ne donne qu'à penser,
Non pas simple hypothèse mais la juste intuition
Qu'au cœur de cet obscur un Etre est désigné.

La lumière qu'on regarde ne peut rien dévoiler
Et la nuit qu'on observe ne peut rien nous cacher :
C'est donc l'obscurité qu'on se doit questionner,
Autant nous dira-t-elle ce qui semble en retrait.

Chaque nuit est le déclin d'un excès de lumière ;
Du soleil qui s'efface, elle conserve le présent :
En ce qu'il fit paraître on n'a vu de mystère
Mais quand il se retire tout nous semble autrement.

Dès lors ce qui est vrai vient-il de ce qui semble
Ou ce qui, dès le soir, ne peut pas être vu ?
Ce qui le jour s'éloigne, dans la nuit se rassemble :
Le couturier du soir renoue le décousu.

L'obscurité nous dit le sens de la simplicité,
De ce qui est un Même et que le tout partage ;
La nuit est éclairante de l'Être en nous caché :
Avec le crépuscule, le jour devient un Sage.

A-t-on peur de la nuit, c'est soi-même que l'on craint
Car elle est un miroir pour chaque être isolé :
Ce qui nous semble alter, quand le soir nous revient,
Renoue, dans la pénombre, son lien de parenté.

La nuit est fraternelle, d'une famille le noué :
Chacun y prend sa place à la table de l'Être ;
La nuit dans la clairière ce qui nous est donné,
C'est, dans le clair-obscur, ce qui manque au paraître.

La nuit nous dit de l'Être ce, qu'au jour l'éclairant,
Se tient dans le retrait des plis de sa lumière ;
Le soleil est taiseux de ce qui, s'y cachant,
Ne vient qu'à la tombée... du soir sur sa tanière.

De tout ce que dévoilent les brumes d'un soir tombant,
« Le chemin de campagne », qui jamais ne s'endort,
Nous confie les secrets, au pied d'un chêne vaillant :
C'est le sens du Natal, dont on a fait mystère,
Qui d'atteindre le ciel nous accorde l'endroit.

C'est à l'ombre d'un soir qu'une vie doit sa naissance,
Qu'un chêne prend d'exister aux entrailles de la terre ;
De son labour nocturne lui revient son essence
D'aller toujours plus haut, d'ombrer notre misère.

Le jour nous dit la nuit, en dévoile aux aurores
Tout le labeur caché : la vie s'affermissant
Quand une rosée d'étoiles, à ce qui parait mort,
Lui fait don de renaitre : la nuit est un printemps !

ODE A LA NUIT

Pour étancher ma soif, je boirai la rosée,
Ces larmes du ciel nocturne qui abreuvent les clairières ;
La vérité, sans cesse, en tous lieux j'ai cherché :
La vie ne m'a rendu que son lot de chimères.

J'ai usé mes chaussures à parcourir le monde :
Je ne retiens que peine de cette longue odyssee ;
J'ai croisé des brigands et vu des êtres immondes :
Avancer sans sursoir, c'était ma destinée !

J'ai courbé mon échine sous un soleil de feu,
Parcourant des déserts qui vont à l'infini ;
Sueur et sang mêlés ont asséché mes yeux :
Je maudissais le jour et implorait la nuit.

De ma peau ulcérée suintait comme une mort :
Je m'en crevais d'errer sur ces terres infécondes.
Le soleil ironique se moquait de mon sort :
Je sombrais dans l'abîme dont s'est bordé le monde.

Et je cherchais le vrai en ce pays de pierres
Mais il se dérobaient en narguant mon errance ;
Je n'étais qu'un cloporte qui trainait sa misère
Et faisait d'un espoir l'objet de sa pitance.

Tragique ! Par ce mot ma vie était cousue :
De tous les êtres humains, j'étais le singulier.
Je suivais mon destin, de souffrances en bévues,
Abhorrant ma vertu qui n'était que péché !

J'implorais des serpents qu'ils me fassent amitié,
M'abreuvant du venin qu'ils m'offraient sans remord ;
Je ne savais des choses que leur facticité
Et de ces orphelins je maudissais le sort.

La vie est une misère qui n'a jamais de fin :
« Pourquoi existons-nous ? » se demandait Rimbaud ;
« Une saison en enfer », tel était son destin :
L'enfer, à Charleville, a posé ton caveau.

Tu rêvais de sublime dont s'eut paré ta vie :
De cet espoir maudit tu as fait ta douleur !
Des abysses infernales dont tu t'es cru sorti,
Tiens-tu quelque présent qui adoucit ton cœur ?

C'est du diable que l'on tient la clé de nos raisons :
Sais-tu que dans l'erreur il se plait à nous voir ?
Ce vrai que l'on convoite, du démiurge est le nom :
Il n'est de vérité que celle du désespoir.

Il est contradiction de souffrir et d'aimer :
Te souviens-tu de Phèdre qui de chagrin mourut ?
De l'amour d'Hyppolite dépourvue par Thésée
Qui avec le mensonge le vrai a confondu.

Vérité ! Est-il un seul lieu où tu demeures ?
Nous faut-il donc y croire pour que rien ne soit vain ?
Te feras-tu raison du lot de nos malheurs ?
Nies-tu que nos souffrances de l'absurde soient festin ?

Des blessés que nous sommes qui peut avoir pitié ?
Le ciel que l'on implore n'y fera pas justice ;
Que pourrait nous venir d'un ciel inhabité :
A déchirer nos vies la vertu est propice.

Il n'est que vanité d'attendre son secours ;
Les larmes de la nuit nous offrent le salut
De soulager nos peines dont le poids est si lourd
Que de l'accroître encore le destin ne peut plus.

Que la vie soit tragique, je n'en sais d'autre mot :
Y verrait-on un sens dont chacun se rassure ?
Il n'y a qu'apparence à tenir ces propos :
D'un funeste semblant, il n'est là que mesure !

Je sais des heures si noires qu'on n'ose les compter ;
Nos pensées corrompues par le jour qui survient
Ne sont vaines et arides quand s'en va la rosée
Et des langues qui s'assèchent, il n'est plus mot qui vient.

Le soleil nous afflige du don de sa lumière :
De tout ce qui paraît, il n'est plus rien de vrai !
Des rayons la clarté est vide et meurtrière,
Qui de nos vies la peau s'amuse à ulcérer.

Hélios n'est pas ami des hordes de souffrants :
Il les donne en spectacle à la nuit éplorée ;
Voltigeant dans le ciel, ce vautour insolent
Sur nous jette sa lumière dont rayons sont les traits.

Enfer et damnation ! Les deux me sont promis :
Je sais tout du premier et ne sais rien de l'autre.
L'enfer est un long fleuve où se baigne ma vie
Mais cette eau qui s'écoule, de qui est-elle apôtre ?

Au-delà de la mort, faut-il encore souffrir ?
Qui du temps ou des plaies nous est le plus hostile ?
Le temps, quand il est nôtre, ne peut-il donc périr ?
J'avoue que d'y répondre il m'est bien difficile...

AURORE

Le soleil s'est levé et déjà sur la plaine
Ruisselle une lumière qui ne doit rien cacher ;
Quand la folie d'Hélios sur Arès se déchaine,
Les amours d'Aphrodite sont alors démasqués.

Le pauvre Héphaïstos, par son épouse trompé,
En oublie que jadis sa mère le trouvant laid,
Il chuta de l'Olympe et, sur mer échoué,
C'est par Thétis, qu'infirmes, le dieu fut éduqué.

Si par un subterfuge il revint au Natal,
Exigeant qu'Aphrodite lui fût alors cédée,
Crut-il que sa laideur ne lui étant fatale,
Il pourrait d'Athéna se voir un jour aimé ?

Hélios dit qu'Athéna fut d'amour préservée :
Pourquoi donna-t-elle vie aux dons de Prométhée ?
N'a-t-elle envers son père un complot fomenté
Que Zeus, sans s'abuser, lui aurait pardonné ?

Apollon d'être aux champs y perdit sa fierté
Même si le dieu des mers pour lui s'est sacrifié,
L'épargnant du labeur de la terre cultiver :
Apollon des humains ne fut jamais l'allié.

Il est en ces histoires des choses à méditer
Et notamment qu'Hélios n'a pas tout éclairé :
D'Héra et Aphrodite qui fit plus grand péché ?
Et Athéna farouche n'a-t-elle jamais aimé ?

Après tout c'est Hésiode qui nous l'a rapporté :
Ne fut-il par Hélios de lumière aveuglé ?
Ce n'est que la surface qui se trouve éclairée :
Qui sait des profondeurs ce qu'on y peut cacher ?

Il n'est cœur d'Athéna qui se puisse emballer :
De tous le protecteur aucun ne peut aimer !
C'est fable d'un narrateur qui les dieux veut priver
De ce qui, trop humain, pourrait les affliger.

Autre est Dionysos, des dieux le mal famé,
Qui, s'éprenant d'Ariane, finit par épouser ;
Est-il son labyrinthe, un amour avisé :
Hélios ne peut rien voir de ce qu'y est caché.

Le soleil nous aveugle de ses rayons d'archer :
C'est des flèches d'Apollon qu'Ariane fut assénée ;
Nietzsche avait bien compris qu'humain est de pitié
Et qu'il n'attend des dieux que d'être pardonné.

Aux oreilles qui sont courtes mettre un mot avisé :
Autant fermer ses yeux quand on ne peut y voir.
Le soleil n'a d'égard que pour le contemplé,
Ignorant ce qui nait quand le jour se fait noir.

Ainsi nous parle « Aurore » si l'on entend du bien
Le séparer du mal : si l'on se doit méfier,
C'est de l'un contre l'autre choisir notre chemin ;
Il est d'entre les deux frontière à méditer.

Dans la clarté du jour, il est des fleurs fermées
Qui ne laissent au regard qu'un dedans supposé,
Savoir d'une hypostase de ce qui n'est livré
Qu'au penser intérieur de principes infondés.

Il n'est pas de principe qui franchit les barrières
De ce qui, se fermant, demeure un impensé ;
La Science, en sa logique, n'y peut voir de mystère :
En ce qui se replie, il n'est rien à chercher.

Car c'est au pli lui-même qu'il faut s'intéresser,
À ce pourquoi les choses ont devoir de plier ;
Qu'importe du calier ce qu'on peut y trouver :
Il n'est pas de corps creux où tout peut s'abriter.

Du tout de ce grand chêne où conduit le chemin,
Si l'enfant, de sa peau, a fait puissant galion,
Le savant de l'écorce ne sait que le tanin
Et du bois qu'elle entoure une instrumentation.

Il sied aux écureuils d'en récolter les glands,
Provisions pour l'hiver dont ils sont menacés ;
Qu'importent à la Raison tous ces pressentiments
D'un inconnu démon qu'on ne peut étudier.

Si le jour tout éclaire, bien peu nous est donné :
Hélios est trop avare et se veut conserver
Bien des secrets du monde en sa lumière gardés ;
Savoir devient silence quand le soleil se tait.

Quand la nuit tout recouvre, il n'est plus de caché :
Hélios, en son déclin, s'il croit tout emporter,
Abandonne aux étoiles le soin de nous guider
Jusqu'à l'endroit de l'Être qu'on ne peut déplacer.

« Le chemin de campagne », dans l'ombre de la nuit
Ou la clarté du jour, conduit à la Clairière :
Il ne sait rien d'Hélios dont chacun s'éblouit
Et qui, le soir venant, n'emporte que des chimères.

14^{ème} STATION

LE TRINITAIRE

« Avec le dernier coup le silence s'approfondit encore. Il s'étend jusqu'à ceux qui ont été sacrifiés prématurément dans deux guerres mondiales. Le Simple est devenu encore plus simple. Ce qui est toujours le Même dépayse et libère. L'appel du chemin de campagne est maintenant tout à fait distinct. Est-ce l'âme qui parle? Est-ce le monde? Est-ce Dieu? »

(Martin Heidegger, ibidem)

LE TRINITAIRE

Des cloches le dernier coup enferme le soir tombé

Dans un profond silence et apporte au labeur

Sa juste récompense, un repos bien gardé

Par le chemin de veille qui en oublie les heures.

De qui nous vient l'appel que distingue le chemin :

De l'âme, du monde ou dieu, si ce n'est pas des trois ?

En d'autres mots, le Même, le Simple et le Serein

Qui ne sont qu'un de tous et de chaque autre Soi.

C'est du Même et de l'Autre, cette étrange parenté,
Qu'un étant trinitaire parvient à se fonder ;
N'y-a-t-il qu'un seul dieu de trois visages formé
Ou n'ont-ils en partage que cette même déité ?

Le divin n'est pas nom mais plutôt qualité :
Dire « dieu » n'est pas nommer l'étant auquel on pense
Car c'est d'un simple mot qui puisse le qualifier,
En dire la déité, que « dieu » prend tout son sens.

Dire « dieu » nomme une essence qui n'est qu'un présumé
De par quoi se distingue l'être ainsi désigné ;
Rien ne nous est connu : que veut dire « déité » ?
Hormis ce qu'on suppose, quelle est sa vérité ?

Il n'est pas un même dieu par trois figures porté :
La Trinité des Pères est un retour manqué,
Déception des premiers chrétiens désabusés :
Le messianisme est un ... report sine die !

C'est un Quadriparti qui de l'homme est demeure :
Entre terre et le ciel, accompagné des dieux,
L'humain est un étant qui, si on nous dit qu'il meurt,
Savoure l'éternité dont moindre instant est lieu.

De l'âme, du monde et dieu, il sait la parenté,
L'Esprit qui les rassemble et dont il est berger :
Ils forment une Trinité, la Sagesse amusée
De l'Eternel Retour d'un Etre inachevé.

Ce qui toujours revient n'est pas fatalité,
Une horloge remontée qui nous dit la même heure :
Il n'est de revenir que cette éternité
Qui brise en chaque instant ce qu'il a de tiédeur.

Le temps n'est que mesure de tout instant passé
Qu'éternel cependant il ne peut empêcher.
Ce qui semble retour d'un vivre est persister
Dans le temps qui s'écoule et tout veut effacer.

L'âme

Je suis la profondeur, un Etre souterrain
Qu'un regard intérieur est seul à observer,
Une pensée pénétrante qui s'empare du lointain
Et met au voisinage de la proximité.

On me dit incertaine, le néant du pour-soi,
Celui qui n'est qu'éte par son être emprunté,
Négatif de l'étant revers de l'être-en-soi,
Un murmure sur le monde, une passion avortée.

On me connaît si mal qu'on dit n'importe quoi :
Qui se soucie de moi et cherche ma vérité
Se doit fermer les yeux et méditer sur Soi
Car c'est dans la patience qu'il saura me trouver.

On me dit imposture, un être imaginé,
La rançon de la foi en un dieu périmé,
Ne sachant dans un corps pourvoir à m'y loger :
Me faut-il des entrailles où je puisse m'ajouter ?

N'ayant pas de ces choses l'épais et la dureté,
Je n'en suis que le souffle, un vivre murmuré ;
Si je suis un mortel par le temps balayé,
La vie n'est que pourtant fragments d'éternité.

Le monde

Je suis le mal conçu de ce qui fut créé,
Nœud de contradictions et de tous genres mêlés,
Le grand inattendu des penseurs inquiétés,
L'étant sur qui sans cesse un Savoir est jeté.

« Nous ne sommes pas au monde » a dit un éclairé :
« La vraie vie est absente » par d'humains délaissée ;
On cherche à me connaître et à m'instrumenter :
Je ne suis que moyen d'un vouloir sans pitié.

Je sais de la nature qu'elle n'est considérée
Qu'au regard des besoins d'un homme insatisfait ;
Du chant de l'alouette n'entend la mélodie
Qu'un chemin de campagne à son Etre accordé.

M'a-t-on vraiment compris ou trop peu caressé
D'un Savoir effleurant ce qu'il se veut donner,
Qui entre en mes fissures, craint de s'y égarer,
S'en échappe aussitôt et ne sait les penser.

Je demeure inconnu, un étant suggéré,
En proie aux théories de la savante fierté
Interdisant du monde qu'y soit un impensé,
Indicible figure qu'on n'en peut supporter.

Dieu

Je ne retiens des hommes qu'un vouloir aliéné
Aux représentations dont il se satisfait :
C'est pourtant peu de chose dont il se croit lesté,
Si bien que de lui-même il pourrait s'éloigner.

Leur détresse serait-elle de m'avoir délaissé :
De quoi la mort de dieu les a-t-elle libérés ?
Je n'étais certes pas l'image qu'ils ont brisée
Mais qu'il s'en puisse une autre ne fut jamais pensé.

Jugeant la moraline que l'on m'avait prêtée
Impropre au genre humain, je fus abandonné,
Ainsi que cette eau sale où je n'ai pas trempé :
À moisir dans ce bain je n'étais destiné !

Je n'ai pas de la sorte aux humains désœuvrés
Assuré qu'il convient de morale s'habiller ;
Il n'est de juste droit aux essences dédié
Que celui qui libère ce qui fut enchainé.

Or libre de quoi faire, faut-il se demander :
Œuvrer à ce qui vaut et est approprié
Au devenir de Soi dans la Sérénité
D'un chemin de campagne qu'on se doit méditer.

L'âme

Ce n'est pas surface que cette route est pavée
Mais de la terre profonde d'un Etre enraciné
Qui nous confie en propre d'en être les bergers,
Le protéger du mors des passions déchainées.

La fougue devient délire d'un vouloir détourné
Qui oublie dans l'ivresse le joug de l'exister :
Le jour n'est que rançon de notre absurdité ;
Il n'est rien du semblant que l'on peut désirer.

Ce n'est pas qu'une erreur d'ainsi se comporter
Mais la funeste errance d'un pouvoir ignoré
Quand de l'Esprit s'éloignent nos façons de penser ;
Pessimisme enchanteur d'une Raison déchirée !

Il n'est pas dans les plis d'un absurde assumé
Quelque motif caché d'une ascèse pratiquer,
D'un refus de sourire à ce qui est donné :
Toute laideur est le masque d'une infinie beauté !

Que l'âme est assertive m'est souvent reproché :
Une Raison nécessaire doit-elle juger des faits ?
De la cause et l'effet, lequel vient en premier ?
Qu'y importe la Raison : c'est ne faire qu'en parler.

Le monde

Le monde n'en dit pas moins à qui sait l'écouter :

On n'en voit que la peau, pas l'intériorité.

Je ne serais que plan d'un tout manifesté,

Dépouillé des entrailles qui sont ma vérité.

Je suis le labyrinthe d'un grand trésor caché :

Il faut, pour s'en saisir, profondément creuser ;

De tout ce qui existe nul ne peut l'ignorer

Si jamais du Natal il ne s'est éloigné.

Le monde est sans histoire, un planétarisé ;

Les langues et les cultures, en standards codifiés,

Ne sont que l'industrie d'un humain dépassé :

Les hommes sont un hier, au Savoir succombés.

Est-il un autre monde qu'on puisse imaginer

Et qui rende aux humains leur pouvoir d'exister ?

Si dieu en doute encore qui saura l'espérer

Et restaurer du monde ce qu'il a de Sacré ?

« Le chemin de campagne » peut, seul, nous y mener
Car il connaît le monde et ce qui l'a fondé ;
Se glissant jusqu'à l'Être, il dévoile son caché,
En rapporte la Parole en des mots impensés.

Dieu

Je n'attends des humains qu'un peu de volonté
De sorte que leur ultime soit enfin oublié :
Zarathoustra, le Sage, n'a pu que s'effondrer
Quand les hommes ont choisi d'en être les derniers.

Se peut-il d'un retour que dieu s'est vu douter
Ainsi que dit le monde en son Être oublié ?
Un Être de Sagesse et de Sérénité
N'a que faire de ces doutes d'un étant résigné.

Si « Je suis » est mon nom qui, à l'Être associé,
Récuse tous les néants d'un monde inachevé
Ne pouvant pas se perdre en son obscurité
Et, du bord de l'abîme, hors le sans-fond chuter.

Dans le retour du Même est une éternité
Qui, d'une telle imposture, sait l'étant préservé ;
Et si tout redevient il n'est pas temps compté
Qui, fixant la mesure, permet d'en présumer.

Les hommes n'ont plus d'espoir : m'auraient-ils oublié,
Oublié qui naguère, voulant me témoigner,
Par des gens de paraître fut un soir crucifié
Car dieu ne paraît pas : il est un révélé !

15^{ème} STATION

LE NATAL

« Tout dit le renoncement qui conduit vers le Même. Le renoncement ne prend pas, mais il donne. Il donne la force inépuisable du Simple. Par l'appel, en une lointaine Origine, une terre natale nous est rendue. »

(M. Heidegger, ibidem)

LE NATAL

« Le chemin de campagne » va-t-il où je suis né
Ou du seul Heidegger serait-il le natal ?
Le chemin prend sa source dans l'œil des peupliers
Qui toujours en saluent le départ matinal.

Les bûcherons, de bonne heure, le parcourent jusqu'au bois,
Surprennent son alentour, sans jamais se presser :
Ils saluent, au passage, le chêne d'un mot courtois
Et sur le banc un merle, par son air enchantés.

« Le chemin de campagne » ramène à mon enfance,
À la main de mon père, qui toujours m'emmenait,
D'un pas de distraction et empli d'insouciance,
Cueillir quelques giroles au cœur de la forêt.

Le chemin dit encore ce village *habité*
Dont il part à l'aurore et toujours y revient,
Hameau d'une trentaine d'âmes et par cent morts hanté,
Où Sagesse et Malice forment un esprit serein.

Quand les âges se regardent dans la ronde du temps,
La vie devient manège d'un Etre débonnaire
Dans la simplicité d'un Ouvert immanent
À toutes choses égal dont il fait sa clairière.

Le natal est commun au monde et qui l'habite,
Déclosion des frontières dont s'éloignent les étants,
Horizon d'une terre dont singulier s'abrite :
Le natal est un Même, de tous rassemblement.

Non pas que s'y confondent les singularités
Car en cette unité chacun est différent :
Il n'est rien qu'on distingue en cette identité
Quand de la Mêmesité ne s'éclot l'autrement.

Si le natal est Même de tout ce qui en vient,
C'est dans l'approprié qu'on prend notre naissance
Car si d'un identique nous sommes les gardiens
C'est qu'il est à chacun lieu de sa propre essence.

L'alouette a chanté : je suis un raconteur
Et offre à qui chemine une mélodie d'été ;
De l'écouter qui passe m'accorde sa faveur :
Mon chant n'est que verbiage d'une sincère amitié.

Un lézard se faufile dans les fissures du temps :
Il lui plaît de courir sur la roche incendiée.
Hier est un demain, dit-il assurément :
Je fais mon éternel de ce temps fragmenté.

Un hibou, sur sa branche, nous parle avec Sagesse !
Si je suis un nocturne, c'est qu'on y voit plus clair
Car la nuit nous console de toutes nos maladresses :
Il n'est que de l'obscur que me vient un éclair.

Un merle chante à l'entour ses souvenirs d'antan :
Ici-même j'ai tissé le tout d'une existence
Qui offre à qui l'écoute les plaisirs de mon chant,
Ne voulant d'autre monde supporter l'insolence.

Un hérisson promène le poids de ses épines :
Si je suis né piquant et qu'aucun me caresse,
Il m'est un privilège d'offrir à l'aubépine
Que mon dos la promène et en tait la détresse.

Le chemin fait d'une croix le lieu de son tournant
Qui l'entraîne en silence jusqu'à l'orée du bois :
Je vais d'un pas serein, dit-il en cheminant,
Car de ce qui m'entoure, j'ai gardé l'autrefois.

Parvenu jusqu'au banc, le chemin fait arrêt
Et adresse aux énigmes un sourire malicieux ;
De ce qui fut espoir, si l'on se fait regret,
Au fond rien n'a changé que son savoir vicieux.

Le natal n'est pas terre qu'il nous fallut quitter :
Il est une fondation en l'Etre approprié
Car c'est dans sa clairière que tout étant renaît
Au sens qui est le sien en sa communauté.

Ce qui est partagé de nous ne fait pareils :
À la source de l'Etre, le Même devient un autre ;
C'est au venir à Soi que l'Etre nous éveille :
En cette altérité, l'origine seule est nôtre.

Quand l'Être nous rassemble, de ce Même étant nés,
Le natal prend figure d'un royaume impensé
Où ce que l'Être sème d'une histoire est tissé
D'un Même dont communie toute singularité.

Ce qui est planétaire n'est pas de sol privé :
Les terres sont bien gardées par des clôtures dressées !
Ce qui manque à l'appel est du Soi l'oublié :
La langue et la culture n'en sont que le paré.

« Le chemin de campagne » raconte sa propre histoire
Qu'il nous faut assumer, en nous la faire grandir :
Le Même conduit à l'Autre, l'envers de son miroir :
L'Esprit qui nous convie de l'Être est son sourire.

UN CHEZ-SOI DE POUSSIÈRE

*« Il a dit "je retourne en arrière
Je n'ai pas trouvé ce que je veux"
Il a dit "je retourne en arrière", il s'est brûlé les yeux
Il s'est brûlé les yeux
Sur son lopin de terre et sur son vieil arbre tordu au milieu
Aux reflets de la douce lumière du soir près du feu
Qui réchauffait son père
Et la troupe entière de ses aïeux
Au soleil sur les murs de poussière
Il s'est brûlé les yeux... »*
(Francis CABREL, « Les murs de poussière », extrait)

« Sur les murs de poussière », du soleil furent brûlés
Les yeux d'un orpailleur, cherchant gloire et splendeur
Chez les rois de naguère dont rien ne peut s'envier,
Pas même le feu dans l'âtre et sa tendre lueur.

Qu'un arbre soit tordu sur son lopin de terre
Ou qu'une troupe entière se chauffe au coin du feu,
Le nez dans les étoiles, pourchassant des chimères,
Il revient dépourvu, n'ayant pas trouvé mieux.

Ce retour au natal, s'il a brûlé ses yeux,
C'est que tout l'or du monde n'est qu'une pauvreté :
Sur « les murs de poussière », sous un soleil pluvieux,
Richesse est à celui qui sait y demeurer.

Ainsi parlent ces murs cachés par la poussière
Et qu'un brin de soleil suffit à faire chanter ;
Qu'un arbre soit tordu n'apporte rien d'amer
Aux fruits dont il console l'enfant qui s'est blessé.

De tout ce que l'on cherche l'essentiel est donné
Sur un lopin de terre et son arbre au milieu,
Sur « les murs de poussière » de soleil arrosés,
Dans le feu qui éclaire la troupe de nos aïeux.

Le natal n'est pas sol et encore moins la terre
Gardée de barricades où j'ai grandi naguère ;
Le natal est Esprit d'une histoire singulière
Qui se nourrit d'un Même, comme agneaux de leur mère.

RENONCEMENT

De renoncer au Même, le chemin n'est question :
Celui qu'ici dit « non » n'a rien à emporter,
De Soi le moindre indice et aucune provision ;
Sur le sentier de l'Être, le Simple nous est donné.

Renoncer n'est pas prendre car dire « non » est donner :
On ne peut rien offrir de ce qu'on doit porter
Sinon se délester du trop qu'on fut chargé,
Le livrer au partage et s'en voir soulagé.

Qui ne fait don de Soi n'a que trop peu cédé :
De son immense richesse sait-il la pauvreté ?
Zarathoustra donnant ce qu'il croit posséder
Et ce qu'il est en propre ne voulant partager ?

Le chemin qui renonce au Simple nous conduit,
Qui de tous est le Même en son Etre fondé ;
Le donner de Soi-même de rien nous démunit :
Le semer à tout vent en garde l'infinité.

Le Simple est redoutable, impossible à penser,
Et c'est du Renoncement qu'il nous est accordé :
Si Sagesse est Malice, elle est un méditer
Sur ce qui fait le monde qui nous est dérobé.

« L'essence de la technique » d'un complexe est tissée,
Dispositif d'un tout, sans cesse réagencé ;
Le doute a fait du Simple un être imaginé,
Revers de la Raison, une image périmée.

Les savants contempteurs n'y trouvent de qualité
Qu'en faire un bavardage qui, de croyances mêlé,
Se nourrit de chimères et de mots insensés :
Le Simple n'a d'autre audience que celle d'un vent brassé.

Une force tranquille qui nous est apportée,
Défiant les marécages de la complexité :
Le chemin nous invite au natal retrouvé,
Cette lointaine origine dont vient tout exister.

Est-il un seul étant privé du souvenir
D'un être déposé dans la course du temps :
Sur le chemin résonne l'appel au revenir
Vers ce qu'est l'Origine de tout être naissant.

Venir à ce qui fonde n'est pas mourir à Soi
Mais de son autrement en dévoiler le sens :
Quand tout est disposé à notre désarroi,
Le bris de nos clôtures du Simple devient présence.

C'est la Sérénité qui simplement se dit,
Égalité de l'âme déniaient les contraires :
De l'un jusqu'à son autre, il n'est aucun choisi
Dès lors qu'en ce qu'est vu, nul vaut ce qu'on préfère.

Un sens nous est donné par l'Être qui paraît,
Alethea du Même par tous co-proprié :
On confie à l'avenance de multiples aspects,
Celui d'un advenir ou d'une propriété.

Ce qui est advenir, du Souabe dérivé,
Est, en son propre instant, un brin d'éternité,
Bien plus qu'un simple temps par l'Histoire avalé,
L'impensée décloison d'une horloge arrêtée.

Le temps met des barrières au cours de l'exister :
De ce qui fut hier, présent doit l'oublier,
Oublier l'Origine de ce qu'on a été
Et dont pourtant demain est le continuer.

Je renonce à l'étant je ne peux pas être
Car si je le deviens et suis d'un Soi privé,
Il n'est plus rien du Même, par-delà tout paraître,
Qui, ainsi que chaque autre, dans l'Etre m'a fondé.

Renoncer aux détresses de tous les enchanteurs,
À ce tourment dans l'Etre par leurs dents lacéré ;
Si des flèches d'Apollon, Ariane fit son malheur,
C'est par Dionysos qu'elle devint avisée.

Faut-il envers les deux faire preuve d'égalité
D'une âme ayant souffert et puis fut consolée :
On ne peut des blessures savoir se contenter
Que si le sens tragique n'a rien d'autre à donner.

Qui trouve en l'ascétisme le courage d'assumer
Ce qu'il pense de sa vie être une absurdité,
Ne parvient qu'au néant d'un Etre délaissé,
Ce qui n'est rien vouloir et à peu renoncer.

UN ANGE PASSE

Sous le poids du silence chacun s'est effacé
Dans l'épaisseur du « on » quand un Ange est passé ;
Il n'est plus Je ni Autre mais la même unité
D'un étant assassin de tous les singuliers.

Avec les mots s'effondre ce qui était semblé :
Se taire a fait de tous une instance oubliée.
Quand le Je se dissout son Autre est échoué
Dans l'abîme silencieux d'une horloge arrêtée.

C'est la ronde du cadran qui nous fait exister :
Nous sommes et devenons que rien ne peut figer ;
Sous le couvert des mots une vie nous est donnée,
Nourrie des faux espoirs d'une existence trichée.

Tricher en se disant sans pouvoir s'affirmer :

Chacun est le paraître d'un soi-même ignoré.

De l'Ange, quand il s'éloigne, le Même est oublié :

Les Je refont surface et l'Autre est en retrait.

Un instant tout se fige, écrasé de silence

Qu'on brise en opinant qu'un Ange vient de passer :

La phrase est ainsi faite qu'elle salue sa partance

Et interdit aux Anges de pouvoir s'arrêter.

L'Ange

Ces silences qu'on dénoue en me disant passé

Sont l'Éternel Retour d'un pareil redouté,

Le Même d'une origine dont la simplicité

Efface tous les égards qu'on prête au singulier.

Le silence est un voile sur chaque étant jeté,

Dissolution des Je dans une brume aspirés :

Chaque chose, de ce qu'elle semble, soudain désemparée

Désigne un Ange qui passe de l'avoir délestée.

Qu'y peut celui qui passe sans jamais s'arrêter :

De quoi ce courant d'air aurait à vous priver ?

Le silence est abîme d'un soi-même échoué,

Un soi qui a de l'Être le peu qu'en fut pensé.

Se perd dans le silence ce que l'on s'est donné,

Habit de circonstance, paraître au singulier,

Le disant pathétique de tous ces faux semblés :

Chacun n'est dans le tu qu'une instance ignorée.

Tout se plait au mensonge de ce qu'il veut sembler

Jusqu'au soudain silence d'un se taire partagé :

Si le vrai n'est déjà, le faux s'est dérobé ;

Quand son masque est tombé, l'homme est un questionné.

Le vieillard

Tu penses que sous ma barbe un autre s'est caché,

Que j'offre à ton regard une image erronée ;

Dans les plis de ma peau par le travail creusés,

Bien plus que par le temps, qui s'est dissimulé ?

Tu dis que de mentir j'ai fait ma destinée ;
Ma mort est sur le seuil et sa lame avancée :
Penses-tu qu'il me convient d'à présent m'abuser
Et me faire un mensonge de ce qui m'est donné ?

J'ai connu tous les âges d'une enfance oubliée :
Si le silence m'apaise, c'est d'avoir trop parlé ;
Je n'ai des bavardages rien voulu conserver :
Le temps ainsi perdu ne peut se rattraper.

Je vis le crépuscule d'une existence usée
À fuir tous les démons d'un matin sacrifié ;
Je n'ai pour seule histoire que d'avoir regretté
Celle Malice insouciant et de Sagesse mêlée.

Avec l'âge me revient ce qui fut oublié
Dans l'ombre des affaires et d'un vécu pressé ;
Je n'ai peur de la faux sur mon seuil approchée :
Le temps compté n'est que... fragments d'éternité.

L'Ange

La Sagesse dit le Simple en toute chose abrité,
Les lieux dont on s'éloigne pour mieux s'en approcher
Et l'Eternel Retour de ce qui a été
Car au fond rien ne change qui ne fut pas semblé.

Les savants se méprennent sur la fatalité :
L'Amor Fati n'est pas un mot désespéré,
Moins encore la maxime d'un être-là jeté :
C'est aimer de la vie ce qu'elle nous peut donner.

C'est une meule qui tourne, nous confie le meunier,
Et tout ce qu'elle écrase est au pain destiné ;
Je pense à Hölderlin et au raisin foulé,
Au pain qui sans le vin n'est vivre qu'à moitié.

Quand le fruit se récolte, par le soleil doré,
Puis que, d'un pas de danse, le jus peut s'écouler
Et qu'enfin du tonneau le vin est soutiré,
Le pain se sent moins seul, son ami annoncé.

De ce mortel silence, dès qu'un Ange est passé,

La vie reprend le cours de son éternité :

Au cadran de l'horloge, des instants succédés,

Exister, qui fait ronde, devient leur parenté.

POSTLUDE

SIGNES (WINKE)

Martin HEIDEGGER

En guise de postlude à cet hommage, j'avais, dans un premier temps, envisagé de proposer une lecture méditante d'un texte de Hölderlin : « La promenade à la campagne » me semblait particulièrement approprié. J'y ai renoncé, me souvenant que ce sont quelques vers de Hölderlin, choisis expressément par Heidegger lui-même, qui avaient accompagné son départ d'entre les hommes. Aussi ai-je choisi de donner, en guise d'envoi, la parole à Heidegger lui-même. Les « Signes » (Winke) sont des textes courts et de forme poétique dont l'ensemble sert d'introduction à « Méditation ». Ce ne sont pas, de l'aveu de Heidegger, des poèmes mais des « mises en forme » de sujets / questions dont il n'a pas encore, à cet instant, trouvé l'expression philosophique adéquate :

« Les textes publiés ici sous les numéros 2 à 6b ont paru en 1941, en édition privée, dans un recueil de « poèmes » intitulé Winke [Signes], à présent disponible dans le volume 13 de la GA : Aus der Erfahrung des Denkens, éd. par H. Heidegger, 1985, p. 23-33. Les « poèmes » édités dans Winke s'écartent cependant quelquefois de ceux que nous trouvons dans cette « Introduction ». Nous signalons en note de bas de page les variantes les plus significatives. Dans Winke, Heidegger précise que ces textes ne sauraient être considérés comme des « poèmes » et qu'ils n'ont aucune ambition poétique. Il ne faut pas non plus y voir, ajoute-t-il, une « philosophie mise en vers et pourvue de rimes. Ces “signes”, explique-t-il, sont les mots que parle une pensée qui a pour partie besoin de s'exprimer sous cette forme mais sans pour autant pouvoir s'y réduire » (Aus der Erfahrung des Denkens, op. cit., p. 33). Ce qui se présente extérieurement sous une forme « poétique » n'est au fond qu'un expédient permettant de dire quelque chose qui ne relève pas en toute rigueur de l'image, mais que le penseur est amené à formuler de cette manière faute d'être, pour le moment, en mesure de l'exprimer conceptuellement dans le langage de la philosophie. (N.d.T.) »

Quoi qu'il en soit ces textes abordent, dans un langage relativement simple, les questions sur lesquelles Heidegger s'engage à méditer : on y retrouve les

thèmes fondamentaux de la méditation du philosophe et on ne peut manquer de rapprocher ces textes-signes de son texte poétique « Le chemin de campagne ».

Préambule de Périandre et d'Eschyle (1)

« *Soucie-toi de l'étant en son entier.* »

(Périandre)

« *Oui tout pèse, hormis, sur les dieux, la souveraineté.* »

(Eschyle, Prométhée, v. 49)

L'autre pensée (2)

*Reçois d'abord, venant de l'obscur foyer de l'Être,
L'ultime incandescence d'une bénédiction, Qu'elle
enflamme la réplique :
Divinité — humanité à l'unisson.*

*Projetée l'urgence de l'éclaircie pleine d'audace
Entre monde et terre comme plain-chant
De toutes choses pour que,
Dans la joie, il soit rendu grâce comme il faut.*

*Abrite dans le mot l'annonce silencieuse
D'un saut par-dessus grand et petit
Et laisse Aller se perdre les trouvailles vides
De brusques illusions sur la voie de l'Être.*

Été 1938.

Le saut (3)

*Reçois, projette et abrite,
Et qu'advienne ce saut
Qui, issu de la mémorisation la plus ample,
S'élançe jusqu'au cœur d'un domaine infondé :*

*Porte au-devant de
toi Cet unique « Qui
? » : Qui est
l'homme ?*

*Dis sans te lasser Cet
unique « Qu'est-ce ? »
: Qu'est-ce que l'Être ?*

*Ne dédaigne jamais Cet
unique « Comment ? » :
Comment sont-ils unis ?*

*Homme, vérité, Être,
En s'intensifiant, font résonner
Leur essence jusqu'à opposer ce refus
Dans lequel ils se dispensent.*

Les veilleurs (4)

*L'orage souterrain gronde,
Inaudible à la multitude,
Son amplitude s'étend au-dessus du monde —
Lointain heurt de l'Être.*

*Monde et terre, depuis longtemps mêlés,
Brouillés dans le litige qui les oppose, Retirent
aux choses toute modestie. Le nombre se
déchaîne dans la quantité vide, Il ne donne
plus jamais ni lien ni image.*

*Ce qui passe pour « étant », c'est ce qui « vit »,
Et pourtant la « vie » ne vit plus que de proclamer
Le vacarme d'une opinion
Que démode déjà la suivante.*

*Néanmoins ils veillent — Ceux
qui, en secret, guettent Une
mutation encore inadvenue :
Lointain heurt de l'Être
Au milieu du morne faire et de
ses fabricats.*

Le savoir (5)

*Mais nous savons le commencement,
L'autre commencement, nous le savons à travers nos questions,
C'est en sautant anticipativement que nous nous tenons prêts
À dire chaque fois oui et non.
Savants, nous ne le sommes à vrai dire jamais,
Mais pourtant, parce que nous sommes dans le savoir,
Nous questionnons loin au-dessus de nous L'éclaircie de l'Être.
C'est bien à l'Être qu'appartient,
Brisant puissance et impuissance, la décision
D'appeler le monde à entrer
En litige avec la terre,*

*D'amener le dieu à l'urgence
Et de faire advenir l'ample silence
Pour que l'homme soit Da-sein.*

Le mot (6)

*« Rien », « nulle part », « jamais »
Avant tout « quelque chose », avant tout « ensuite » et « là-bas »
Voilà que se dresse le mot
Surgi de l'abîme sans-fond qui a accordé
Ce dont nul fond
N'est capable,
Puisque seul le lien
Avec le dict
Permet à chaque chose de devenir chose
Et disperse confusément
Les sens dont on est en chasse.*

Nous ne connaissons pas de buts... (6A)

*Nous ne connaissons pas de buts
Et ne sommes que cheminement.

Nous n'avons que faire de la multitude de ceux
Que, depuis longtemps, dévore

La rage du fabricant —*

Qu'un seul ait au moins

Le cœur ouvert à la voix

Du silence au milieu de l'Être,

Qu'il dompte l'inapprivoisé

Dans la profondeur de son écrin,

voilà notre courage.

Da-sein (6B)

Qu'être-là, ce soit : dire l'Être,

En délivrer l'urgence

Dans l'amplitude d'un regard

Qui, empli d'injonction, se lève.

Qu'être-là, ce soit : reconduire l'Être

Vers l'oreille aux aguets

De celui

Qui, pour toute œuvre, a choisi le silence.

Qu'être-là, ce soit : célébrer l'Être,

Depuis un chant lointain

Lui rapporter comme en sa demeure

Ce qui, en tant que puissance, a longtemps fui son essence.

ΑΛΗΘΕΙΑ (7)

*Premier commencement de toute aptitude à la grandeur
Souveraine, divine, ouverture sans
Retrait, ne mets pas sens dessus dessous
Mon insistence en toi en une inversion sauvage et violente (brutale)...*

(Pindare, fragment. n° 205)

Dans une libre interprétation pensante :

*La vérité (l'éclaircie) de l'Être est L'Être de l'errance —
L'err-eur (sur le modèle de « grand-eur ») n'a d'autre site
Que ce site. Mais qu'en est-il de l'inversion ?
L'éclaircie est l'abîme sans-fond en tant qu'urgence de la fondation.*

*Dans l'éclaircie de l'Être, se lève l'initialité de quelque chose d'unique dans
l'étant, et qui, à nul autre pareil, a duré bien plus longtemps que cette «
éternité » que nous nous escomptons toujours en supplément sous la forme
d'une permanence vide, et à laquelle nous nous accrochons en espérant y
trouver une consolation insondable. L'initialité de ce quelque chose d'unique
est une grandeur placée sous la protection de l'Être — elle a la liberté pour
commencement — son essence est la souveraineté offerte en sacrifice à la
dispensation de l'urgence la plus haute dans la jubilation d'avoir à
sauvegarder la possibilité de transporter sans violence dans le domaine où le
dieu s'approche et s'éloigne.*

*Cette éclaircie de l'Être est, dans le même temps, l'Être de l'errance — c'est là
qu'il faut chercher l'origine de cette inversion où nous sommes facilement mis
sens dessus dessous en nous livrant au seul étant et à son hégémonie
exclusive — cette errance, puissante et impuissante au gré des choses et des
circonstances, tient alors pour nous le compte des causes (pulsions et
inclinations, désirs et plaisirs) de chaque chose, et défigure tout ce qui est en
le réduisant à ce qui se tient simplement là-devant et dont tout un chacun,*

avec une égale facilité, peut prendre possession, devenir coutumier pour en user comme bon lui semble.

Le vrai advient seulement dans cette vérité-ci : nous sommes nous-mêmes partie prenante au déploiement de son essence (Wesung), nous savons que le péril de l'inversion y est enraciné, et nous ne cédon pas à la puissance débridée de ce qui a été inversé, et ne le craignons pas non plus, en nous tenant instamment dans le risque de l'Être, en nous plaçant au service, unique en son genre, du dieu qui n'est pas encore apparu et qui pourtant s'annonce.